



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

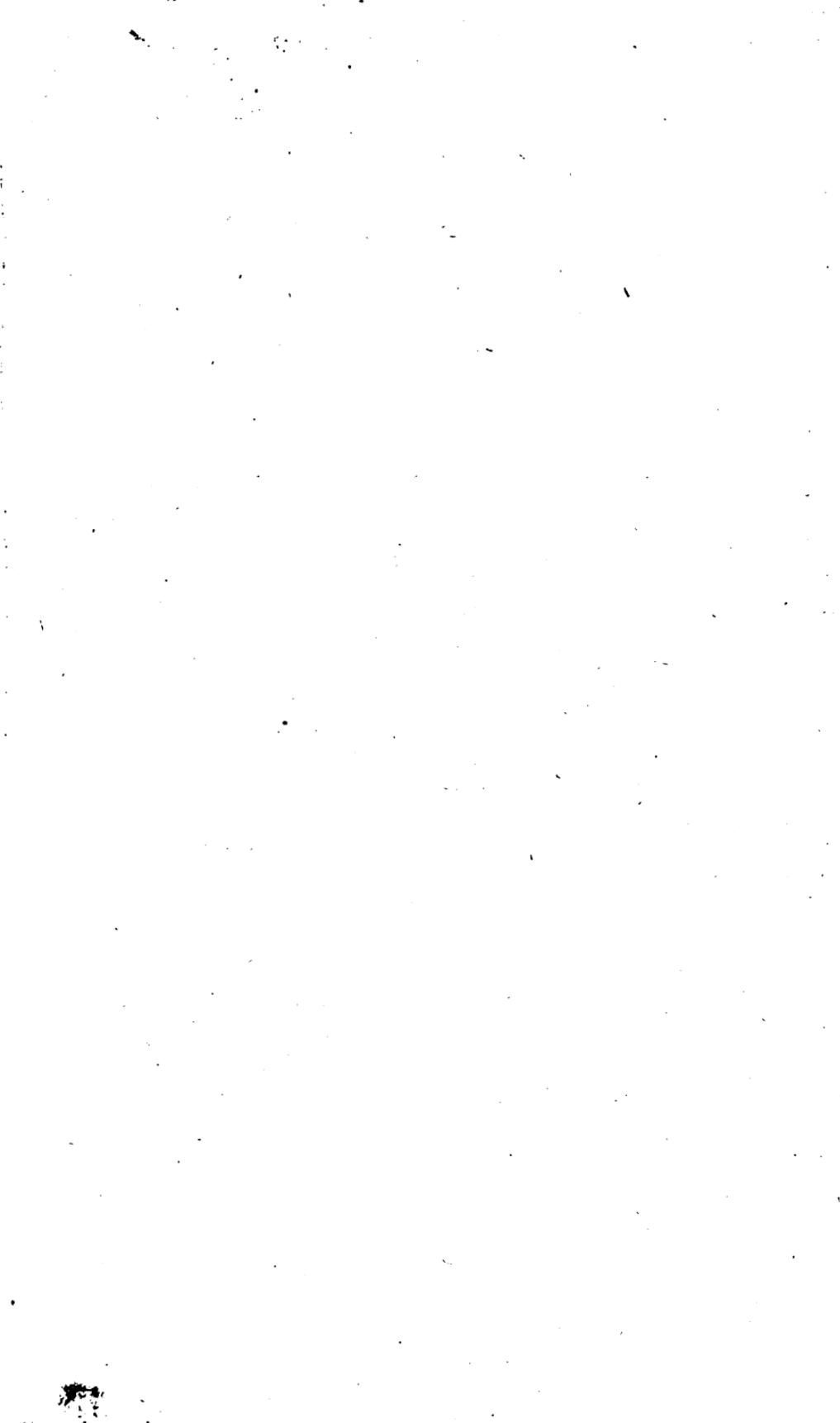




Vet. Ser. II B. 163









O E U V R E S  
C O M P L E T T E S  
D E  
F R É D É R I C II,  
R O I D E P R U S S E.

---

T O M E S E C O N D.

---



# M E M O I R E S

S U R

L E R È G N E

D E

# F R É D É R I C II,

R O I D E P R U S S E ,

É C R I T S P A R L U I - M È M E .

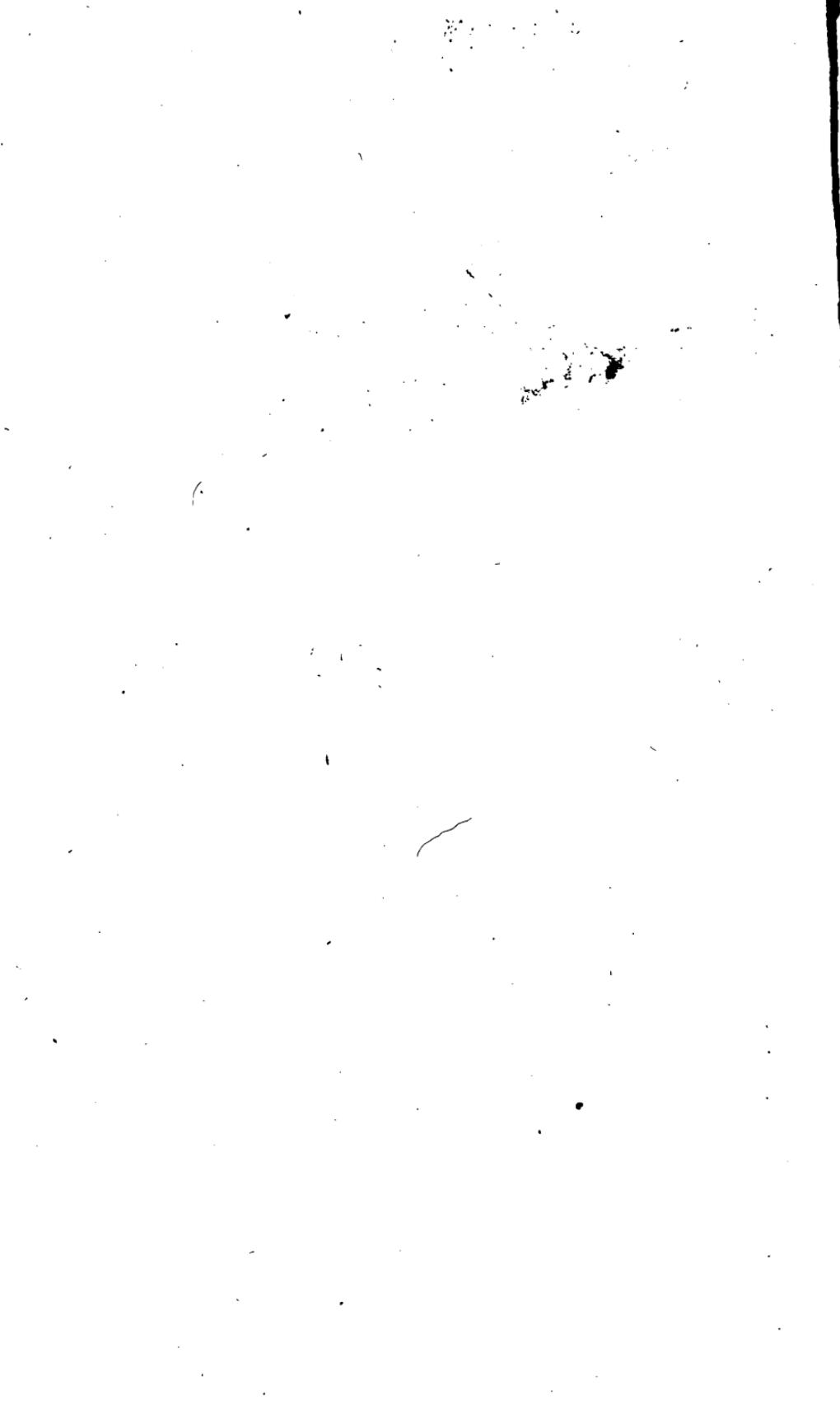
T O M E P R E M I E R .



H I S T O I R E

D E

M O N T E M P S.



## A V A N T - P R O P O S.

La plupart des histoires que nous avons, sont des compilations de mensonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été transmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, soit de l'élévation, ou de la chute des Empires. Il paraît indubitable que la bataille de Salamine s'est donnée, et que les Perses ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait subjugué l'Empire de Darius, que les Romains n'aient vaincu les Carthaginois, Antiochus et Persée ; cela est d'autant plus évident, qu'ils ont possédé tous ces Etats. L'histoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Auguste et d'Antoine, par l'authenticité des auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute sur le bouleversement de l'Empire d'Occident et sur celui d'Orient, car on voit naître et se former des royaumes du démembrément de l'Empire.

romain ; mais lorsque la curiosité nous invite à descendre dans le détail des faits de ces temps reculés , nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obscurités et de contradictions , et nous n'avons point de fil pour en trouver l'issu. L'amour du merveilleux , le préjugé des historiens , le zèle mal-entendu pour leur patrie , leur haine pour les nations qui leur étaient opposées , toutes ces différentes passions qui ont guidé leur plume , et les temps de beaucoup postérieurs aux événemens , où ils ont écrit , ont si fort altéré les faits en les déguisant , qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendrait pas à les dévoiler à présent.

Cependant , dans la foule d'auteurs de l'antiquité , l'on distingue avec satisfaction la description que Xénophon fait de la retraite des dix-mille qu'il avait commandés et ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à peu-près des mêmes avantages. Nous sommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous restent de Polybe , l'ami et le compagnon de Scipion l'Africain , les faits qu'il nous raconte , dont lui-même a été le témoin. Les Lettres

de Cicéron à son ami Atticus portent le même caractère ; c'est un des acteurs de ces grandes scènes qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de César, écrits avec la noble simplicité d'un grand homme, et quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres historiens sont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires ; mais depuis César l'histoire ne contient que des panégyriques ou des fatires. La barbarie des temps suivans a fait un chaos de l'histoire du Bas-Empire, et l'on ne trouve d'intéressant que les Mémoires écrits par la fille de l'empereur Alexis Comnène, parce que cette princesse rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui seuls avaient quelque connaissance, ont laissé des annales trouvées dans leurs couvens, qui ont servi à l'histoire d'Allemagne ; mais quels matériaux pour l'histoire ! Les Français ont eu un Evêque de Tours, un Joinville, et le Journal de l'Étoile, faibles ouvrages de compilateurs qui écrivaient ce qu'ils apprenaient au hasard, mais qui difficilement pouvaient être bien instruits. Depuis la renaissance

des lettres, la passion d'écrire s'est changée en fureur. Nous n'avons que trop de mémoires, d'anecdotes et de relations, parmi lesquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la cour, ou qui ont eu la permission des souverains de fouiller dans les archives, tels que le sage président de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiscal du concile de Trente, mademoiselle d'Orléans, le cardinal de Retz etc. Ajoutons-y les Lettres de M. d'Estrades, les Mémoires de M. de Torcy, monumens curieux, sur-tout ce dernier qui nous développe la vérité de ce testament de Charles II, roid'Espagne, sur lequel les sentimens ont été si partagés.

Ces réflexions sur l'incertitude de l'histoire, dont je me suis souvent occupé, m'ont fait naître l'idée de transmettre à la postérité les faits principaux auxquels j'ai eu part ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet Etat, puissent connaître la vraie situation des choses lorsque je parvins à la régence, les causes qui m'ont fait agir, mes moyens, les

trames de nos ennemis , les négociations, les guerres , et sur-tout les belles actions de nos officiers , par lesquelles ils se sont acquis l'immortalité à juste titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premièrement l'Empire d'Occident ensuite celui d'Orient ; depuis les succès immenses de Charlemagne : depuis l'époque brillante du règne de Charles-Quint ; après les troubles que la réforme causa en Allemagne et qui durèrent trente années ; enfin après la guerre qui s'alluma à cause de la succession d'Espagne , il n'est aucun événement plus remarquable et plus intéressant que celui que produisit la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison d'Habsbourg.

La cour de Vienne se vit attaquée par un prince auquel elle ne pouvait supposer assez de force pour tenter une entreprise aussi difficile. Bientôt il se forma une conjuration de rois et de souverains , tous résolus à partager cette immense succession. La couronne impériale passa dans la maison de Bavière, et lorsqu'il semblait que les événemens concourraient à la ruine de la

jeune reine de Hongrie, cette princesse par sa fermeté et par son habileté, se tira d'un pas aussi dangereux, et soutint sa monarchie en sacrifiant la Silésie et une petite partie du Milanais : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'une jeune princesse, qui, à peine parvenue au trône, faisit l'esprit du gouvernement et devint l'ame de son conseil..

Cet ouvrage-ci étant destiné pour la postérité, me délivre de la gêne de respecter les vivans et d'observer de certains ménagemens incompatibles avec la franchise de la vérité : il me sera permis de dire sans retenue et tout haut ce que l'on pense tout bas. Je peindrai les princes tels qu'ils sont, sans prévention pour ceux qui ont été mes alliés et sans haine pour ceux qui ont été mes ennemis ; je ne parlerai de moi-même que lorsque la nécessité m'y obligera, et l'on me permettra, à l'exemple de César, de faire mention de ce qui me regarde, en personne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïsme. C'est à la postérité à nous juger ; mais si nous sommes sages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureusement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un

bon prince est d'avoir un attachement sincère au bien public, d'aimer sa patrie et la gloire : je dis la gloire ; car l'heureux instinct qui anime les hommes du désir d'une bonne réputation, est le vrai principe des actions héroïques : c'est le nerf de l'ame, qui la réveille de sa léthargie, pour la porter aux entreprises utiles, nécessaires et louables.

Tout ce qu'on avance dans ces mémoires, soit à l'égard des négociations, des lettres de souverains, ou de traités signés, a ses preuves conservées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme témoin oculaire : telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte et plus véritable.

La postérité verra peut-être avec surprise dans ces mémoires les récits de traités faits et rompus. Quoique ces exemples soient communs, cela ne justifierait point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avait d'autres raisons meilleures pour excuser sa conduite.

L'intérêt de l'Etat doit servir de règle

aux souverains. Les cas de rompre les alliances sont ceux 1°. où l'allié manque à remplir ses engagemens. 2°. Où l'allié médite de vous tromper et où il ne vous reste de ressource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime et vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'insuffisance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne fais quelle fatalité ces malheureuses richesses influent sur tout. Les princes sont les esclaves de leurs moyens ; l'intérêt de l'Etat leur sert de loi, et cette loi est inviolable. Si le prince est dans l'obligation de sacrifier sa personne même au salut de ses sujets, à plus forte raison doit-il leur sacrifier des liaisons dont la continuation leur deviendrait préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus se rencontrent communément. Notre intention n'est pas de les justifier tous. J'ose pourtant avancer qu'il en est de tels, que la nécessité, ou la sagesse, la prudence, ou le bien des peuples obligeait de transgresser, ne restant aux souverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avait accompli le traité de Madrid, il aurait, en

perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le cœur de ses Etats. C'était réduire la France dans l'état malheureux où elle était du temps de Louis XI et de Louis XII. Si, après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles-Quint, la ligue protestante d'Allemagne ne s'était pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'aurait pu éviter de porter les chaînes que l'empereur lui paraît de longue main. Si les Anglais n'avaient pas rompu l'alliance si contraire à leurs intérêts, par laquelle Charles II s'était uni avec Louis XIV, leur puissance courait risque d'être diminuée, d'autant plus que, dans la balance politique de l'Europe, la France l'aurait emporté de beaucoup sur l'Angleterre. Les sages, qui prévoient les effets dans les causes, doivent à temps s'opposer à ces causes si diamétralement opposées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement sur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paraît clair et évident qu'un particulier doit être attaché scrupuleusement à sa parole, l'eût-il même donnée inconsidérément. Si on

lui manque, il peut recourir à la protection des lois, et quoi qu'il en arrive, ce n'est qu'un individu qui souffre; mais à quels tribunaux un souverain prendra-t-il recours, si un autre prince viole envers lui ses engagements ? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un seul homme, celle des souverains des calamités générales pour des nations entières. Ceci se réduit à cette question : vaut-il mieux que le peuple périsse, ou que le prince rompe son traité ? Quel serait l'imbécille qui balancerait pour décider cette question ? Vous voyez par les cas que nous venons d'exposer, qu'avant de porter un jugement décisif sur les actions d'un prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonstances où il s'est trouvé, la conduite de ses alliés, les ressources qu'il pouvait avoir ou qui lui manquaient pour remplir ses engagements. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances font comme le pouls des Etats, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le fait, dans les opérations politiques et militaires. Le public, qui ignore ces détails,

ne juge que sur les apparences, et se trompe par conséquent dans ses décisions ; la prudence empêche qu'on ne le désabuse, parce que ce serait le comble de la démence d'ébruiter soi-même par vaine gloire la partie faible de l'Etat : les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueraient pas d'en profiter. La sagesse exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ses jugemens téméraires, et que ne pouvant se justifier pendant sa vie, sans compromettre l'intérêt de l'Etat, l'on se contente de se légitimer aux yeux désintéressés de la postérité.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, sur les événemens qui sont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits Etats peuvent se soutenir contre les plus grandes monarchies, lorsque ces Etats ont de l'industrie et beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands empires ne vont que par des abus, qu'ils sont remplis de confusion, et qu'ils ne se soutiennent que par leurs vastes ressources et par la force intrinsèque de leur masse.

Les intrigues qui se font dans ces cours, perdraient des princes moins puissans : elles nuisent toujours ; mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes succès que celles qui se font à portée de la patrie. Ne serait-ce pas par un sentiment naturel dans l'homme, qui sent qu'il est plus juste de se défendre que de dépouiller son voisin ? Mais peut-être la raison physique l'emporte-t-elle sur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre etc. Ajoutons encore que, plus les troupes sont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'aperçois de la supériorité marquée de la flotte Anglaise sur celle des Français et des Espagnols réunie, et je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet ascen-

dant sur celle des Anglais et des Hollandais , n'a pas conservé d'aussi grands avantages. Je remarque encore avec surprise que tous ces armemens de mer sont plus pour l'ostentation que pour l'effet , et qu'au lieu de protéger le commerce , ils ne l'empêchent pas de se détruire. D'un côté se présente le roi d'Espagne , souverain du Potosé , obéré en Europe , créancier à Madrid de ses officiers et de ses domestiques ; de l'autre le roi d'Angleterre , qui répand à pleine main ses guinées , que trente ans d'industrie avaient accumulées dans la Grande-Bretagne , pour soutenir la reine de Hongrie et la pragmatique Sanction , indépendamment de quoi cette reine de Hongrie est obligée de sacrifier quelques provinces pour sauver le reste. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu , et le pape n'osant pas accabler d'anathèmes ceux qui le font contribuer , est obligé de les bénir. L'Italie est inondée d'étrangers , qui se battent pour la subjuger. L'exemple des Anglais entraîne comme un torrent les Hollandais dans cette guerre qui leur est étrangère , et ces républicains qui du temps

que des héros, les Eugène, les Marlboroug commandaient leurs armées, y envoiaient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorsqu'un duc de Cumberland se trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embrase et produit une guerre funeste à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agit et se calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, sinon qu'elle attire les Prussiens dans ses Etats et qu'elle se ruine. Un conflit d'événenemens change les causes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre; mais l'ambition et le désir de la vengeance nourrissent et entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche et ne quittent le jeu qu'après s'être entièrement ruinés. Si l'on demandait à un ministre anglais, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondrait-il. Si l'on fesait la même

question à un ministre français, la réponse ferait à peu-près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes, et que le sang humain, répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si, par la guerre, on pouvait parvenir à fixer solidement les frontières et à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les souverains de l'Europe, on pourrait regarder ceux qui ont péri comme des victimes sacrifiées à la tranquillité et à la sûreté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différents pour se battre sur mer et sur terre. Les ambitieux devraient considérer sur-tout que les armes et la discipline militaire étant à peu-près les mêmes en Europe, et les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'est d'acquérir par des succès accumulés, ou quelque petite ville sur les frontières, ou une banlieue qui ne

rapporte pas les intérêts des dépenses de la guerre, et dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, et envisage ces objets de sang-froid, doit être ému des maux que les hommes d'Etat causent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs passions. La raison nous prescrit une règle sur ce sujet, dont, ce me semble, aucun homme d'Etat ne doit s'écartter: c'est de saisir l'occasion, et d'entreprendre lorsqu'elle est favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hasard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute son activité en jeu pour en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reste dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non-seulement il faut bien examiner l'état des choses, mais qu'il faut encore prévoir toutes les fuites d'une entreprise, et peser les moyens que l'on a avec ceux de ses ennemis, pour juger lesquels l'emportent dans la balance. Si la raison n'y décide pas seule, et que la passion s'en

s'en mêle ; il est impossible que d'heureux succès suivent une pareille entreprise. La politique demande de la patience, et le chef-d'œuvre d'un homme habile est de faire chaque chose en son temps et à propos. L'histoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légèrement entreprises ; il n'y a qu'à se rappeler la vie de François I et lire ce que Brantôme dit être le sujet de sa malheureuse expédition du Milanais, où ce roi fut fait prisonnier à Pavie : il n'y a qu'à voir combien peu Charles-Quint profita de l'occasion qui se présentait à lui, après la bataille de Mühlberg, pour subjuguer l'Allemagne : il n'y a qu'à voir l'histoire de Frédéric V, électeur Palatin, pour se convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entreprise bien au-dessus de ses forces. Et dans nos derniers temps, qu'on se rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de Succession, lorsque son pays était, pour ainsi dire, bloqué par les alliés, se rangea du parti des Français, pour se voir dépouiller de ses Etats. Et plus récemment Charles XII, roi de Suède, nous

fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement et la fausse conduite des souverains attire sur les sujets. L'histoïre est l'école des princes ; c'est à eux de s'instruire des fautes des siècles passés, pour les éviter, et pour apprendre qu'il faut se former un système et le suivre pied à pied, et que celui qui a le mieux calculé sa conduite, est le seul qui puisse l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui.

# INTRODUCTION.

## CHAPITRE I.

*Etat de la Prusse à la mort de Frédéric-Guillaume. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs ministres, de leurs généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources et de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat des sciences et des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche.*

**A** la mort de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, 1740, les revenus de l'État ne montaient qu'à sept millions quatre cents mille écus. La population dans toutes les provinces pouvait aller à trois millions d'âmes (\*). Le feu roi avait laissé dans ses épargnes huit millions sept cents mille écus, point de dettes, les finances bien administrées, mais peu de ressources; la balance du commerce perdait annuellement un million deux cents mille écus, qui passaient dans l'étranger. L'armée était forte de soixante et seize mille hommes, dont à peu - près vingt - six mille étrangers; ce qui prouve que c'était un effort et que trois millions d'habitans ne pouvaient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, sur - tout en temps de guerre. Le feu roi n'était entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudrait former et qui après sa mort seraient les plus avantageuses à l'Etat.

(\*) C'est un nombre rond que le roi met ici; la véritable population n'allait en 1740 qu'à 2, 240, 000 personnes.

L'Europe était en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne, qui se faisaient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles anglaises que les Espagnols avaient coupées, et qui dépensaient des sommes immenses pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faisaient ces deux nations. L'empereur Charles VI venait de faire la paix avec les Turcs à Belgrade par la médiation de M. de Villeneuve, ministre de France à Constantinople. Par cette paix l'empereur cédait à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie et l'importante ville de Belgrade. Les dernières années du règne de Charles VI avaient été si malheureuses, qu'il s'était vu d'épouiller du royaume de Naples, de la Sicile et d'une partie du Milanais, par les Français, les Espagnols et les Sardes. Il avait de plus cédé à la France par la paix de 1737 le duché de Lorraine, que la maison du duc son gendre avait possédée de temps immémorial. Par ce traité l'empereur donnait des provinces, et la France de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissait à l'empereur une loi domestique qu'il avait publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *pragmatique Sanction*. Cette loi devait assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du règne de Charles VI si inférieure à l'éclat qu'il jeta à son commencement. La cause des infortunes de ce prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène : après la mort de ce grand homme il n'y eut personne pour le remplacer. L'Etat manqua de nerf

et tomba dans la langueur et dans le déperissement. Charles VI avait reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avait aucune de celles qui font le grand-homme: il était généreux, mais sans discernement; d'un esprit borné et sans pénétration; il avait de l'application, mais sans génie, de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisait peu, il possédait bien le Droit germanique; parlant plusieurs langues et fut-tout le latin dans lequel il excellait; bon père, bon mari, mais bigot et superstitieux comme tous les princes de la maison d'Autriche. On l'avait élevé pour obéir et non pour commander. Ses ministres l'amusaient à juger les procès du conseil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial et de l'étiquette de la maison de Bourgogne: et tandis qu'il s'occupait de ces bagatelles, ou que ce prince perdait son temps à la chasse, ses ministres, véritablement maîtres de l'Etat, disposaient de tout despotalement.

La fortune de la maison d'Autriche avait fait passer à son service le prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce prince avait porté le petit collet en France. Louis XIV lui refusa un bénéfice: Eugène demanda une compagnie de dragons; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnaissait son génie et que les jeunes seigneurs de la cour lui avaient donné le sobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étaient interdites, quitta sa mère, madame de Soissons, et la France, pour offrir ses services à l'empereur Léopold: il devint colonel et reçut un régiment; son mérite perça rapidement. Les services signalés qu'il rendit

et la supériorité de ses talents l'élévèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint généralissime, président du conseil de guerre, et enfin premier ministre de l'empereur Charles VI. Ce prince se trouva donc chef de l'armée impériale ; il gouverna non-seulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même, et proprement il était empereur. Tant que le prince Eugène conserva la vigueur de son esprit, les armes et les négociations des Autrichiens prospérèrent ; mais lorsque l'âge et les infirmités l'eurent affaibli, cette tête qui avait si long-temps travaillé pour le bien de la maison Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, et de lui rendre les mêmes services. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité ! Un Condé, un Eugène, un Marlborough voient l'extinction de leur esprit précéder celle de leur corps, et les plus vastes génies finissent par l'imbécillité ! Pauvres humains, glorifiez-vous ensuite si vous l'osez ! La décadence des forces du prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les ministres Autrichiens. Le comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit sur l'esprit de son maître ; il travaillait peu, il aimait la bonne chère. C'était l'Apicius de la cour impériale, et l'empereur disait que les bons tagoûts de son ministre lui faisaient de mauvaises affaires. Ce ministre était haut et fier ; il se croyait un Agrippa, un Mécène. Les princes de l'Empire étaient indignés de la dureté de son gouvernement ; en cela bien différent du Prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avait su mener plus sûrement le Corps germanique à ses fins.

Lorsque le comte de Zintzendorff fut employé

au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleuri. Le Français, plus habile que l'Allemand, le joua sous la jambe, et Zintzendorff retourna à Vienne, persuadé qu'il gouvernerait la cour de Versailles comme celle de l'empereur. Peu de temps après le prince Eugène, qui voyait l'empereur toujours occupé des moyens de soutenir sa pragmatique Sanction, lui dit que la seule façon de l'assurer, était d'entretenir cent quatre-vingts mille hommes, et qu'il indiquerait les fonds pour le payement de cette augmentation, si l'empereur y voulait consentir. Le génie de l'empereur, subjugué par celui d'Eugène, n'osait rien lui refuser. L'augmentation de quarante mille hommes fut résolue, et bientôt l'armée se trouva complète. Les comtes de Zintzendorff et de Staremburg, ennemis du prince Eugène, représentèrent à l'empereur que ses pays, foulés par des contributions énormes, ne pouvaient suffire à l'entretien d'une si grosse armée; et qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohème et les autres provinces, il fallait réformer l'augmentation. Charles VI, qui ne connaissait rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernait, se laissa entraîner par ses ministres et licentia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Auguste I, roi de Pologne.

Deux candidats se présentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'était Auguste, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne, soutenu par l'empereur des Romains, l'impératrice de Russie, l'argent et les troupes Saxonnes. L'autre était Stanislas

Leczinsky, appelé par les vœux des Polonais et protégé par Louis XV, son gendre; mais le secours qu'il tira de la France se réduisit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut assiégé à Danzic; il ne put s'y maintenir, et renonça pour la seconde fois au triste honneur de porter le nom de roi dans une république où régnait l'anarchie.

Le comte de Zintzendorff comptait si fort sur l'esprit pacifique du cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement sa cour dans les troubles de la Pologne. Le plaisir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois royaumes et quelques belles provinces. Déjà les François avaient passé le Rhin, déjà ils assiégeaient Kehl, qu'à Vienne on faisait des paris sur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, et la paix qui s'ensuivit, celui de la faiblesse. Le nom du prince Eugène, qui en imposait encore, soutint les armes des Autrichiens sur le Rhin, les campagnes de 1734 et de 1735, et bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour sa gloire. Deux emplois qui avaient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée et la présidence du conseil de guerre, furent séparés. Le comte de Harrach eut la charge de président, et Koenigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhüller et le prince de Hildburghausen briguerent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du prince Eugène et de remplir une place qu'il avait si bien occupée! D'ailleurs ces généraux étaient aussi divisés entre eux que les successeurs d'Alexandre. Pour

Suppléer au mérite qui leur manquait, ils avaient recours à l'intrigue : Seckendorff et le prince de Hildbourghausen s'appuyaient du crédit de l'impératrice et d'un ministre nommé Bartenstein, natif d'Alsace, de petite extraction, mais laborieux, et qui, avec deux associés, Knorr et Weber, formaient un triumvirat qui gouvernait alors les affaires de l'empereur. Khevenhüller avait un parti dans le conseil de guerre, et Wallis, qui se faisait gloire de haïr et d'être haï de tout le monde, n'en avait aucun. Les Russes étaient alors en guerre avec les Turcs ; les succès des premiers enflammaient le courage des Autrichiens. Bartenstein crut qu'on pourrait chasser les Turcs de l'Europe ; Seckendorff visait au commandement de l'armée. Ces deux personnes, sous prétexte que l'empereur devait assister les Russes, ses alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maison d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde voulait conseiller l'empereur ; ses ministres, l'impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracassait de son côté ; il émanait du conseil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations : les cabales des grands qui se contrecarraient et la jalouse des généraux firent manquer toutes les entreprises. Les ordres que les généraux recevaient de la cour se contredisaient les uns les autres, ou bien obligaient ces généraux à des opérations impraticables. Ce désordre domestique devint plus funeste aux armes autrichiennes que la puissance des infidèles. A Vienne on exposait le vénérable, tandis qu'on perdait des batailles en Hongrie, et l'on avait recours aux prestiges de la superstition.

pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut emprisonné à la fin de sa première campagne, à cause, disait-on, que son hérésie attirait le courroux céleste. Kœnigseck, après avoir commandé la seconde année fut fait grand-maître de l'impératrice, ce qui fit dire à Wallis qui eut le commandement la troisième année, que son premier prédécesseur avait été encoffré, que le second était devenu eunuque du sérail, et qu'il lui restait d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère; car après avoir perdu la bataille du Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'empereur et le duc de Lorraine avaient instamment conjuré d'accélérer la paix, la conclut avec les Turcs à Belgrade, et pour récompense fut à son retour confiné au château de Glatz. Ainsi la cour de Vienne n'osant pas remonter à la cause de ses malheurs, auxquels tout ce que la cour avait de plus auguste avait contribué, pour se consoler, elle punissait les instru-mens subalternes de ses infortunes.

Après la conclusion de cette paix, l'armée autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux: elle avait fait des pertes considérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka: l'air mal-fain, les eaux bourbeuses avaient occasionné des maladies contagieuses, et la proximité des Turcs lui avait communiqué la peste; elle était en même temps ruinée et découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne passait pas quarante-trois mille combattans: personne ne pensa à compléter l'armée. L'empereur n'avait d'ailleurs

que seize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandres et cinq ou six régimens répandus dans les pays héréditaires. Au lieu donc que cette armée devait faire le nombre de cent foixante et quinze mille hommes, l'effectif ne montait pas à quatre-vingt-deux mille. On avait supposé, l'année 1733, que l'empereur pouvait avoir vingt-huit millions de revenus; il en avait bien perdu depuis, et les dépenses de deux guerres consécutives l'avaient abîmé de dettes, qu'il avait peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui restaient. Outre cela ses finances étaient dans la plus grande confusion. Une méfiance ouverte régnait entre ses ministres; la jalouse divisa les généraux, et l'empereur lui-même, découragé par tant de mauvais succès, était dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'Empire autrichien, malgré ses vices et ses faibles cachés, figurait encore l'année 1740 en Europe au nombre des puissances les plus formidables: l'on considérait ses ressources, et qu'une bonne tête y pouvait tout changer; en attendant sa fierté suppléait à sa force, et sa gloire passée à son humiliation présente.

Il n'en était pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'était pas trouvé dans une situation plus brillante; il devait une partie de ses avantages à la sage administration du cardinal de Fleuri. Louis XIV avait placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de son petit-fils. Les prêtres sont aussi ambitieux que les autres hommes, et souvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent

du royaume, Fleuri fit exiler le duc de Bourbon qui occupait cette place, pour la remplir lui-même. Il mettait plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner : du lit de ses maîtresses il persécutait les jansénistes ; il ne voulait que des évêques orthodoxes, et cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les sacremens de l'église. Richelieu et Mazarin avaient épuisé ce que la pompe et le faste peuvent donner de considération. Fleuri fit par contraste consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux ; mais il les enrichit par d'immenses biensfaits que le roi répandit sur eux. Ce premier ministre préférait les négociations à la guerre, parce qu'il était fort dans les intrigues et qu'il ne savait pas commander les armées : il affectait d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois ; hardi dans ses projets, timide dans leur exécution ; économe des revenus de l'Etat et doué d'un esprit d'ordre : qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étaient épuisées par la guerre de succession et par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, et fit trop de cas des gens de finance ; de son temps la marine était presquée anéantie, et les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passait en Europe pour faible et fourbe, vices qu'il tenait de l'église où il avait été élevé. Cependant la bonne économie de ce cardinal avait procuré au royaume les moyens de se libérer d'une

partie des dettes immenses contractées sous le règne de Louis XIV. Il répara les désordres de la régence ; et à force de temporiser, la France se releva du bouleversement qu'avait causé le système de Law.

Il fallait vingt années de paix à cette monarchie pour respirer après tant de calamités. Chauvelin, sous-ministre, qui travaillait sous le cardinal, tira le royaume de son inaction : il fit résoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Stanislas était le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtisans de Versailles disaient que Chauvelin avait escamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avait escamoté la paix. Chauvelin, encouragé et triomphant de ce que son coup d'essai avait si bien réussi, se flatta de pouvoir devenir le premier dans l'Etat. Il fallait accabler celui qui l'était : il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'esprit de Louis XV ; mais ce prince, subordonné au cardinal qu'il croyait encore son précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de son ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à M. Amelot, homme sans génie, auquel le premier ministre se confiait hardiment, parce qu'il n'avait pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avait joui, avait interrompu dans son militaire la succession des grands généraux. M. de Villars, qui avait commandé la première campagne en Italie, était mort. MM. de Broglie, de Noailles, de Coigny étaient des hommes médiocres ; Maillebois ne les surpassait pas. M. de Noailles était accusé de manquer de cet instinct belliqueux qui se confie

en ses propres forces : il trouva un jour une épée pendue à sa porte, avec cette inscription : *Pointe homicide ne seras.* Les talens du maréchal de Saxe n'étaient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Isle était de tous les militaires celui qui avait le plus séduit le public ; on le regardait comme le soutien de la discipline militaire. Son génie était vaste, son esprit brillant, son courage audacieux ; son métier était sa passion, mais il se livrait sans réserve à son imagination : il faisait les projets, son frère les rédigeait ; on appelait le maréchal l'imagination, et son frère le bon-sens.

Depuis la paix de Vienne la France était l'arbitre de l'Europe. Ses armées avaient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Ville-neuve avait conclu la paix de Belgrade : elle tenait la cour de Vienne, celle de Madrid et celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistaient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes ; 224 escadrons, à 100 têtes ; ce qui fait le nombre de 130, 400 combattans, outre 36,000 hommes de milice. Sa marine était considérable ; elle pouvait mettre 80 vaisseaux de différens rangs en mer, y compris les frégates ; et pour le service de cette flotte on comptait jusqu'à 60, 000 matelots en classés. Les revenus du royaume montaient l'année 1740 à 60,000,000 d'écus, dont on décomptait 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venaient encore de la guerre de Succession. Le cardinal de Fleuri appelait les fermiers-généraux qui étaient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'Etat, parce

qu'il envisageait la richesse de ces traitans comme la ressource la plus sûre du royaume. L'espèce d'hommes la plus utile à la société, qu'on appelle le peuple, et qui cultive les terres, était pauvre et obérée, surtout dans les provinces qu'on appelle de conquête: En revanche le luxe et l'opulence de Paris égalait peut-être la somptuosité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptait pour plus de 10,000,000 d'argent orfèvré, dans les maisons des particuliers de cette capitale immense. Mais les mœurs étaient dégénérées: les Français, surtout les habitans de Paris étaient devenus des Sibarites énervés par la volupté et la mollesse. Les épargnes que le cardinal avait faites pendant son administration, furent absorbées en partie par la guerre de 1733, et en partie par la disette affreuse de l'année 1740, qui ruina les plus florissantes provinces du royaume. Des maux que Law avait faits à la France, il était résulté une espèce de bien, consistant dans la Compagnie du Sud, établie au port d'Orient; mais la supériorité des flottes anglaises ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvait protéger suffisamment, cette Compagnie ne put pas à la longue se soutenir. Telle était la situation de la France l'année 1740: respeciée au dehors, pleine d'abus dans son intérieur, sous le gouvernement d'un prince faible, qui s'était abandonné lui et son royaume à la direction du cardinal de Fleury.

Philippe V, que Louis XIV avait placé en se ruinant sur le trône d'Espagne, y régnait encore. Ce prince ayant le malheur d'être sujet à des attaques

Alors l'Espagne était en guerre avec l'Angleterre, qui protégeait des contrebandiers : deux oreilles anglaises coupées à un matelot de cette nation allumèrent ce feu, et les armemens coûtèrent des sommes immenses aux deux nations : leur commerce en souffrit, et comme de coutume, les marchands et les particuliers exprièrent les sottises des grands. Le cardinal de Fleuri n'était pas mécontent de cette guerre ; il s'attendait bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figurait point en Europe. Don Juan n'était connu que par sa passion bizarre pour les cérémonies de l'église. Il avait obtenu par un bref du pape le droit d'avoir un patriarche, et par un autre bref, de dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs étaient des fonctions facerdotales ; ses bâtimens, des couvens ; ses armés, des moines, et ses maîtresses, des religieuses.

De toutes les nations de l'Europe l'anglaise était la plus opulente ; son commerce embrassait tout le monde ; ses richesses étaient excessives, ses ressources presque inépuisables : et pourvue de tous ces avantages, elle ne tenait pas entre les puissances le rang qui semblait lui convenir.

George II, électeur de Hanovre, gouvernait alors l'Angleterre. Il avait des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès ; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économie, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, et

et trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avait pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivait le roi en lui faisant des épargnes de la liste civile, dont George grossissait son trésor de Handvre; Walpole maniait l'esprit de la nation par les charges et les pensions qu'il distribuait à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement: son génie ne s'étendait pas au-delà de l'Angleterre; il s'en remettait pour les affaires générales de l'Europe à la sagacité de son frère Horace. Un jour que des dames le pressaient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit: j'abandonne le jeu et l'Europe à mon frère. Il n'entendait rien à la politique; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré toutes les connaissances que Walpole avait de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet (\*) important qui lui manqua: il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si cette tentative lui avait réussi, les sommes que cet impôt devait rapporter, auraient suffi pour rendre l'autorité du roi despotique. La nation le sentit; elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payait pour le courant des futilités ordinaires, mais que celle-là était au-dessus de toute corruption. Au sortir du parlement Walpole fut attaqué; on lui saisit son manteau, qu'il lâcha à temps, et il se sauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui se trouva pour son bonheur dans ce tumulte. Le roi apprit par cette

(\*) 1727.

expérience à respecter la liberté anglaise : l'affaire des accises tomba, et sa prudence raffermit son trône. Ces troubles intestins empêchèrent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Espagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produisirent devant la chambre basse des oreilles de contrebandiers anglais que les Espagnols avaient coupées. La robe ensanglantée de César qu'Antoine étala devant le peuple romain, ne fit pas une sensation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les esprits étaient émus ; ils résolurent tumultuairement la guerre : le ministre fut obligé d'y consentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'amiral Haddock, dont l'éloquence l'emportait dans la chambre basse sur les corruptions de Walpole ; et le ministre, qui disait qu'il connaissait le prix de chaque anglais, parce qu'il n'y en avait point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ses guinées ne l'emportaient pas toujours sur la force et l'évidence du raisonnement.

L'Angleterre entretenait alors 80 vaisseaux des quatre premiers rangs, et 50 vaisseaux d'un ordre inférieur : environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montaient à 24,000,000 d'écus ; elle avait au-delà une ressource immense dans la bourse des particuliers et dans la facilité de lever des impôts sur des sujets opulens. Elle donnait alors des subsides au Danemark pour l'entretien de 6000 hommes ; à la Hesse pour un nombre pareil ; ce qui, joint à 22,000 Hanovriens,

lui fournissait en Allemagne un corps de 34,000 hommes à sa disposition. Les amiraux Wager et Ogle avaient la réputation d'être leurs meilleurs marins: pour les troupes de terre, le duc d'Argile et milord Stairs étaient les seuls qui eussent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'eussent jamais commandé des armées.

Le sieur Littleton passait pour l'orateur le plus véhément; le lord Hardwey pour l'homme le plus instruit; milord Chesterfield pour le plus spirituel; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les sciences et les arts se fussent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avait pas fléchi la féroce des mœurs nationales. Le caractère dur des Anglais voulait des tragédies sanglantes; ils avaient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avaient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun sculpteur, ni aucun bon musicien. Pope florissait encore et embellissait la poésie des idées mâles que lui fournissaient les Shaftesbury et les Bolingbroke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à personne, était supérieur à ses compatriotes pour le goût, et se signalait par des critiques fines des mœurs et des usages. La ville de Londres l'emportait sur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montaient à près de 8,000,000. L'Ecosse, encore pleine de jacobites, gémissoit sous le joug de l'Angleterre, et les catholiques d'Irlande se plai-

gnaient de l'oppression sous laquelle la haute église les tenait asservis.

A la suite de cette puissance se range la Hollande ; comme une chaloupe qui suit l'impression d'un vaisseau de guerre auquel elle est attachée. Depuis l'abolition du stathouderat, cette république avait pris une forme aristocratique. Le grand pensionnaire, assisté du greffier, propose les affaires à l'assemblée des Etats généraux, donne des audiences aux ministres étrangers et en fait le rapport au conseil. Les délibérations de ces assemblées sont lentes ; le secret est mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandais comme citoyens abhorrent le stathouderat, qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie ; et comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement, par ses principes, les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins.

C'est avec une surprise mêlée d'admiration que l'on considère cette république, établie sur un terrain marécageux et stérile, à moitié entourée de l'Océan, qui menace d'emporter ses digues et de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richesses et de l'opulence qu'elle doit à son commerce et aux prodiges que son industrie a opérés. La ville d'Amsterdam se plaignait à la vérité que la compagnie des Indes orientales des Danois et celle des Français établie au port d'Orient portaient quelque préjudice à son commerce. Ces plaintes étaient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeait alors la république. Une espèce de vers qui se trouve dans les ports de

l'Asie, s'était introduite dans leurs vaisseaux et puis dans le fascinage qui soutient les digues, et rongèrent les uns et les autres ; ce qui mettait la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le conseil assemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne aurait dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchait pas que l'Etat ne fût très-riche ; il avait des dettes qui dataient encore de la guerre de succession, et qui, au lieu d'affaiblir le crédit de la nation, l'augmentaient plutôt. Le pensionnaire Van der Heim, qui gouvernait la Hollande, passait pour un homme ordinaire : phlegmatique, circonspect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion et par la crainte que lui inspirait la France.

La république pouvait avoir 12,000,000 d'écus de revenus, sans compter les ressources de son crédit ; elle pouvait mettre en mer 40 vaisseaux de guerre ; elle entretenait 30,000 hommes de troupes réglées, qui servaient principalement à la garde de ses barrières, comme cela avait été déterminé par la paix d'Utrecht ; mais son militaire n'était plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Malplaquet, où les Hollandais perdirent la fleur de leurs troupes et la pépinière de leurs officiers, et depuis l'abolition du stathouderat, leurs troupes s'avilirent manque de discipline et de considération ; elles n'avaient plus de généraux capables du commandement. Une paix de vingt-huit années avait emporté les vieux officiers, et l'on avait négligé

d'en former de nouveaux. Le jeune prince d'Orange, Guillaume de Nassau, se flattait qu'étant de la famille des stathouders, il pourrait parvenir au même emploi. Cependant il n'avait qu'un petit parti dans la province de Gueldre et les républicains zélés lui étaient tous opposés: son esprit caustique et satirique lui avait fait des ennemis, et l'occasion lui avait manqué de pouvoir développer ses talents. Dans cette situation la république de Hollande était ménagée par ses voisins, peu considérée pour son influence dans les affaires générales; elle était pacifique par principe et guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le Nord, nous y trouvons le Danemarck et la Suède, royaumes à peu-près égaux en puissance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avaient été autrefois.

Sous le règne de Frédéric V le Danemarck avait usurpé le Schleswic sur la maison de Holstein. Sous le règne de Christian IV on voulait conquérir le royaume des cieux. La reine Madelaine de Bareuth se servait de la bigoterie pour que ce frein sacré empêchât son mari de lui faire des infidélités: et le roi, devenu zélateur outré de Luther, avait par son exemple entraîné toute sa cour dans le fanatisme. Un prince dont l'imagination est frappée de la Jérusalem céleste, dédaigne les fanges de la terre; les soins des affaires sont pris pour des momens perdus, les axiomes de la politique pour des cas de conscience; les règles de l'évangile deviennent son code militaire, et les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'Etat. Depuis le pieux Enée, depuis les croisades de St. Louis, nous ne

voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'était qu'un fourbe qui se servait de la religion pour établir son empire et sa domination. Le roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées ; il achète les recrues en Allemagne et vend ces troupes à la puissance qui le paye le mieux : il peut rassembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norvège passent pour les meilleurs. La marine danoise est composée de 27 vaisseaux de ligne et de 33 d'un ordre inférieur : cette marine est la partie de l'administration de ce pays la plus perfectionnée ; tous les connaisseurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne passent pas 5,600,000 écus. Cette puissance était alors aux gages des Anglais qui lui payaient un subside de 15,000 écus pour la solde de 6000 hommes. Le prince de Culmbach-Bareuth commandait les troupes de terre : ni lui ni les autres généraux au service de cette puissance ne méritent d'article dans ces mémoires. M. Schulin, ministre de ce prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que le Danemarck doit être compté au nombre des puissances du second ordre et comme un accessoire qui, se rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si de-là vous passez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux royaumes, sinon l'avidité de tirer des subfides. Le gouvernement suédois est un mélange de l'aristocratie, de la démocratie, et du gouvernement monarchique, entre lesquels les deux premiers genres prévalent. La

diète générale des Etats se rassemble tous les trois ans. On élit un maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix sont partagées, le roi, qui en a deux, décide de l'affaire : il choisit, de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La diète élit un comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans : il examine la conduite que le roi et le sénat ont tenue dans l'intervalle des diètes, et il donne au sénat des instructions qui embrassent les affaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, sœur de Charles XII, avait remis les rênes du gouvernement entre les mains de son époux Frédéric de Hesse. Ce nouveau roi respecta scrupuleusement les droits de la nation : il considérait son poste à peu-près comme un vieux lieutenant-colonel invalide regardé un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la reine Ulrique, ce prince perdit la bataille de Mont-Cassel en Lombardie, pour donner à son père, qui se trouvait dans son armée, le spectacle d'un combat. Le comte Oxenstiern avait été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte de Guillenbourg. Ce comte s'était attaché les officiers ; ce qui lui donnait un parti considérable en Suède : il désirait la guerre, se flattant de relever sa nation par quelque conquête. La France désirait encore plus de se servir des Suédois, espérant d'abaisser par eux la fierté russe, et de venger ainsi les affronts que son ambassadeur Monti, fait prisonnier à Danzic, avait essuyés à Pétersbourg : dans cette

que la France payait à la Suède un subside annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageait cependant à aucune hostilité.

La Suède n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avaient été signalées par des malheurs. Ce royaume avait perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie et les duchés de Brême et de Verden. Ce démembrement la privait de revenus, de soldats et de grains que précédemment elle retirait de ces provinces : la Livonie était son magasin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'âmes, son sol stérile et quantité de montagnes arides dont elle est couverte, ne lui fournissaient pas même de quoi nourrir cette faible population ; la cession de la Livonie la réduisit aux abois. Les Suédois révéraient cependant (quelque malheur qu'il leur fut arrivé) la mémoire de Charles XII, et par une suite assez ordinaire des contradictions de l'esprit humain, ils l'outragèrent après sa mort en punissant Götz du dernier supplice ; comme si le ministre était coupable des fautes de son maître.

Les revenus de ce royaume montaient approchant à 4,000,000 d'écus ; il n'entretenait que 7000 hommes de troupes réglées, et 33,000 de milice étaient payés d'un fonds différent. On avait donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de paysans qui étaient en même temps militaires, obligés de s'assembler les dimanches pour faire l'exercice et s'instruire à combattre pour la défense du pays ; mais lorsque la Suède faisait agir ces troupes au-delà de ses frontières ; il fallait les solder du trésor

public. Ses ports contenaient 24 vaisseaux de ligne et 36 frégates. Une longue paix avait rendu leurs soldats paysans ; leurs meilleurs généraux étaient morts ; les Buddenbrook et les Löwenhaupt n'étaient pas comparables aux Reinschild ; mais un instinct belliqueux animait encore cette nation, et il ne lui manquait qu'un peu de discipline et de bons conducteurs. C'est le pays de Pharaisme qui ne produit que du fer et des soldats. De toutes les nations de l'Europe, la Suédoise est la plus pauvre. L'or et l'argent ( j'en excepte les subfides ) y est aussi peu connu qu'à Sparte : de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnaie, et pour éviter l'incommodité du transport de ces masses lourdes, on y avait substitué le papier. L'exportation de ce royaume se borne au cuivre, au fer et au bois ; mais dans la balance du commerce la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cause que ses besoins surpassent ses exportations. Le climat rigoureux où elle est située, lui interdit toute industrie ; sa laine grossière ne produit que des draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, et les meilleurs palais que les seigneurs ayent dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume était effectivement gouverné par un triumvirat composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat et Rosen. La Suède conservait encore sous la forme du gouvernement républicain la fierté de ses temps monarchiques : un suédois se croyait supérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Gustave Adolphe et des Charles XII avait laissé des impressions si profondes dans l'esprit des peuples,

que ni les vicissitudes de la fortune, ni le temps n'avaient pu les effacer. La Suède éprouva le sort de tout état monarchique qui se change en républicain ; elle s'affaiblit. L'amour de la gloire se changea en esprit d'intrigue ; le désintéressement en avidité ; le bien public fut sacrifié au bien personnel ; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti français, tantôt la faction russe l'emportait dans les diètes, mais personne n'y soutenait le parti national. Avec ces défauts les Suédois avaient conservé l'esprit de conquête, directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvait avoir qu'une faible influence dans les affaires générales de l'Europe ; aussi avait-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le Septentrion, en prenant de la mer Glaciale jusqu'aux bords de la mer Noire, et de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine, s'étend le terrain immense qui forme l'empire de Russie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet Etat, jadis barbare, avait été ignoré en Europe avant le czar Jwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau forte sur le fer : il fut et le législateur et le fondateur de ce vaste empire ; il créa des hommes, des soldats et des ministres ; il fonda la ville de Pétersbourg ; il établit une marine considérable et parvint à faire respecter sa nation et ses talents singuliers à l'Europe entière.

Anne Iwanowna (\*), nièce de Pierre I, gouvernait alors ce vaste Empire: elle avait succédé à Pierre II, fils du premier empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, et, par quelques grands-hommes dont elle eut l'habileté de se servir, ses armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au secours (\*\*) de l'empereur Charles VI 10,000 Russes au bord du Rhin, pays où cette nation avait été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs fut un cours de prospérités et de triomphes; et lorsque l'empereur Charles VI envoyait solliciter la paix jusqu'au camp des Turcs, elle dictait des lois à l'Empire ottoman. Elle protégea les sciences dans sa résidence; elle envoya même des savans à Kamtschatka, pour trouver une route plus abrégée qui favorisât le commerce des Moscovites avec les Chinois. Cette princesse avait des qualités qui la rendaient digne du rang qu'elle occupait; elle avait de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'esprit; libérale dans ses récompenses; sévère dans ses châtimens; bonne par tempérament; voluptueuse sans déordre.

Elle avait fait duc de Courlande, Biron son favori et son ministre. Les gentilshommes ses compatriotes lui disputaient jusqu'à l'ancienneté de sa noblesse. Il était le seul qui eût un ascendant marqué sur l'esprit de l'impératrice; il était, de son naturel, vain, grossier et cruel; mais ferme dans les affaires, ne se refusant point aux entreprises les plus vastes. Son ambition voulait porter le nom de sa maîtresse jusques au bout du monde; d'ailleurs aussi avare pour amasser que

(\*) 1740.

(\*\*) 1735.

prodigue en ses dépenses ; ayant quelques qualités utiles, sans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avait formé sous le règne de Pierre I un homme fait pour soutenir le poids du gouvernement sous les successeurs de ce prince. C'était le comte d'Ostermann ; il conduisit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'Etat d'une main toujours sûre. Il était originaire du comté de la Marck en Westphalie, d'une extraction obscure ; mais les talents sont distribués par la nature sans égard aux généalogies. Ce ministre connaissait la Moscovie comme Verney le corps humain ; circonspect ou hardi, selon que le demandaient les circonstances, et renonçant aux intrigues de la cour pour se conserver la direction des affaires. On pouvait compter, outre le comte Ostermann, le comte Læwenwolde et le vieux comte Golowkin du nombre des ministres dont la Russie pouvait tirer parti. Le comte de Munnich, qui du service de Saxe avait passé à celui de Pierre I, était à la tête de l'armée russe : c'était le prince Eugène des Moscovites ; il avait les vertus et les vices des grands généraux ; habile, entreprenant, heureux ; mais fier, superbe, ambitieux et quelquefois trop despotique, et sacrifiant la vie de ses soldats à sa réputation. Lascy, Keith, Læwendahl et d'autres habiles généraux se formaient dans son école. Le gouvernement entretenait alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons qui faisaient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000-cuirassiers ; ce qui montait au nombre de 92,000 hommes de troupes réglées ; 30,000 de milice et autant de Cosaques, de Tartares et de Calmouks

qu'on voulait asseoir. De sorte que cette puissance pouvait mettre sans faire d'efforts 170,000 hommes en campagne. La flotte russe était évaluée alors à 12 vaisseaux de ligne, 26 vaisseaux d'un ordre inférieur et 40 galères. Les revenus de l'empire montaient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La somme paraît modique en la comparant à l'étendue immense de ces Etats; mais tout y est à bon marché. La denrée la plus nécessaire aux souverains, les soldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que payent les autres puissances de l'Europe. Le soldat russe ne reçoit que huit roubles par an et des vivres qui s'achètent à vil prix: ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptait dans son armée autant de chariots que de combattans. Pierre I avait formé un projet que jamais prince avant lui n'avait conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il voulait resserrer les siennes. La raison en était que ses Etats étaient mal peuplés en comparaison de leur vaste étendue. Il voulait rassembler entre Pétersbourg, Moscou, Kafan et l'Ukraine, les 12,000,000 d'habitans éparsillés dans cet Empire, pour bien peupler et cultiver cette partie, qui serait devenue d'une défense aisée par les déserts qui l'auraient environnée et séparée des Persans, des Turcs et des Tartares: ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand-homme.

Le czar n'avait eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne la flotte mar-

chande des Russes ne pouvait entrer en aucune comparaison avec celles des puissances du sud. Cependant tout annonce à cet Empire que sa population, ses forces, ses richesses et son commerce feront les progrès les plus considérables. L'esprit de la nation est un mélange de défiance et de finesse; paresseux; mais intéressés, ils ont l'adresse de copier, mais non le génie de l'invention: les grands sont factieux; les gardes, redoutables aux souverains; le peuple est stupide, ivrogne, superstitieux et malheureux. L'état des choses, tel que nous venons de le rapporter, a sans doute empêché que jusqu'ici l'académie des sciences n'ait fait des élèves moscovites. Depuis les désastres de Charles XII et l'établissement d'Auguste de Saxe en Pologne, depuis les victoires du maréchal Munnich sur les Turcs, les Russes étaient réellement les arbitres du Nord; ils étaient si redoutables, que personne ne pouvait gagner en les attaquant, ayant des espèces de déserts à traverser pour les atteindre, et il y avait tout à perdre, en se réduisant même à la guerre défensive, s'ils venaient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'est le nombre de Tartares, Cosaques et Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards et d'incendiaires sont capables de détruire, par leurs incursions les provinces les plus florissantes; sans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voisins, pour éviter ces dévastations, les ménageaient, et les Russes envisageaient l'alliance qu'ils contractaient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordaient à leurs clients.

L'influence de la Russie s'étendait plus directement

sur la Pologne que sur ses autres voisins : cette république fut forcée après la mort d'Auguste I d'élire Auguste II, pour le placer sur le trône que son père avait occupé. La nation était pour Stanislas ; mais les troupes russes firent changer les vœux de la nation à leur gré. Ce royaume est dans une anarchie perpétuelle : les grandes familles sont toutes divisées d'intérêt ; ils préfèrent leurs avantages au bien public, et ne se réunissent qu'en usant de la même dureté pour opprimer leurs sujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de somme. Les Polonais sont vains ; hauts dans la fortune, rampans dans l'adversité ; capables de tout pour amasser de l'argent, qu'ils jettent aussi-tôt par les fenêtres lorsqu'ils l'ont ; frivoles, sans jugement, toujours disposés à prendre et à quitter un parti sans raison, et à se précipiter par l'inconséquence de leur conduite dans les plus mauvaises affaires : ils ont des lois ; mais personne ne les observe, faute de justice coercitive. La cour voit grossir son parti lorsque beaucoup de charges viennent à vaquer : le roi a le privilége d'en disposer et de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'assemble tous les trois ans, soit à Grodno, soit à Varsovie. La cour met sa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète sur un sujet qui lui est dévoué. Malgré ses soins, durant le règne d'Auguste II il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainsi, puisqu'un seul député dans les assemblées, qui s'oppose à leurs délibérations, rompt la diète : c'est le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Les

Les principales familles de la Pologne étaient alors les Czartorinsky, les Potocki, les Tarlo, les Lubomirsky. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume ; les femmes font les intrigues, elles disposent de tout tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions et pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Danzic et Léopold ; les autres seraient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le surplus du blé de la consommation monte seul à 200,000 winspels ; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux et les chevaux dont ils fournissent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipzic, Danzic, Francfort et Kœnigsberg leur vendent leurs marchandises, gagnent sur les denrées qu'ils tirent de ce royaume, et font payer chèrement à ce peuple grossier le prix de leur industrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaises troupes ; elle peut rassembler dans des cas pressans son arrière-ban, connu sous le nom de la Pospolite Ruszenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguste I le convoqua contre Charles XII. Il résulte de cet exposé qu'il était facile à la Russie, sous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la faiblesse de ce pays voisin et de gagner un ascendant supérieur sur un Etat aussi arriéré. Les revenus du roi ne passent pas 1,000,000 d'écus. Les rois saxons en employaient la plus grande partie en corruption, dans l'espérance de perpétuer le gouvernement

dans leur famille, et de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguste II était doux par paresse, prodigue par vanité, soumis sans religion à son confesseur et sans amour à la volonté de son épouse; ajoutons son penchant aux directions de son favori le comte de Bruhl. Le plus grand obstacle que l'on eut à vaincre pour le placer sur le trône de la Pologne, fut son indolence. La reine son épouse était fille de l'empereur Joseph et sœur de l'électrice de Bavière; le fond de son esprit était aca-riâtre; la hauteur et la superstition faisaient son caractère: elle aurait voulu rendre la Saxe catholique; mais ce n'était pas l'ouvrage d'un jour. Le comte Bruhl et Hœnechen étaient les ministres de la Saxe. Le premier avait été page, le second laquais. Bruhl avait été attaché au premier roi; il fut le principal instrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguste II; en reconnaissance ce prince l'associa à la faveur de Sulkovsky, son favori d'alors. La concurrence excite la jalouse; aussi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avait dressé un projet suivant lequel Auguste devait s'emparer de la Bohème après la mort de l'empereur Charles VI, comme d'une succession qui lui revenait par les droits de son épouse, en qualité de fille de l'empereur Joseph, l'aîné des deux frères, dont par conséquent la fille devait succéder préférablement à celle de son frère cadet. Le roi commençait à goûter ce plan. Bruhl, pour perdre son rival, communiqua son projet à la cour de Vienne, qui travailla conjointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un dessein aussi opposé à ses intérêts; mais par cette démarche

Bruhl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maison d'Autriche. Ce ministre ne connaissait que les finesse et les ruses qui font la politique des petits princes. C'était l'homme de ce siècle qui avait le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de pantoufles. César l'aurait rangé dans le nombre des têtes si bien frisées et si bien parfumées qu'il ne craignait guère. Il fallait un prince tel qu'Auguste II pour qu'un homme du genre de Bruhl pût jouer le rôle de premier ministre. Les généraux saxonis n'étaient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weissenfels avait de la valeur, mais pas assez de génie. Rutowsky, bâtard du roi Auguste I, s'était distingué à l'affaire du Timoc; mais il était trop épicurién et trop indolent pour le commandement. La Saxe avait quelques gens d'esprit que la jalouſie de Bruhl éloignait des affaires: cette cour était bien servie par ses espions, et mal par ses ministres. Elle était si fort dépendante de la Russie, qu'elle n'osait contracter d'engagement sans la permission de cette puissance: alors la Russie, la cour de Vienne, l'Angleterre et la Saxe étaient alliées. La Saxe est une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne: elle doit cet avantage à la bonté de son sol, et à l'industrie de ses sujets, qui rendent leurs fabriques florissantes. Le souverain en retirait 6,000,000 de revenus, dont on décomptait 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes auxquelles les deux élections de Pologne avaient donné lieu. L'électeur entretenait 24,000 hommes de troupes réglées, et le pays pouvait encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur

de Bavière est un des plus puissans princes d'Allemagne. Charles régnait alors. Son père Maximilien embrassa le parti de la France dans la guerre de Succession, et perdit avec la bataille de Hœchstedt ses Etats et ses enfants. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en succédant à son père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il était doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le comte de Tœrring était à la fois son premier ministre et son général, et peut-être également incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte 5,000,000 dont un million à peu-près fert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnait alors à l'électeur un subside de 300,000 écus. La Bavière est le pays de l'Allemagne le plus fertile et où il y a le moins de génie: c'est le paradis terrestre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étaient délabrées; de 6000 hommes qu'il avait envoyés en Hongrie au service de l'empereur, il n'en était pas revenu la moitié: tout ce que la Bavière pouvait mettre en campagne, ne passait pas 12,000 hommes. L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avait mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avait pu s'approprier. Il était électeur de Cologne, évêque de Munster, de Paderborn, d'Osnabruck, et de plus grand-maître de l'ordre Teutonique; il entretenait 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquait comme un bouvier avec ses bestiaux. Alors il s'était vendu à la maison d'Autriche. L'électeur de Maïence, doyen du collège électoral, n'a pas les ressources de celui de Cologne. Celui de Trèves est le plus mal partagé de tous.

Le baron d'Eltz, alors électeur de Mayence, passait pour bon citoyen, honnête homme et attaché à sa patrie. Comme il était sans passions et sans préjugés, il ne se livrait pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne savait que ramper. L'électeur Palatin ne jouait pas un grand rôle; il avait soutenu la neutralité dans la guerre de 1733, et son pays souffrit des défordres que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes; il a deux forteresses, Manheim et Dusseldorf; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des ducs, des princes et des Etats de l'Empire étaient gouvernés par la cour impériale avec un sceptre de fer. Les faibles étaient esclaves, les puissans étaient libres. Dans ce temps le duc de Mecklenbourg avait un séquestre: les commissaires de la cour de Vienne fomentaient la désunion entre le duc et ses Etats, et consumaient les uns et les autres. Les petits princes portaient le joug, faute de pouvoir le secouer; leurs ministres, qui étaient gagés et titrés par les empereurs, assujettissaient leurs maîtres au despotisme autrichien. Le corps germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs et de princes qui le composent; il est faible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étaient jadis. C'est une assemblée de publicistes plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre qu'un souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un matin de basse-cour qui aboie à la lune. S'il est question

de faire la guerre, la cour impériale fait confondre habilement sa querelle particulière avec les intérêts de l'Empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle s'est attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement aussi singulier que celui de l'Allemagne ait pu subsister si long-temps, et par un jugement peu éclairé ils attribuent sa durée au phlegme national. Ce n'est point cela. Les empereurs étaient électifs, et depuis l'extinction de la race de Charlemagne, on voit toujours des princes d'une famille différente élevés à cette dignité; ils avaient des querelles avec leurs voisins; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'investiture des évêques avec la crosse et l'anneau; ils étaient obligés de se faire couronner à Rome: c'étaient autant d'entraves qui les empêchaient d'établir le despotisme dans l'Empire. D'autre part les électeurs, quelques princes et quelques évêques étaient assez forts, en se réunissant, pour s'opposer à l'ambition des empereurs; mais ils ne l'étaient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles-Quint, après la bataille de Muhlberg, put se rendre souverain; il négligea le moment, et lorsque les Ferdinands ses successeurs voulurent tenter cette entreprise, la jalouſie des Français et des Suédois qui s'y

opposèrent, leur fit manquer leur projet; et pour le gros des princes de l'Empire, l'équilibre réciproque et une envie mutuelle les empêchent de s'agrandir.

En allant au midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république singulière, annexée, pour ainsi dire, au corps-germanique, en quelque manière libre. La Suisse depuis le temps de César avait conservé sa liberté, à l'exception d'un court espace, où la maison d'Habsbourg l'avait subjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug; les empereurs autrichiens tentèrent vainement à différentes reprises d'assujettir ces montagnards belliqueux: l'amour de la liberté et leurs rochers escarpés les défendent contre l'ambition de leurs voisins. Durant la guerre de la succession d'Espagne, le comte du Luc, ambassadeur de France, y suscita, sous le prétexte de la religion, une guerre intestine, pour empêcher cette république de se mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize cantons tiennent une diète générale, où préside alternativement un schultheiss de Berne ou de Zuric. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amsterdam dans la république de Hollande; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suisse sont de la religion réformée, le reste est catholique. Ces réformés par leur rigidité ressemblent au presbytériens de l'Angleterre, et les catholiques, à ce que l'Espagne produit de plus fanatique. La sagesse de ce gouvernement consiste en ce que les peuples, n'y étant pas foulés, sont aussi heureux que le comporte leur état, et que, ne s'écartant jamais

des principes de la modération, ils se sont toujours conservés indépendans par leur sagesse. Cette république peut rassembler sans effort 100,000 hommes pour sa défense, et elle a accumulé assez de richesses pour soudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens sages et estimables semblent avilis par l'usage barbare de vendre leurs sujets à qui veut les payer: d'où il résulte que les Suisses d'un même canton au service de France font la guerre à leurs proches au service de Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait au monde?

Si de-là nous descendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain divisé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie est partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards et les Génois. De ces possessions celles du roi de Sardaigne paraissent les plus considérables. Victor-Amédée sortait alors de la guerre qu'il avait soutenue contre la maison d'Autriche, par laquelle il avait écorné le duché de Milan. Ses Etats lui rapportaient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenait en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvait porter à 40,000 en temps de guerre. Victor-Amédée passait en Italie parmi les connaisseurs pour un prince versé dans la politique et bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Ormée, avait la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet Etat consistait à tenir la balance entre la maison d'Autriche et les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre et d'augmenter ses

possessions. Charles-Emanuel avait souvent dit : „ Mon fils , le Milanais est comme un artichaut , „ il faut le manger feuille par feuille. „ Dans ce temps le roi de Sardaigne , indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737 que le cardinal de Fleuri avait conclue à son insu , penchait plus pour la maison d'Autriche.

Le reste de la Lombardie était partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédait le Milanais , le Mantouan , le Plaisantin , et on avait établi en Toscane son gendre le duc de Lorraine. La république de Gènes , située à l'occident de la Savoie , était encore fameuse par sa banque , par un reste de commerce et par ses beaux palais de marbre. La Corse s'était révoltée contre elle. La première rébellion fut apaisée par les troupes que l'empereur y envoya l'année 1732 ; la seconde , par les Français sous le commandement du comte de Maillebois ; mais ces secours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps , sans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Venise , située du côté de l'orient , est plus considérable que Gènes. Cette superbe cité s'élève sur 72 îles , qui contiennent 200,000 habitans ; elle est gouvernée par un conseil , à la tête duquel est un doge soumis à la ridicule cérémonie de se marier tous les ans avec la mer Adriatique. Au 17<sup>me</sup> siècle la république perdit l'île de Candie ; et alliée des Autrichiens au 18<sup>me</sup> siècle , lorsque le grand Eugène conquit Belgrade et Témeswar , elle perdit la Morée. Venise a des vaisseaux , sans qu'ils soient assez nombreux pour former une flotte : elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre ; le général qui

Les commandes, est ce même Schulenbourg qui dans la guerre de Pologne échappa par son habileté à Charles XII à la bataille de Fraustadt, et fit cette belle retraite en Silesie au passage de la Bartsch.

Les Vénitiens et les Génois, avant la découverte de la boussole, fournissaient l'Allemagne de toutes les marchandises que le luxe fait ramasser aux extrémités de l'Asie : de nos temps ce sont les Anglais et les Hollandais qui, leur ayant enlevé ce négoce, s'en sont attribué les avantages.

La guerre de 1733 avait fait passer don Carlos de Toscane sur le trône de Naples. Ce royaume avait été conquis sur Louis XII par Gonfalte de Cordoue surnommé le grand capitaine, pour Ferdinand le catholique. La mort de Charles II, roi d'Espagne, le fit passer durant la guerre de Succession sous la domination autrichienne, et durant la guerre de 1733 le succès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau sous les lois de don Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, était dirigé par le comte de St. Estevau, qui ne faisait qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Espagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportait environ 4,000,000 à son souverain ; l'Etat n'entretenait que 12,000 hommes.

Nous ne faisons point mention dans ce résumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguse : ce sont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le saint siège venait alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maison de Corsini ; le conclave dura un an. Le Saint-Esprit demeura incertain

jusqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuye de ces longueurs, dit aux autres cardinaux: „ décidez „ vous enfin sur le choix d'un pape. Voulez-vous „ un dévot? prenez Aldobrandi: voulez-vous un „ savant? prenez Coscia; ou si vous voulez un „ bouffon, me voici. " Le Saint-Esprit choisit celui qui était de si belle humeur. Lambertini fut élu pape et prit le nom de Benoît XIV. A son avénement au pontificat, Rome et les papes ne gouvernaient plus le monde comme autrefois: les empereurs ne servaient plus de marchepied aux pontifes, et n'allaitent plus s'avilir à Rome comme les Frédéric Barberousse; Charles-Quint leur avait fait sentir sa puissance, et l'empereur Joseph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de Succession il s'empara de Comachio. Le pape n'était, l'année 1740, que le premier évêque de la chrétienté; il avait le département de la foi, qu'on lui abandonnait; mais il n'influait plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaissance des lettres et la réforme avaient porté un coup mortel à la superstition. On canonisait quelquefois des saints, pour n'en pas perdre l'usage; mais un pape, qui aurait voulu prêcher des croisades dans le 18<sup>ème</sup> siècle, n'eût pas attroupé vingt polissons. Il était réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de son facerdoce et de faire en hâte la fortune de ses neveux. Tout ce que le pape put faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs, l'année 1737, fut de l'autoriser par ses brefs à lever des dîmes sur les biens ecclésiastiques et à faire planter :

des croix de mission dans toutes les villes de sa dépendance, où le peuple courait en foule vomir de saintes imprécations contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en ressentit pas; s'il avait été battu par les Russes, il fut par-tout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, se trouvait alors à Constantinople: du service de France il avait passé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légèreté pour se faire ture. Il n'était pas dépourvu de talens; il proposa au grand-visir de former l'artillerie sur le pied européen, de discipliner les Janissaires, et d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confusion. Ce projet pouvait devenir dangereux pour les voisins; mais il fut rejeté comme contraire à l'alcoran, dans lequel Mahomet recommande sur-tout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'esprit; c'est l'ignorance qui l'abrutit: elle est brave sans art; elle ne connaît rien à la police, sa politique est encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cause de tous leurs malheurs sur Dieu; et qu'ils ne se corrigeant jamais de leurs fautes. La ville de Constantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puissance de cet Empire vient de sa grande étendue; cependant il ne subsisterait plus, si ce n'était la jalouse des princes de l'Europe qui le soutient. Le padichat Mahomet V régnait alors. Une révolution l'avait tiré des prisons du séraï pour le placer sur le trône. La nature l'avait rendu

aussi impuissant que ses eunuques : ce fut pour les beautés du sérail le règne le plus malheureux. Le voisin le plus redoutable des Turcs était le schan Nadir, connu sous le nom de Thamas Coulican : ce fut lui qui asservit la Perse et subjugué le Mogol ; il occupa souvent la Porte et servit de contre-poids aux guerres qu'elle aurait peut-être entreprises contre les puissances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étaient les forces et les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau était nécessaire pour répandre de la clarté sur les mémoires suivans ; il ne nous reste qu'à rendre compte des progrès de l'esprit humain, tant pour la philosophie que pour les sciences, les beaux arts, la guerre et ce qui regarde directement certaines coutumes établies. Les progrès de la philosophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût et des mœurs, sont sans doute une matière à réflexion plus intéressante que de se rappeler les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, et de ces rois subalternes, appelés ministres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la postérité. Quiconque veut lire l'histoire avec application, s'apercevra que les mêmes scènes se reproduisent souvent et qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs ; au lieu que suivre la découverte de vérités jusques-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les mœurs et ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la barbarie qui empêchaient d'éclairer les esprits : ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans.

Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'elle est bien connue. Descartes publia ses principes de physique l'année 1644. Newton vint ensuite et expliqua les loix du mouvement (*a*) et de la gravitation : il nous exposa la mécanique de l'univers avec une précision étonnante. Long-temps après lui des philosophes (*b*) ont été sur les lieux et ont vérifié, tant en Laponie que sous l'équateur, les vérités que ce grand homme avait devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps nous savons avec certitude que la terre est aplatie vers ses pôles. Newton fit plus : à l'aide de ses prismes (*c*) il décomposa les rayons de la lumière et y trouva les couleurs primitives. Toricelli pesa l'air (*d*) et trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère et de la colonne du mercure ; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneumatique (*e*) fut inventée à Magdebourg par Otton Guericke : il s'aperçut, à l'occasion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay (*f*) fit des expériences à l'occasion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paraît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des connaissances utiles à la société. M. Ellert (*g*), en mêlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncé : le même a fait des expériences sur la transformation des métaux et sur les parties folides et

(*a*) En 1687. (*b*) La Condamine et Maupertuis. (*c*) En 1704.  
(*d*) En 1704. (*e*) En 1642. (*f*) En 1733. (*g*) En 1746.

nitreuses des eaux. Liberkuhn (*a*), par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres et des veines, dont la fissure déliée fert de canal à la circulation du sang humain; c'est le géographe des corps organisés. Boerhaave (*b*), après Ruysh, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs et qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en était jamais douté. Sans doute que cette liqueur fert de courrier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vitesse de la pensée. Hartsœcker (*c*) trouva dans le sperme humain des animaux qui peut-être servent de germe à la propagation. Lœwenhœck et Trembley (*d*) trouvèrent, par leurs expériences sur le polype, que cet étrange animal se multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La curiosité des hommes les a poussés à faire des recherches immenses; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement; ils sont placés entre deux infinis, et il paraît démontré que l'auteur des choses s'en est réservé à lui seul le secret.

La physique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphysique. Il parut un sage en Angleterre, qui, se dépouillant de tout préjugé, ne se guida que par l'expérience. Locke fit tomber le bâne de l'erreur que le sceptique Bayle, son précurseur, avait déjà détaché en partie. Les Fontenelle et les Voltaire parurent ensuite en France, le célèbre Thomasius (\*) en Allemagne, les

(*a*) 1743. (*b*) En 1707. (*c*) En 1678. (*d*) En 1678 et 1703.

(\*) À Halle.

Hobbes, les Colins, les Shaftesbury, les Bolingbroke en Angleterre. Ces grands-hommes et leurs disciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avaient stupidement adoré : la raison terrassa la superstition : on prit du dégoût pour les fables qu'on avait crues, et l'on eut horreur des blasphèmes auxquels on avait été pieusement attaché. Le déisme, ce culte simple de l'Etre suprême, fit nombre de sectateurs. Avec cette religion raisonnante s'établit la tolérance, et l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penser. Si l'épicuréisme devint funeste au culte idolâtre des païens, le déisme ne le fut pas moins de nos jours aux visions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penser, dont jouit l'Angleterre, avait beaucoup contribué aux progrès de la philosophie. Il n'en était pas de même des Français : les ouvrages de leurs philosophes se ressentaient de la contrainte qu'y mettaient les censeurs théologiques. Un anglais pense tout haut, un français ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs français se dédommagaient de la hardiesse qui était interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût et tout ce qui est du ressort des belles-lettres ; égalant par la politesse, les grâces et la légèreté, tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme sans passion préférera la Henriade au poème d'Homère. Henri IV n'est point un héros fabuleux ; Gabrielle d'Estrées vaut bien la princesse Nausica. L'Iliade nous peint les mœurs des Canadiens ; Voltaire fait de vrais héros de ses personnages, et son poème

serait



serait parfait, s'il n'avait su intéresser davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus grands dangers. Boileau peut se comparer avec Juvenal et Horace; Racine surpasse tous ses émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il est, l'emporte sûrement de beaucoup dans quelques morceaux sur Anacréon; Rousseau excella dans quelques odes: et si nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les Français l'emportent sur les Grecs et sur les Romains. L'éloquence de Bossuet approche de celle de Démosthène; Fléchier peut passer pour le Cicéron de la France, sans compter les Patru, les Cochin et tant d'autres qui se sont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des mondes et les Lettres persannes sont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits passeront à la postérité la plus reculée. Si les Français n'ont aucun auteur à opposer à Thucydide, ils ont le discours de Bossuet sur l'histoire universelle; ils ont les ouvrages du sage président de Thou, les Révolutions romaines par Vertot, ouvrage classique, la Décadence de l'empire romain de Montesquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'histoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il ferait trop long d'en faire ici le catalogue. On sera peut-être surpris que les lettres, qui fleurissent en France, en Angleterre, en Italie, n'ayent pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raison en est qu'en Italie elles avaient été rapportées une seconde fois de la Grèce, après y avoir joui, sur la fin de la république et des premiers empereurs, de toute la considération qu'elles méritent; le terrain était tout préparé pour

les recevoir; et la protection des Médicis, sur-tout celle de Léon X contribua beaucoup à leurs progrès. Les lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autorise les membres des chambres à haranguer dans le parlement: l'esprit de parti les animait même à étudier, afin qu'employant dans leurs discours les secours de la rhétorique, sur-tout de la dialectique, ils se procurassent un ascendant sur le parti qui leur était opposé. De-là vient que les Anglais possèdent presque tous les auteurs classiques, qu'ils sont versés dans le grec et dans le latin, ainsi que dans l'histoire ancienne. Le caractère de leur esprit sombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réussir dans la géométrie transcendante. Les Français du temps de François I avaient attiré quelques savans à la cour; ceux-là avaient, pour ainsi dire, répandu les germes des connaissances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui suivirent, étouffèrent cette semence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette crise dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, ensuite Mazarin, et sur-tout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux sciences comme aux beaux arts. Les Français étaient jaloux des Espagnols et des Italiens, qui les devançaient dans cette carrière, et la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt surpassèrent leurs émules. C'est sur-tout par la méthode et par un goût plus raffiné que les auteurs français se distinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui se suivirent depuis Charles-Quint jusqu'à celle de

la succession d'Espagne. Les peuples étaient malheureux et les princes pauvres : il fallut penser premièrement à s'assurer les alimens indispensables, en remettant les terres en culture; il fallait établir les manufactures selon que les premières productions les indiquaient. Et ces soins presque généraux empêchèrent que la nation pût se tirer des restes de la barbarie dont elle se ressentait encore; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquaient d'un point de ralliement, comme étaient Rome et Florence en Italie, Paris en France, et Londres en Angleterre. Les universités avaient à la vérité des professeurs érudits, pédans et toujours dogmatiques; personne ne les fréquentait à cause de leur rusticité. Il n'y eut que deux hommes qui se distinguèrent à cause de leur génie et qui firent honneur à la nation; l'un c'est le grand Leibnitz et l'autre le docte Thomasius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminait le système de Leibnitz et rabâchait longuement ce que l'autre avait écrit avec feu. La plupart des savans allemands étaient des manœuvres, les français des artistes. Cela fut cause que les ouvrages français se répandirent si universellement, que leur langue remplaça celle des Latins, et qu'à présent quiconque fait le français, peut voyager par toute l'Europe sans avoir besoin d'un interprète. L'usage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui, ne restant que dans la bouche du peuple, ne pouvait acquérir ce ton de politesse qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue est d'être trop verbuse; il faut la resserrer, et en adoucissant quelques

mots dont la prononciation est dure, on parviendrait à la rendre sonore. La noblesse n'étudiait que le droit public; mais sans goût pour la belle littérature, elle remportait des universités le dégoût de la pédanterie et de ses instituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers et de tailleurs, étaient les Mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étaient capables de donner. Les Allemands avaient des spectacles, mais grossiers et même indécents: des bouffons orduriers y représentaient des pièces sans génie qui faisaient rougir la pudeur. Notre stérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des Français, et dans la plupart des cours on voyait des troupes de cette nation y représenter les chefs-d'œuvre des Molière et des Racine. Mais qu'est-ce qui mérite plus l'attention d'un philosophe, que l'avilissement où est tombé ce peuple roi, cette nation maîtresse de l'univers, en un mot les Romains? Au lieu que des consuls menaient en triomphe des rois captifs du temps de la république, de nos temps les successeurs des Caton et des Emile se dégradent de la virilité pour aspirer à l'honneur de chanter sur les théâtres des souverains, qui du temps des Scipion étaient regardés avec autant de mépris que nous en inspirent les Iroquois. *O tempora! o mores!* Les opéra, les tragédies et les comédies étaient inconnues en Allemagne, il y a soixante ans. L'an 1740, l'industrie et le commerce plus raffinés avaient rendu l'Allemagne partie copartageante des trésors que les Indes versent annuellement en Europe: ces sources de l'opulence avaient amené avec elles les plaisirs, les aisances, et peut-

être les désordres des mœurs qui en sont une suite. Tout avait augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carrosses et la somptuosité des tables. Ce qu'on voit de belle architecture dans le Nord, date environ du même temps. Le château et l'arsenal de Berlin, la chancellerie de l'Empire, et l'église de St Jean Borromée à Vienne; le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dresde, et le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Württemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes et de Rome, sont pourtant supérieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps passés les cours d'Allemagne paraissaient des temples où l'on célébrait des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne société, a été reléguée en Pologne, ou bien est devenue l'amusement de la populace. Il n'est encore que quelques cours ecclésiastiques, où le vin console les prêtres d'une passion plus aimable à laquelle ils sont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'était point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons: la grossièreté de leurs plaisanteries suppléait à l'ignorance des conviés, et l'on entendait dire des sottises, faute de pouvoir dire de bonnes choses. Cet usage, qui est l'opprobre éternel du bon sens, a été aboli, et il n'y a que la cour d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, où il se conservait encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la science des souverains, paraît effuser un fort égal à celui des bouffons; l'étiquette souffre journellement

des brèches ; quelques cours l'ont entièrement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle : il était trop zélé sectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir ; il avait même dans sa dernière maladie , peu de momens avant sa fin , ordonné les messes et les heures pour l'appareil de sa pompe funèbre , et nommé les personnes qui devaient porter son cœur dans un étui d'or à je ne sais quel couvent. Les courtisans admiraienr sa grandeur et sa dignité : les sages Blâmaient son orgueil , qui semblait lui survivre.

Remarquons sur-tout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne , et qui était sûrement le triple de celui des temps antérieurs , non-seulement le luxe avait doublé , mais le nombre des troupes que les souverains entretenaient , avait augmenté à proportion. A peine l'empereur Ferdinand I avait-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avait soudoyé , dans la guerre de 1733, 170,000 , sans foulir ses peuples. Louis XIII avait eu 60,000 soldats. Louis XIV en entretint 220,000 et jusqu'à 360,000 durant la guerre de Succession. Depuis cette époque , tous , jusqu'au plus petit prince d'Allemagne , avaient augmenté leur militaire. C'était par esprit d'imitation ; car dans la guerre de 1683 Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put , pour avoir une supériorité décidée sur ceux qu'il voulait combattre : il ne fit aucune réforme après la paix ; ce qui força l'empereur et les princes d'Allemagne à garder sur pied autant de soldats qu'ils en pouvaient payer. Cette coutume une fois établie se perpétua dans la suite. Les

guerres en devinrent beaucoup plus coûteuses; la dépense des magasins fut immense, pour entretenir ces cavaleries nombreuses et les rassembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne et la saison des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de Succession la moitié des bataillons portait des piques et l'autre des mousquets, et ils combattaient armés sur six lignes de profondeur; on se servait de ces piques contre la cavalerie; les mousquets faisaient un feu faible et rataient souvent à cause des mèches. Ces inconvénients firent changer d'armes: on quitta les piques et les mousquets, et on les remplaça par des fusils armés de bayonnettes: ce qui réunit ce que le feu et le fer ont de plus terrible. Comme on fit consister dans le feu la force des bataillons, on diminua peu à peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeler un mécanicien militaire, introduisit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur: et le défunt roi, par ses soins infinis, introduisit une discipline et un ordre merveilleux dans les troupes, et une précision jusque-là inconnue en Europe pour les mouvements et les manœuvres. Un bataillon prussien devint une batterie ambulante, dont la vitesse de la charge triplait le feu, et donnait aux Prussiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Prussiens, mais imparfaitement. Charles XII avait introduit dans ses troupes l'usage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fonda à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 et de 24

livres assez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, et les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels ils étaient attachés. Tant de nouvelles inventions transformaient une armée en une forteresse mouvante, dont l'accès était meurtrier et formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les Français trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet usage facile de construire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque et de la défense des places est encore dû aux Français. Vauban sur-tout perfectionna la fortification ; il rendit les ouvrages rasans et les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, si on ne les place à présent sur la crête du chemin couvert, les boulets ne sauraient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a construit des chemins couverts maçonnés doubles, et peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'est sur-tout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les rameaux du chemin couvert à trente toises du glacis : les places bien minées ont des galeries majeures et commandantes. Les rameaux sont à trois étages. Le mineur peut faire sauter le même point de défense jusqu'à sept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compression, qui, s'ils sont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une distance de 25 pas du foyer. C'est dans les mines que consiste à présent la véritable force des places, et par leur usage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des sièges. De nos jours les forteresses ne se prennent plus que par

une nombreuse artillerie. On compte trois pièces sur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages : on ajoute à de si nombreuses batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation ; et à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenses , on ne se hasarde guère à assiéger une place forte. Les demi-sapes, les sapes ordinaires, les sapes tournantes, les places d'armes et les cavaliers de tranchées , sont autant de nouvelles inventions dont on se sert pour les attaques , qui, en épargnant le monde , accélèrent la reddition des forteresses. Ce siècle a vu revivre des troupes armées à la légère : les pandours autrichiens , les légions françaises et nos bataillons francs ; les hussards , originaires de la Hongrie , mais imités par toutes les autres troupes , remplacent cette cavalerie Numide et Parthe , si fameuse du temps des Romains. Les milices anciennes ne connaissaient point d'uniforme ; il n'y a pas un siècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès tant pour la construction des vaisseaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes ; mais cette matière étant très-vaste , je la quitte , de crainte de m'engager dans une trop longue digression.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe , il résulte que les pays du Nord avaient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouissait de l'avantage de tout ce qui est du ressort des belles-lettres et du goût , les Anglais de la géométrie et de la métaphysique , les Allemands de la chimie , des expériences de physique et de l'érudition ; les Italiens

commençaient à tomber; mais la Pologne, la Russie, la Suède et le Danemark étaient encore arriérés d'un siècle en comparaison des nations les plus policiées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'est le changement qui se voit depuis l'année 1640 dans la puissance des Etats. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroissement, d'autres demeurent, pour ainsi dire, immobiles dans la même situation, et d'autres enfin tombent en consomption et menacent ruine. La Suède jeta son feu sous Gustave-Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Westphalie; sous Charles XII elle vainquit les Danois, les Russes, et disposa pour un temps du trône de Pologne; il semble que cette puissance ait alors rassemblé toutes ses forces pour paraître comme une comète qui jette un grand éclat et se perd ensuite dans l'immensité de l'espace; ses ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brême et de Verden, et une grande partie de la Poméranie. La chute de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie; cette puissance semble sortir du néant, pour paraître tout à coup avec grandeur, pour se mettre peu de temps après au niveau des puissances les plus redoutées. On pourrait appliquer à Pierre I ce qu'Homère dit de Jupiter: il fit trois pas, et il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner successivement des rois à la Pologne, abaisser la Porte ottomane et envoyer des troupes pour combattre les Français sur leurs frontières, c'est bien aller au bout du monde. On vit de même la maison de Brandebourg quitter le banc des électeurs pour

s'affeoir parmi les rois ; elle ne figurait aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie lui valut des provinces qu'une bonne administration rendit opulentes. La paix et la sagesse du gouvernement formèrent une puissance naissante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travaillait en silence et que ses progrès n'étaient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorsqu'elle commença à se développer.

Les agrandissemens de la France, dus tant à ses armes qu'à sa politique, furent plus prompts et plus considérables. Louis XV se trouva par ses possessions supérieur d'un tiers à celles de Louis XIII; la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et une partie de la Flandre annexée à cet Empire, lui donnaient une force bien supérieure à celle des temps passés ; ajoutez-y sur-tout, l'Espagne soumise à une branche de la maison de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diversions qu'elle avait toujours à craindre des rois d'Espagne de la Branche Autrichienne, lui donne à présent la faculté de se servir de ses forces entières contre celui de ses voisins qu'elle juge nécessaire de combattre. Les Anglais de leur côté ne se sont pas oubliés. Gibraltar et Port-Mahon sont des acquisitions importantes pour une nation commerçante ; ils se sont enrichis prodigieusement par toute sorte de trafics : peut-être que l'électorat de Hanovre, assujetti à leur domination, ne leur est pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenaient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation anglaise, à présent susceptible de

corruption, en est devenue moins libre, du moins en est-elle plus tranquille. La maison de Savoie ne s'est pas oubliée non plus : elle acquit la Sardaigne et la royauté ; elle écorna le Milanais, et les politiques la regardent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Espagne avait établi don Carlos dans le royaume de Naples. La maison d'Autriche ne jouissait pas des mêmes avantages. La guerre de Succession avait fait de l'empereur Charles VI un des plus puissans princes de l'Europe, mais l'envie de ses voisins le dépouilla bientôt d'une partie de ses acquisitions et le remit au niveau de la fortune de ses prédécesseurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles-Quint en Espagne, la maison d'Autriche avait perdu premièrement l'Espagne, passée entre les mains des Bourbons ; une partie de la Flandre ; depuis, le royaume de Naples et une partie du Milanais. Il ne resta donc à Charles VI, de la succession de Charles II, que quelques villes en Flandre et une partie du Milanais. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrade. La seule chose que la maison d'Autriche ait gagnée, c'est d'avoir établi un préjugé en sa faveur qui règne assez généralement dans l'Empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe est attachée au destin de cette maison. Le Portugal, la Hollande, le Danemarck, la Pologne étaient demeurés tels qu'ils avaient été, sans augmentation ni perte. De toutes ces puissances, la France et l'Angleterre avaient une prépondérance décidée sur les autres ; l'une par ses troupes de terre et ses

grandes ressources, l'autre par ses flottes et les richesses qu'elle devait à son commerce. Ces puissances étaient rivales, jalouses de leur agrandissement : elles pensaient tenir la balance de l'Europe, et se regardaient comme deux chefs de parti, auxquels devaient s'attacher les princes et les rois. Outre l'ancienne haine que la France conservait contre les Anglais, elle avait une initimité égale contre la maison d'Autriche, par une suite des guerres continues qu'il y avait eu entre ces deux maisons depuis la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La France aurait voulu ranger la Flandre et le Brabant sous ses lois et pousser les limites de sa domination jusqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvait pas s'exécuter de suite ; il fallait que le temps le mûrît et que les occasions le favorisissent. Les Français veulent vaincre pour faire des conquêtes : les Anglais veulent acheter des princes pour en faire des esclaves ; tous deux donnent le change au public, pour détourner ses regards de leur propre ambition. L'Espagne et l'Autriche étaient à peu-près égales en force. L'Espagne ne pouvait faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'empereur en Italie. L'empereur pouvait la porter de tous côtés ; il avait plus de sujets que l'Espagne, et par l'intrigue il pouvait joindre à ses forces celles de l'Empire germanique ; l'Espagne avait plus de ressources dans ses richesses ; l'Autriche n'en avait guère, et quelque impôt qu'elle eût établi sur les peuples, il lui fallait des subсидes étrangers pour soutenir quelques années ses troupes en campagne. Alors elle était épuisée par la guerre.

des Turcs, et surchargée de dettes que ces troubles lui avaient fait contracter. La Hollande, quoique opulente, ne se mêlait d'aucune querelle étrangère, à moins que la nécessité ne l'obligeât à défendre sa barrière contre la France : elle n'était occupée qu'à éloigner l'occasion de faire élire un nouveau stathouder. La Prusse, moins forte que l'Espagne et l'Autriche, pouvait cependant paraître à la suite de ces puissances, sans cependant se mesurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'Etat, comme nous l'avons dit, ne passaient pas 7,000,000. Les provinces pauvres et arriérées encore par les malheurs qu'elles avaient soufferts de la guerre de trente ans, étaient hors d'état de fournir des ressources au souverain ; il ne lui en restait d'autres que ses épargnes : le feu roi en avait fait, et quoique les moyens ne fussent pas fort considérables, ils pouvaient suffire dans le besoin pour ne pas laisser échapper une occasion qui se présentait. Mais il fallait de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, et se hâter d'exécuter ses desseins. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'était que l'Etat n'avait point de forme régulière. Des provinces peu larges, et pour ainsi dire éparpillées, tenaient depuis la Courlande jusqu'au Brabant. Cette situation entrecoupée multipliait les voisins de l'Etat, sans lui donner de consistance, et faisait qu'il avait bien plus d'ennemis à redouter que s'il avait été arrondi. La Prusse ne pouvait agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvait cheminer avec la France, qui avait fort à cœur sa gloire et l'abaissement de la maison d'Autriche. On ne pouvait tirer des Anglais

que des subfides destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avait point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassait. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendait encore que sur ses voisins les Suédois et les Polonais. Et pour les Turcs, la politique du temps avait établi que lorsque les Français les excitaient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recourraient à Thamas Coulican, qui, par le moyen d'une diversion, les délivrait de ce qu'ils avaient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, était l'allure commune de la politique. Il y avait sans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéressait alors le plus l'Europe, c'était la succession de la maison d'Autriche, qui devait arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habsbourg. Nous avons dit que, pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avait fait une loi domestique sous le nom de pragmatique Sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie-Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire romain avaient garanti cette pragmatique Sanction; le feu roi Frédéric-Guillaume même l'avait garantie, à condition que la cour de Vienne lui assurât la succession de Juliers et de Bergue. L'empereur lui en promit la possession éventuelle et ne remplit point ses engagements; ce qui dispensait le roi de

la garantie de la pragmatique Sanction, à laquelle le feu roi s'était engagé conditionnellement.

La succession des duchés de Juliers et de Bergue dont le cas paraissait proche l'an 1740, faisait alors l'objet le plus intéressant de la politique de la maison de Brandebourg. Frédéric-Guillaume n'avait point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liaisons selon que les circonstances et l'occasion l'exigeraient. Après la mort du roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, comme à Londres, pour pressentir laquelle de ces puissances se trouverait le plus favorablement disposée pour ses intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'unissent que lorsque des besoins réciproques forment les liens des alliances, et l'Europe se souciait peu que le roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France consentait à la vérité à ce que le roi démembrât une lisière de ce duché; c'était trop peu pour contenter les désirs d'un jeune roi ambitieux, qui voulait tout ou rien. Remarquons sur toute chose que l'empereur Charles VI ne s'en était pas tenu à une simple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avait promis la possession au roi de Pologne, électeur de Saxe, et que durant l'ambassade du prince de Lichtenstein à Paris, il avait donné une promesse toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Fallait-il se laisser sacrifier par la cour de Vienne; fallait-il se contenter de cette lisière du duché de Bergue que la France promettait à la Prusse d'occuper; ou fallait-il en venir à la voie des armes pour se faire soi-même

raison

taison de ses droits ? Dans cette crise le roi résolut de se servir de toutes ses ressources pour se mettre dans une situation plus formidable : ce qu'il exécuta sans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux (\*) bataillons, et il attendit dans cette position les événemens qu'il plairait à la fortune de lui fournir, pour se rendre à lui-même la justice que d'autres lui refusaient.

## CHAPITRE II.

*Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie.*

**L**'ACQUISITION du duché de Bergue rencontrait 1740. beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut se mettre préalablement dans la situation où le roi se trouvait. Il pouvait mettre à peine 60,000 hommes en campagne ; il n'avait de ressource, pour soutenir ses entreprises, que dans le trésor que le feu roi lui avait laissé. S'il voulait entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devait y employer toutes ses troupes ; parce qu'il avait à faire à forte partie, qu'il fallait lutter contre la France, et prendre en même temps la ville de Dusseldorf. La supériorité seule de la France suffisait pour le faire désister de cette entreprise, quand il n'y aurait pas eu encore d'autres empêchemens aussi considérables

(\*) Régiments de Camas, Munchow, Dohna, Henri, Persof, Brunswick, Eisenach et Einstiedel.

et aussi contraires à ses vues. Ces difficultés venaient des prétentions approchantes de celles du roi, que la maison de Saxe avait au pays de Juliers et de Bergue, et de la jalousie qu'inspirait à la maison de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonstances le roi s'était porté avec toutes ses forces aux bords du Rhin, il devait s'attendre que, laissant ses pays héréditaires vides de troupes, il les exposait à être envahis par les Saxons et les Hanovriens, qui n'auraient pas manqué d'y faire une diversion : et dans le cas où le roi aurait laissé une partie de son armée dans la Marche pour garantir ses Etats contre la mauvaise volonté de ses voisins, il se serait trouvé trop faible des deux côtés. La France avait garanti la succession palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit sur le Rhin. Ce n'aurait pas été cette garantie qui aurait arrêté le roi, car communément ce sont des paroles aussi-tôt données que violées ; mais l'intérêt de la France voulait des voisins faibles sur les bords du Rhin, et non des princes puissans et capables de lui résister. A peuprès dans le même temps le comte de Seckendorff, qui avait été détenu dans les prisons de Grætz, obtint la liberté, à condition de remettre à l'empereur tous les ordres par lesquels il avait été autorisé à donner au feu roi de Prusse les assurances les plus solennelles de l'assistance que l'empereur lui promettait, pour favoriser ses droits à la succession des duchés de Juliers et de Bergue. Cet exposé montre combien les circonstances étaient peu favorables à la maison de Brandebourg, et ce sont les raisons qui

déterminèrent le roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avait conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modéraient les désirs de la gloire dont le roi était animé, des motifs non moins puissans le pressaient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur et de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avaient tous le cœur ulcéré du peu d'égard que les puissances avaient eu pour le feu roi, surtout dans les dernières années de son règne, et de la flétrissure que le monde imprimait au nom prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissements sur cette matière.

La conduite sage et circonspecte du feu roi lui avait été imputée à faiblesse. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanoviens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation : peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importans avec les Hollandais, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération, ses voisins et ses envieux conclurent qu'on pouvait l'insulter impunément ; qu'au lieu de forces réelles, les siennes n'étaient qu'apparentes ; qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avait que des maîtres d'escrime, et au lieu de braves soldats, des mercenaires peu affectionnés à l'Etat, et que pour lui il menaçait toujours, et ne frappait jamais. Le monde superficiel et léger dans ses jugemens accréditait de pareils discours, et ces préjugés se répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu roi aspirait (plus juste que celle des conquérans),

avait pour objet de rendre son pays heureux, de discipliner son armée et d'administrer ses finances avec l'ordre et l'économie la plus sage. Il évitait la guerre pour ne point être distrait d'aussi belles entreprises; par ce moyen, il s'acheminait sourdement à la grandeur, sans réveiller l'envie des souverains. Dans les dernières années de sa vie, les infirmités du corps avaient entièrement ruiné sa santé, et son ambition n'eût jamais consenti à confier ses troupes à d'autres mains qu'aux siennes. Toutes ces différentes causes réunies rendirent son règne heureux et pacifique. Si l'opinion que l'on avait du roi n'avait été qu'une erreur spéculative, la vérité en aurait tôt ou tard détrompé le public; mais les souverains présumaient si désavantageusement de son caractère, que ses alliés gardaient aussi peu de ménagement envers lui que ses ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne et celle de Russie convinrent avec le feu roi de placer un prince de Portugal sur le trône de Pologne. Ce projet tomba subitement, et ils se déclarèrent pour Auguste II, électeur de Saxe, sans daigner même en donner la moindre connaissance au roi. L'empereur Charles VI avait obtenu à de certaines conditions un secours de 10,000 hommes que le feu roi envoya l'année 1734 sur le Rhin contre les Français, et il se crut au-dessus de l'obligation de remplir ces chétifs engagements. Le roi George II d'Angleterre appelait le feu roi, son frère le caporal; il disait qu'il était roi des grands chemins et l'archisablier de l'Empire romain: tous les procédés de ce prince portaient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers prussiens, qui felon

Les priviléges des électeurs enrôlaient des soldats dans les villes impériales, se trouvaient exposés à mille avanies: on les arrêtait, on les traînait dans des cachots où on les confondait avec les plus vils scélérats: enfin ces excès allaient à un point qu'ils n'étaient plus soutenables. Un misérable évêque de Liège se faisait honneur de donner des mortifications au feu roi. Quelques sujets de la seigneurie de Herstall, appartenant à la Prusse, s'étaient révoltés; l'évêque leur donna la protection. Le feu roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir? Ce fut monsieur l'évêque: il vit arriver trois jours de suite cet envoyé dans la cour de sa maison, et autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, et bien d'autres encore qu'on omet par amour de la brièveté, apprirent au roi qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'Etat ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, et que, dans ce changement de règne, il était plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour rassembler ici tout ce qui pouvait animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la régence, ajoutons que Frédéric I, en érigéant la Prusse en royaume, avait par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité, qui devait fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avait laissée à ses descendants était, s'il m'est permis de

m'exprimer ainsi, une espèce d'hermaphrodite qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à décider cet être, et ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageaient. Quand même l'acquisition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obstacles presque insurmontables, le sujet en était si mince, que la possession n'en agrandissait que très-peu la maison de Brandebourg. Ces réflexions firent que le roi tourna ses vues sur la maison d'Autriche, dont la succession, après la mort de l'empereur, devenait litigieuse et le trône des Césars vacant. Cet événement ne pouvait être que favorable par le rôle distingué que le roi jouait en Allemagne, par les différens droits des maisons de Saxe et de Bavière à ces Etats, par le nombre des candidats qui postulaient la couronne impériale, enfin par la politique de la cour de Versailles, qui, dans une pareille occasion, devait naturellement s'en saisir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne pouvait manquer d'exciter. Cet événement ne se fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ses jours à la Favorite, le 26 d'octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le roi était attaqué de la fièvre quarte. Les médecins, infatigés d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il se proposait des choses plus importantes que de soigner la fièvre. Il résolut aussi-tôt de revendiquer les principautés de la Silésie auxquelles sa maison avait des droits

incontestables, et il se prépara en même temps à soutenir ces prétentions, s'il le fallait, par la voie des armes. Ce projet remplissait toutes ses vues politiques; c'était un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puissance de l'Etat, et de terminer ce qui regardait cette succession litigieuse du duché de Bergue. Cependant, avant que de se déterminer entièrement, le roi mit en balance les risques qu'il y avait à courir en entreprenant une pareille guerre, et de l'autre les avantages qu'on pouvait en espérer.

D'un côté se présentait la puissante maison d'Autriche, qui ne pouvait pas manquer de ressources avec tant de vastes provinces, une fille d'empereur attaquée, qui devait trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande et dans la plupart des princes de l'Empire qui avaient garanti la pragmatique Sanction. Ce duc de Courlande, qui gouvernait alors la Russie, était aux gages de la cour de Vienne; et de plus la jeune reine de Hongrie pouvait mettre la Saxe dans ses intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohème; et quant au détail de l'exécution, la stérilité de l'année 1740 devait faire craindre de manquer de moyens pour former des magasins et fournir des vivres aux troupes. Les risques étaient grands. Il fallait craindre la vicissitude des armes. Une bataille perdue pouvait être décisive. Le roi n'avait point d'alliés, et il ne pouvait opposer que des troupes sans expérience à de vieux soldats autrichiens blanchis sous le harnois et aguerris par tant de campagnes.

D'autre part une foule de réflexions ranimaient les espérances du roi. La situation de la cour de Vienne après la mort de l'empereur était des plus fâcheuses. Les finances étaient dérangées, l'armée était délabrée, et découragée par les mauvais succès qu'elle avait eus contre les Turcs, le ministère désuni; avec cela placez à la tête de ce gouvernement une jeune princesse sans expérience, qui doit défendre une succession litigieuse, et il en résulte que ce gouvernement ne devait pas paraître redoutable. D'ailleurs il était impossible que le roi manquât d'alliés. La rivalité qui subsistait entre la France et l'Angleterre, assurait nécessairement au roi une de ces deux puissances: et de plus tous les prétendants à la succession de la maison d'Autriche devaient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse. Le roi pouvait disposer de sa voix pour l'élection impériale; il pouvait s'accommoder quant à ses prétentions, sur le duché de Bergue, soit avec la France, soit avec l'Autriche; et enfin la guerre qu'il pouvait entreprendre en Silésie, était l'unique espèce d'offensive que favorisait la situation de ses Etats, vu qu'il était à portée de ses frontières, et que l'Oder lui fournissait une communication toujours sûre.

Ce quiacheva de déterminer le roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur. Par son décès la couronne retombait au jeune Iwan, grand-duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg et du prince Antoine-Ulric de Brunswic, beau-frère du roi. Les apparences étaient que durant la minorité du jeune empereur la Russie serait plus occupée à

maintenir la tranquillité dans son empire qu'à soutenir la pragmatique Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvait manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, et peut-être l'envie de se faire un nom; tout cela fut cause de la guerre que le roi déclara à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohème. Il semblait que ce fût l'époque des changemens et des révolutions. La princesse de Mecklenbourg - Brunswic, mère de l'empereur Iwan, se trouvait, elle et son fils, sous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant avait confié l'administration de l'Empire. Cette princesse croyait qu'il était au-dessous de sa naissance d'obéir à un autre; elle crut que la tutelle lui convenait plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'était ni russe ni parent de l'empereur. Elle employa habilement le maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, et la princesse de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paraissait avantageux à la Prusse; car Biron son ennemi fut exilé, et le mari de la régente, Antoine de Brunswic, était beau-frère du roi. La princesse de Mecklenbourg joignait à de l'esprit tous les caprices et tous les défauts d'une femme mal élevée; son mari, faible, sans génie, n'avait de mérite qu'une valeur d'instinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Russie, était en même temps le dépositaire de l'autorité souveraine. Sous le prétexte de cette révolution, le roi envoya le baron de Winterfeld en ambassade en Russie,

pour féliciter le prince de Brunswic et son épouse de l'heureux succès de cette entreprise. Le vrai motif, l'objet caché de cette mission était de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, et de le rendre favorable aux desseins qu'on était sur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réussit aussi heureusement qu'on le pouvait désirer.

Quelque précaution que l'on prit à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditait, il était impossible de faire des magasins, de préparer du canon et de mouvoir des troupes incognito: déjà le public se doutait de quelque entreprise. Monsieur Damrath, envoyé de l'empereur à Berlin, avertit sa cour qu'un orage la menaçait et qu'il pourrait bien fondre sur la Silésie. Le conseil de la reine lui répondit de Vienne. " Nous ne voulons ni ne " pouvons ajouter foi aux nouvelles que vous " nous mandez." On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin pour complimenter le roi sur son avénement au trône, mais plus encore pour juger si Damrath avait donné de fausses alarmes. Le marquis de Botta, fin et pénétrant, s'aperçut d'abord de quoi il était question, et après avoir fait le jour de son audience les compliments d'usage, il s'étendit sur les incommodités de la route qu'il avait faite et s'apresantit un peu sur les mauvais chemins de la Silésie, que les inondations avaient tellement rompus, qu'ils étaient devenus impraticables. Le roi ne fit pas semblant de le comprendre, et répondit que le pis qui put arriver à ceux qui auraient ces chemins à traverser, serait d'être des voyageurs crottés.

Quoique le roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avait pris, il jugea qu'il était cependant convenable de faire des tentatives d'accommode-  
ment avec la cour de Vienne. Dans cette vue le comte de Gotter y fut envoyé. Il devait déclarer à la reine de Hongrie: qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le roi avait sur la Silésie, ce prince lui offrait son assistance contre tous les ennemis ouverts ou secrets qui voudraient démembrer la succession de Charles VI, et sa voix à la diète de l'élection impériale au grand-duc de Toscane. Comme il était à supposer que ces offres seraient rejetées, dans ce cas, le comte de Gotter était autorisé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette am-  
bassade; elle entra en Silésie, comme on le verra dans la suite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons (\*) et trente - six escadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Silésie; ils devaient être suivis de six bataillons destinés au blocus de la forteresse de Glogau. Ce nombre, tout faible qu'il était, parut suffisant pour s'emparer d'un pays sans défense: il donnait d'ailleurs l'avantage de pouvoir amasser pour le printemps prochain des magasins qu'une grosse armée aurait consumés pendant l'hiver. Avant que le roi partît pour joindre ses troupes, il donna encore audience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choses que le comte de Gotter devait déclarer à Vienne. Botta s'écria:

(\*) Décembre.

„ Vous allez ruiner la maison d'Autriche, Sire, „ et vous abymer en même temps. ” „ Il ne dépend „ que de la reine, reprit le roi, d'accepter les offres „ qui lui sont faites. ” Cela rendit le marquis rêveur; il se recueillit cependant et reprenant la parole d'un ton de voix et d'un air ironique, il dit: „ Sire, vos troupes sont belles, j'en conviens; „ les nôtres n'ont pas cette apparence, mais elles ont „ vu le loup; pensez, je vous en conjure, à ce que „ vous allez entreprendre. ” Le roi s'impatienta et reprit avec vivacité. „ Vous trouvez que mes „ troupes sont belles, et je vous ferai convenir „ qu'elles sont bonnes. ” Le marquis fit encore des instances pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le roi lui fit comprendre qu'il était trop tard et que le Rubicon était passé. Tout le projet sur la Silésie ayant éclaté, une entreprise aussi hardie causa une effervescence singulière dans l'esprit du public. Les ames faibles et timorées présageaient la chute de l'Etat, d'autres croyaient que le prince abandonnait tout au hasard, et appréhendaient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire espérait de la fortune et prévoyait de l'avancement. Les frondeurs, dont il se trouve dans tout pays, envoiaient à l'Etat les accroissemens dont il était susceptible. Le prince d'Anhalt était furieux de ce qu'il n'avait pas conçu ce plan et n'était pas le premier mobile de l'exécution; il prophétisait, comme Jonas, des malheurs qui n'arriverent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce prince regardait l'armée impériale comme son berceau; il avait des obligations à Charles VI, qui avait donné un brevet de

princesse à sa femme, et il craignait avec cela l'agrandissement du roi, qui réduisait un voisin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance et l'épouvante dans tous les esprits; il aurait voulu intimider le roi lui-même, si cela avait été fesable; mais le parti était trop bien pris et les choses poussées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet que des propos d'un grand général, comme était le prince d'Anhalt, pouvaient faire sur les officiers, le roi jugea à propos d'assembler avant son départ les officiers de la garnison de Berlin, et de leur parler en ces termes : „ J'entreprends une guerre, Messieurs, „ dans laquelle je n'ai d'autres alliés que votre valeur „ et votre bonne volonté : ma cause est juste, et „ mes ressources sont dans la fortune. Souvenez-vous „ sans cesse de la gloire que vos ancêtres se sont „ acquise dans les plaines de Varsovie, à Fehrbellin „ et dans l'expédition de la Prusse. Votre sort est „ entre vos mains ; les distinctions et les récom- „ penses attendent que vos belles actions les mé- „ ritent. Mais je n'ai pas besoin de vous exciter „ à la gloire; vous n'avez qu'elle devant les yeux, „ c'est le seul objet digne de vos travaux. Nous „ allons affronter des troupes qui sous le prince „ Eugène ont eu la plus grande réputation : quoi- „ que ce prince n'existe plus, d'autant plus d'honneur „ y aura-t-il à vaincre, que nous aurons à mesurer „ nos forces contre de braves soldats. Adieu! partez. „ Je vous suivrai incessamment au rendez-vous de „ la gloire qui nous attend. „

Le roi partit de Berlin après un grand bal masqué ; il arriva le 21 de décembre à Crossen. Une singularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment usée, à laquelle la cloche de la cathédrale était suspendue, se rompit. La cloche tomba, et cela fut pris pour un sinistre présage ; car il régnait encore dans l'esprit de la nation des idées superstitieuses. Pour détourner ces mauvaises impressions, le roi expliqua ces signes avantageusement. Cette cloche tombée signifiait selon lui l'abaissement de ce qui était élevé ; et comme la maison d'Autriche l'était infiniment plus que celle de Brandebourg, cela présageait clairement les avantages qu'on remporterait sur elle. Quiconque connaît le public, sait que de telles raisons sont suffisantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de décembre (\*) que l'armée entra dans la Silésie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avait point d'ennemi, que parce que la saison ne permettait pas de camper : elles répandirent sur leur passage la déduction des droits de la maison de Brandebourg sur la Silésie. On publia en même temps un manifeste contenant en substance : que les Prussiens prenaient possession de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquait assez clairement qu'on n'en sortirait pas impunément. Ces précautions firent que le peuple et la noblesse ne regardèrent point l'entrée des Prussiens en Silésie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un secours officieux qu'un voisin

(\*) 1740.

prêtait à son allié. La religion encore, ce préjugé sacré chez le peuple, concourrait à rendre les esprits prussiens ; parce que les deux tiers de la Silésie sont composés de protestans qui, long-temps opprimés par le fanatisme autrichien, regardaient le Roi comme un sauveur que le ciel leur avait envoyé.

En remontant l'Oder, la première forteresse qu'on rencontre c'est Glogau. La ville est située sur la rive gauche de cette rivière ; son enceinte est médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie était revêtue. Son fossé pouvait se passer en plusieurs endroits ; la contrescarpe était presque détruite. Comme la faison rigoureuse empêchait d'en faire le siège dans les formes, on se contenta de la bloquer ; d'ailleurs la grosse artillerie n'était point encore arrivée. La cour de Vienne avait donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités ; il crut que de la bloquer n'était pas l'assiéger, et il se laissa paisiblement enfermer dans ses remparts. Depuis la paix de Belgrade, la plus grande partie de l'armée autrichienne était demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Prussiens, le général Braun fut envoyé en Silésie, où il put rassembler à peine 3000 hommes ; il tenta de s'emparer de Breslau tant par la ruse que par la force, mais inutilement. Cette ville jouissait de priviléges semblables à ceux des villes impériales : c'était une petite république gouvernée par ses magistrats et qui était exempte de toute garnison. L'amour de la liberté et du luthéranisme préservèrent ses habitans des fléaux de la guerre ; ils

résistèrent aux sollicitations du général Braun, qui l'aurait pourtant à la fin emporté, si le roi n'eût hâté sa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons et 5 escadrons; il releva les troupes du blocus, et le roi partit sur le champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons et 10 escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps. Après quatre jours de marche, il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeait le pied des montagnes et dirigeait sa marche par Liegnitz, Schweidnitz et Franckenstein, pour purger d'ennemis cette partie de la Silésie.

Le premier de janvier le roi s'empara des faubourgs de Breslau sans résistance, et envoya les colonels de Borck et de Goltz pour sommer la ville de se rendre: en même temps quelques troupes passèrent l'Oder et se cantonnèrent au dôme. Par là le roi se trouvait maître des deux côtés de la rivière et bloquait effectivement cette ville mal approvisionnée, qui fut forcée d'entrer en composition. Il faut observer de plus que les fossés de la ville étant gelés, la bourgeoisie pouvait craindre d'être emportée par un assaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation: un cordonnier enthousiaste subjuga le petit peuple, lui communiqua son fanatisme et le souleva au point d'obliger les magistrats à signer un acte de neutralité avec les Prussiens et à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le roi fut entré dans cette capitale, il licencia toutes les personnes en place qui se trouvaient au service de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité

prévint

prévint toutes les menées sourdes dont ces anciens serviteurs de la maison d'Autriche auraient fait usage dans la suite pour cabaler contre les intérêts des Prussiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie passa l'Oder pour chasser de Namslau une garnison autrichienne de 300 hommes, qui quinze jours après se rendit prisonnière de guerre. On ne laissa qu'un régiment d'infanterie dans les faubourgs de Breslau, et le roi dirigea sa marche sur Ohlau, où Braun avait jeté le colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend son nom d'une petite rivière qui passe sous ses murs; elle était entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé et d'un fossé sec: le château, qui vaut un peu mieux, ne peut se prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on se disposait à donner un assaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garnison se débanda en sortant, et il ne lui resta que 120 hommes, avec lesquels il fut convoyé à Neisse. Les ennemis avaient une garnison à Brieg de 1200 hommes, et pour la bloquer, ainsi que les autres places, le général Kleist en fit l'investissement avec 5 bataillons et 4 escadrons. Pendant que le roi avait pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwérin était arrivé à Franckenstein, en approchant de la rivière de Neisse qui sépare la haute Silésie de la basse; il tomba sur les dragons de Lichtenstein, qu'il poussa sur Ottmachau, ce château épiscopal à un pont sur la Neisse. M. de Braun, pour couvrir et faciliter sa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain le roi le joignit avec des mortiers et quelques pièces

de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Muffling, commandant de la garnison, se rendit à discrétion. Il ne restait plus que la ville de Neisse à prendre; mais elle valait mieux pour sa force que toutes les autres. Cette ville est située au-delà de la Neisse, fortifiée d'un bon rempart de terre et d'un fossé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas et marécageux, où Roth, qui en était commandant, avait pratiqué une inondation. Du côté de la basse Silésie, cette place est commandée par une hauteur qui en est éloignée de 800 pas. La saison rigoureuse s'opposait aux opérations d'un siège formel; il ne restait donc, pour s'en emparer, que l'assaut, le bombardement ou le blocus. Roth avait rendu l'assaut impraticable; il faisait tous les matins ouvrir les glaces du fossé; il faisait arrêter le rempart d'eau qui se gelait tout de suite; il avait meublé les bastions et les courtines de quantité de solives et de faux pour repousser les assaillans, ce qui fit renoncer à l'assaut. On essaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes et 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Prussiens d'abandonner cette entreprise et d'entrer en quartier d'hiver. En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition sur Glatz, rejoignit l'armée; il avait manqué son coup faute de bonnes mesures. Pendant que les Prussiens se cantonnaient autour de Neisse, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, descendit en haute Silésie; il délogea le général Braun de Jægerndorff, de Troppau et du château de Grætz.

Les Autrichiens se retirèrent en Moravie; les Prussiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, et s'étendirent jusques à Jablunka sur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires, le comte de Gotter se trouvait à Vienne; il y négociait, plutôt pour se conformer à l'usage que dans l'espérance de pouvoir réussir. Il avait tenu un langage assez imposant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtisans de la reine de Hongrie disaient d'un ton de hauteur, que ce n'était point à un prince dont la fonction était, en qualité d'archichambellan de l'Empire, de présenter à l'empereur le bassin à laver les mains, de prescrire des lois à sa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir sur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand-duc une lettre que le roi lui avait écrite, où se trouvaient ces mots: "Si le grand-duc veut se perdre, qu'il se perde." Le grand-duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohème, l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominait, prit la parole; traita toutes les propositions du comte de Gotter de flétrissantes pour les successeurs des Césars; ranima le grand-duc et contribua plus que tous les autres ministres à rompre cette négociation. L'Europe était dans la surprise de l'invasion inopinée de la Silésie. Les uns taxaient d'étourderie cette levée de boucliers; d'autres regardaient cette entreprise comme une chose insensée. Le ministre d'Angleterre, Robinson, qui résidait à Vienne, soutenait que le roi de Prusse méritait d'être excommunié en politique. En même temps que le comte de Gotter

partit pour Vienne, le roi envoya le général Winterfeld en Russie ; il y trouva le marquis de Botta, qui y soutenait avec toute la vivacité de son caractère les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occasion le bon sens poméranien l'emporta sur la sagacité italienne, et M. de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Munnich, à conclure avec la Russie une alliance défensive, c'était tout ce qu'on pouvait désirer de plus avantageux dans ces circonstances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le roi quitta la Silésie et vint à Berlin pour faire les dispositions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons. Et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paraissaient équivoques, il fut résolu d'assembler 30 bataillons et 40 escadrons auprès de Brandebourg sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces princes voisins. Le prince d'Anhalt choisit Genthin comme l'endroit le plus propre pour son campement, et d'où il tenait également en échec les Saxons et les Hanovriens. La plupart des souverains étaient encore dans l'incertitude, ils ne pouvaient point débrouiller le dénouement qui se préparait. La mission du comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes prussiennes en Silésie, leur présentaient une énigme, et ils s'efforçaient à deviner si la Prusse était l'alliée ou l'ennemie de la reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France était sans contredit la plus propre pour assister les Prussiens dans leur entreprise.

Tant de raisons rendaient les Français ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devait les porter à se déclarer les amis du roi. Ce prince, pour sonder le terrain, avait écrit au cardinal de Fleuri, et quoi qu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disait assez pour être entendu. Le cardinal (\*) s'ouvrit davantage dans sa réponse; il y dit sans détour: „ Que la garantie de la pragmatique Sanction, que „ Louis XV avait donnée à feu l'empereur, ne l'en- „ gageait à rien, par ce correctif *sauf les droits d'un tiers*: de plus, que feu l'empereur n'avait pas „ accompli l'article principal de ce traité, par lequel „ il s'était chargé de procurer à la France la garantie „ de l'Empire du traité de Vienne." Le reste de la lettre contenait une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France et des avantages qu'on rencontrait dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devaient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière sur le trône impérial. Le roi continua cette correspondance; il marqua au cardinal le désir sincère qu'il avait de s'unir avec le roi Très-Chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporterait de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède voulait aussi jouer un rôle dans les troubles qui allaient survenir; elle était alliée de la France, et par l'instigation de cette puissance, elle avait fait passer un corps de troupes en Finlande sous les ordres du général Buddenbrock: ce corps, qui avait inspiré de la jalouse à la Russie, accéléra l'alliance qu'elle fit

(\*) Lettre datée d'Issy, 25 janv. 1741.

avec la Prusse; mais ces engagemens pensèrent être détruits aussi-tôt que formés. Le roi de Pologne venait d'envoyer le beau comte Lynar à Pétersbourg. Ce ministre plut à la princesse de Mecklenbourg, régente de la Russie; et comme les passions du cœur influent sur les délibérations de l'esprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette passion aurait pu devenir aussi funeste à la Prusse que l'amour de Pâris et de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution, que nous rapporterons en son lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du roi, comme c'est l'ordinaire, étaient ses plus proches voisins. Les rois de Pologne et d'Angleterre, qui se reposaient sur les intrigues que Lynar liait en Russie, conclurent entre eux une alliance offensive, par laquelle ils se partageaient les provinces prussiennes; leur imagination les engriffait de cette proie, et tandis qu'ils déclamaient contre l'ambition d'un jeune prince leur voisin, ils croyaient déjà jouir de ses dépouilles, dans l'espérance que la Russie et les princes de l'Empire concourraient pour faire réussir leurs desseins ambitieux. C'était le moment qu'aurait dû faire la cour de Vienne pour s'accommoder avec le roi. Si alors elle lui avait cédé le duché de Glogau, le roi s'en serait contenté et l'aurait assiégié envers et contre tous ses autres ennemis; mais il est bien rare que les hommes cèdent ou se roidissent toujours à propos. Le signal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Partout on se tâta, on négociait, on intriguait pour s'arranger et former des alliances; mais les troupes d'aucune puissance n'étaient mobilisées.

les; aucune n'avait eu le temps d'assassiner les magasins, et le roi profita de cette crise pour exécuter ses grands projets.

### CHAPITRE III.

*Campagne de 1741. Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.*

Les renforts pour l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février. De leur côté les Autrichiens se préparaient également pour la guerre; ils tirèrent le maréchal Neuperg des prisons de Brunn, où il avait été détenu depuis la paix de Belgrade, pour lui confier le commandement de cette armée qui devait reconquérir la Silésie. Ce maréchal assembla ses troupes aux environs d'Olmutz, et il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus se trouvait à portée de couvrir la Bohème et de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditait sur Neisse. Les hussards autrichiens préludaient déjà sur la guerre; ils se glissaient entre les postes des Prussiens, tâchaient d'enlever de petits détachemens et d'intercepter des convois; il se passa de petites actions, toutes aussi favorables à l'infanterie du roi que fâcheuses pour sa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Silésie, se proposa de faire le tour de ses quartiers, pour se procurer la connaissance d'un pays qui lui était nouveau. Il partit donc de Schweidnitz et vint à Franckenstein. Le général

Derschau, qui commandait dans cette partie, avait poussé deux postes en avant; l'un était à Silberberg et l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le roi voulut les visiter; les ennemis en eurent vent et tentèrent de l'enlever; ils tombèrent par méprise sur une escorte de dragons postés en relais auprès du village de Baumgarten, entre Silberberg et Franckenstein. Le colonel Ditfort, qui commandait cette escorte, ignorait trop la guerre pour manœuvrer avec avantage contre des troupes légères; il fut battu et perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le roi, qui s'y trouvait, rassembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au secours des dragons qui étaient à un mille de-là; mais il arriva après coup. C'était une étourderie de la part d'un souverain de s'aventurer si mal accompagné. Si le roi avait été fait prisonnier dans cette occasion, la guerre était terminée, les Autrichiens auraient triomphé sans coup férir, la bonne infanterie prussienne serait devenue inutile, ainsi que tous les projets d'agrandissement que le roi se proposait d'exécuter.

Plus on approchait de l'ouverture de la campagne; (\*) plus les affaires devenaient sérieuses. Le rapport des espions s'accordait unanimement à confirmer que les ennemis se renforçaient dans leurs postes, qu'il leur arrivait de nouvelles troupes et qu'ils méditaient de surprendre les Prussiens dans leurs quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons et 300 hussards autrichiens s'étaient jetés dans Neisse. Cet

(\*) Mars.

ndice seul était suffisant pour dévoiler en partie les dessins des ennemis, et cela fut cause que le roi donna des ordres pour resserrer ses quartiers : il aurait dû sur le champ les rassembler tous ; mais il manquait alors d'expérience, et c'était proprement sa première campagne. La saison n'était pas assez avancée pour que les blocus de Glogau et de Brieg pussent se convertir en sièges. Il y avait cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, et le prince Léopold d'Anhalt eut *ordre* de l'exécuter sans perte de temps. Ce fut le 9 de mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois et prise en moins d'une heure de temps ; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étaient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, et la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis et toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit possession ; on fit travailler d'abord à perfectionner les ouvrages, et le prince Léopold, avec le corps qu'il commandait, joignit le roi à Schweidnitz. Ce n'était pas le tout que d'avoir pris Glogau ; les troupes étaient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin ; sur-tout les quartiers qu'occupait le maréchal de Schwérin en haute Silésie, étaient ceux qui causaient le plus d'inquiétude. Le roi voulut que le maréchal les levât et qu'il se repliât sur la Neisse, où le roi voulait le joindre avec toutes les troupes de la basse Silésie. Schwérin n'était pas de ce sentiment ; il écrivit que si on voulait le renforcer, il promettait de soutenir ses quartiers jusques au printemps. Pour cette fois

le roi en crut plus son maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale ; et comme il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de 8 escadrons et de 9 bataillons pour se rendre à Jægerndorf ; il rencontra le maréchal à Neustadt. La première question fut : " Quelle nouvelle avez-vous des ennemis ? " " Aucune, " reprit le maréchal, sinon que les troupes autrichiennes sont dispersées le long des frontières depuis la Hongrie jusqu'à Braunau en Bohème, " et j'attends à tout moment le retour de mon espion." Le lendemain le roi arriva à Jægerndorff ; son dessein était d'en partir le jour suivant, pour ouvrir la tranchée devant Neisse, où le maréchal Kalkstein l'attendait avec 10 bataillons et autant d'escadrons. Le duc de Holstein, qui était alors à Franckenstein, devait y joindre le roi également avec 7 bataillons et 4 escadrons. Lorsque le roi touchait au moment de son départ (\*) et qu'il donnait ses derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, 7 dragons autrichiens arrivèrent ; on apprit de ces déserteurs qu'ils avaient quitté l'armée à Freudenthal (qui n'est qu'à un mille et demi de Jægerndorff), que leur cavalerie y campait et qu'elle y attendait l'arrivée de l'infanterie et du canon pour traverser les quartiers prussiens et les obliger à lever le blocus de Neisse. Dans ce temps même on entendit escarmoucher devant la ville ; tout le monde crut que l'avant-garde de M. de Neuperg était sur le point d'investir Jægerndorff. Il n'y avait que 5 bataillons dans cette malheureuse ville, 5 pièces de 3 livres

(\*) 2 avril.

et assez de poudre pour 40 charges. La situation aurait été désespérée, si M. de Neuperg avait su en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une fourrue. Les ennemis voulaient savoir si les Prussiens étaient encore dans leurs quartiers; pour s'en instruire leurs troupes légères allaient escarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en était. Les desseins des ennemis s'étant tout à fait manifestés, le roi ne balança plus un moment pour rassembler l'armée. Les troupes de la basse Silésie eurent ordre de passer la Neisse à Sorge et celles de la haute Silésie de joindre le roi à Jägerndorff. Le 4 d'avril le roi partit pour Neustadt avec tous ces corps rassemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchait par Zukmantel et Ziegenhals vers Neisse. Le lendemain(\*) il se porta sur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avait fait construire des ponts sur la rivière de Neisse. Il fallut lever le blocus de Brieg, et le général Kleist reçut ordre de joindre l'armée avec son détachement; le duc de Holstein reçut des ordres pareils, réitérés à plusieurs reprises; ceux qui en étaient chargés ne purent les lui rendre, et il demeura tranquillement à Franckenstein, voyant passer l'ennemi à sa droite et à sa gauche sans s'en embarrasser. Des déserteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau, ils déposèrent que le général Lentulus avait joint le même jour le maréchal Neuperg auprès de Neisse. Sur cette nouvelle les quartiers prussiens furent resserrés à l'instant à l'entour de Steigau, et le roi choisit un poste où il put recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût se porter sur les Prussiens. Pour

(\*) 5 avril.

comble d'embarras, le feu prit sur le soir au quartier de Steinau; ce ne fut que par bonheur qu'on sauva le canon et les munitions de guerre par des rues étroites dont toutes les maisons étaient enflammées; les troupes passèrent la nuit au bivouac sur le terrain que le roi avait choisi pour son camp. Le lendemain (a) ce petit corps de 13 bataillons et de 15 escadrons, après une marche assez fatigante, arriva à Falckenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvrait le pont de Sorge avec 4 bataillons, avait aperçu un gros corps d'ennemis qui se fortifiait de l'autre côté de la rivière et faisait même un feu assez vif sur les Prussiens. Le prince Charles y marcha aussi-tôt avec 4 bataillons et il avertit le roi que Lentulus se trouvait sur l'autre bord de la Neisse avec 50 escadrons, et rendait le passage absolument impraticable, parce que le terrain était trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont sur la Neisse, où le général Marwitz était déjà avec les troupes rassemblées des quartiers de Schweidnitz et du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé sans perte de temps, et le soir tous ces différens corps joignirent le roi. Le lendemain (b) l'armée passa la Neisse à Michelau dans le dessein de marcher sur Grotkau. Un courrier qui avait passé cette ville, apporta des dépêches au roi, de sorte qu'il ne se doutait de rien. Une neige qui tombait à gros flocons pressés, interceptait la lumière et empêchait de discerner les objets. On marchait toujours. Les hussards de l'avant-garde entrèrent

(a) 6 avril. (b) 7 avril.

dans le village de Leipe qui est sur ce chemin , et donnèrent sans le savoir sur un régiment de hussards ennemis qui y cantonnait. Les Prussiens prirent 40 des ennemis tant à pied qu'à cheval , et l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant M. de Neuperg avait pris Grotkau ; un lieutenant nommé Mitzscheahl y commandait avec 60 hommes ; il se défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déserteurs déposèrent de plus que le lendemain l'ennemi marcherait à Ohlau , pour y prendre la grosse artillerie que le roi y avait mise en dépôt. Sur cette nouvelle , les différentes colonnes de l'armée , qui étaient toutes en marche , furent aussi-tôt assemblées. Le roi la partagea en 4 divisions , qui cantonnèrent dans 4 villages , assez près les unes des autres pour qu'en moins d'une heure elles pussent être assemblées à leur rendez - vous. Le roi prit son quartier dans les villages de Pogrel et d'Alsen , d'où il dépêcha différens officiers à la garnison d'Ohlau , pour l'avertir de son approche et pour attirer à lui deux régimens de cuirassiers qui venaient d'arriver dans ces environs ; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cause des partis ennemis qui infestaient ces contrées. Le jour suivant la neige fut si épaisse , qu'à peine distinguait-on les objets à 20 pas : cependant on apprit que l'ennemi s'était approché de Brieg. Si ce mauvais temps avait continué , l'embarras des Prussiens n'aurait fait que s'accroître : les vivres commençaient à devenir rares , il fallait secourir Ohlau , et en cas de malheur il n'y avait aucune retraite ; mais la fortune suppléa à la prudence. Le lendemain , 10 d'avril , le temps parut clair et

serein ; et quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige , rien ne s'opposait à ce qu'on voulait entreprendre. Dès les 5 heures du matin l'armée se rassembla auprès du moulin de Pogrel ; elle consistait en 27 bataillons , 29 escadrons de cavalerie et 3 de hussards ; elle se mit en marche sur 5 colonnes ; celle du milieu était d'artillerie ; les deux plus voisines du centre , d'infanterie ; et les deux , aux extrémités des ailes , de cavalerie. Le roi savait que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie : pour obvier à cet inconvénient , il mêla entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers ; c'était une disposition dont Gustave-Adolphe avait fait usage à la bataille de Lutzen , et dont selon toute apparence on ne se servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi , en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Le général Rottembourg , qui menait l'avant-garde , en passant auprès du village de Pampitz , prit une vingtaine de prisonniers , qui confirmèrent l'avis que des paysans du village de Molwitz étaient venus donner au roi , que l'armée ennemie était cantonnée dans Molwitz , Grunigen et Hüueren. Dès que les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz , l'armée se déploya pour se mettre en bataille , sans qu'on vit paraître d'ennemis en campagne : la droite devait s'appuyer au village de Herrendorff ; M. de Schulenbourg , qui commandait la cavalerie de cette aile , s'y prit si mal adroitemment , qu'il n'y arriva point : la gauche était appuyée au ruisseau de Lauchwitz , dont les bords sont marécageux et profonds. Cependant , comme la cavalerie de la droite n'avait pas

donné assez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux hasard on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette disposition fut la principale cause du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à mille pas derrière les lignes, et le régiment de La Motte, (\*) qui dans ce moment venait joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens ; il aurait dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avait eu des ordres précis de ne rien engager ; ainsi il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisait partie. Il doit paraître étonnant qu'un général expérimenté comme M. de Neuperg se fût laissé surprendre de cette manière : il était cependant excusable ; il avait donné des ordres à différens officiers de houssards de battre la campagne, sur-tout vers le chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir ; et le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du roi qu'en voyant son armée en bataille vis-à-vis de ses cantonnemens. M. de Neuperg fut réduit à mettre ses troupes en bataille sous le feu du canon prussien, qui était promptement et bien servi ; son aile droite de cavalerie, sous les ordres de M. de Rœmer, arriva la première. Cet officier intelligent et déterminé, vit que l'aile droite des Prussiens était plus près de Molwitz que la gauche, il comprit qu'en restant dans son poste, M. de Neuperg risquait d'être battu avant que la

(\*) Il arrivait d'Oppeln.

cavalerie de sa gauche fut arrivée, et sans attendre l'ordre de personne il résolut d'attaquer la droite des Prussiens. M. de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorff, fit très-maladroitement par escadrons un quart de conversion à droite; M. de Rœmer, qui s'en aperçut, sans se former, donna à bride abattue et en colonne sur cette aile que M. de Schulenbourg commandait; les 30 escadrons des troupes de la reine, qu'il menait, culbutèrent dans l'instant les 10 escadrons prussiens, dont chacun leur prêtait le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute passa devant et entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auraient culbutée, si celle-ci n'avait fait feu sur ces fuyards; ce qui en même temps écarta les ennemis. M. de Rœmer y fut tué; mais ce qui doit surprendre tout militaire, c'est que ces deux bataillons de grenadiers qui avaient été entrelacés entre les escadrons de la droite; se soutinrent seuls et se joignirent en bon ordre à la droite de l'infanterie. Le roi, qui croyait rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour, mais des troupes battues et ramassées à la hâte ne tiennent guère; ils se débandèrent et M. de Schulenbourg pérît dans cette charge. La cavalerie ennemie victorieuse tombant alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où nous avons dit qu'avaient été placés trois bataillons qui n'avaient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers autrichiens

éthiens tombèrent blessés entre ses rangs : elle défaillonna à coups de bayonnette des cavaliers ennemis ; et à force de valeur elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. M. de Neuperg saisit ce moment ; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie : secondé de sa cavalerie autrichienne , il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du roi , mais inutilement : cette valeureuse infanterie résistait comme un rocher à leurs attaques , et par son feu leur détruisait beaucoup de monde. A la gauche des Prussiens les choses étaient moins hasardées ; cette aile , qu'on avait refusée à l'ennemi , était appuyée au ruisseau de Lauchwitz ; au-delà de ce marais , la cavalerie du roi avait chargé celle de la reine de Hongrie et l'avait battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite durait depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité ; les munitions des soldats étaient consumées , et ils dépouillaient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La crise était si violente , que de vieux officiers croyaient les affaires sans ressource et prévoyaient le moment où ce corps sans munition serait obligé de se rendre à l'ennemi ; mais il n'en fut pas ainsi , et cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas désespérer trop vite ; car non-seulement l'infanterie se soutint , mais elle gagna du terrain sur l'ennemi. Le maréchal de Schwérin , qui s'en aperçut , fit alors un mouvement avec sa gauche , qu'il porta sur le flanc droit des Autrichiens ; ce mouvement fut le signal de la victoire , et de la défaite des ennemis ; leur déroute fut totale : la nuit empêcha

les Prussiens de poursuivre leurs avantages au-delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 escadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chaussée qu'ils avaient à passer pour joindre l'armée, leur avait été barrée par les houssards autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce débouché, et ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantassins; les ennemis perdirent 7 pièces de canon, 3 étendards et 1200 hommes qui furent faits prisonniers. Du côté des Prussiens on compta 2500 morts, parmi lesquels était le margrave Frédéric, cousin du roi, et 3000 blessés. Le premier bataillon des gardes, sur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ses officiers; et de 800 hommes dont il était composé, il n'en resta que 180 en état de faire le service.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce siècle, parce que deux petites armées y décidèrent du sort de la Silésie, et que les troupes du roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué sans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'était à qui ferait le plus de fautes, du roi ou du maréchal Neuperg. Si le général autrichien était supérieur par ses projets, les Prussiens l'étaient par l'exécution. Le plan de M. de Neuperg était sage et judicieux: en entrant en Silésie, il sépare les quartiers du roi: il pénètre à Neisse, où Lentulus le joint, et il est sur le point non-seulement de s'em-

parer de l'artillerie royale , mais encore d'enlever aux Prussiens leurs magasins de Breslau , les seuls qu'ils eussent. Mais M. de Neuperg aurait pu surprendre le roi à Jægerndorff et par ce coup seul terminer toute cette guerre ; de Neisse il aurait pu enlever le corps du duc de Holstein qui cantonnait à un mille de-là ; avec un peu plus d'activité il aurait pu empêcher le roi de passer la Neisse à Michelau ; de Grotkau encore il aurait dû marcher jour et nuit pour prendre Ohlau et couper le roi de Breslau. Au lieu de saisir ces occasions , par une sécurité impardonnable , il se laissa surprendre , et fut battu en grande partie par sa propre faute. Le roi donna encore plus de prise que lui à la censure ; il fut averti à temps du projet des ennemis et il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jægerndorff pour épargner encore plus ses troupes , il aurait dû rassembler toute son armée et la placer en cantonnemens resserrés aux environs de Neisse ; il se laissa couper du duc de Holstein , et se mit dans la nécessité de combattre dans une position où en cas de malheur il n'avait aucune retraite , où il risquait de perdre l'armée et de se perdre lui-même. Arrivé à Molwitz , où l'ennemi cantonnait , au lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnemens des troupes de la reine , il perd deux heures à se former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paraissait ; s'il avait feutrement attaqué ce village de Molwitz , il y eût pris toute cette infanterie autrichienne , à peu-près de même que 24 bataillons français furent pris à Blindheim ; mais il n'y avait

dans son armée que le maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. Il régnait beaucoup de bonne volonté dans les troupes ; mais elles ne connaissaient que les petits détails, et faute d'avoir fait la guerre, elles n'allaitent qu'en tâtonnant et craignaient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur et leur discipline. Molwitz fut l'école du roi et de ses troupes. Ce prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avait faites, et il tâcha de s'en corriger dans la suite. Le duc de Holstein avait eu occasion de frapper un grand coup ; mais pour lui les occasions étaient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du roi, il avait marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen ; il s'y trouva précisément le jour de la bataille et entendit le feu des deux armées. Le 11 toutes les troupes des Autrichiens en déroute passèrent à un mille de son poste : il en aurait pu détruire les restes ; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à M. de Neuperg, qui rassembla ses fuyards de l'autre côté de la ville de Neisse, et le duc de Holstein joignit tranquillement l'armée du roi auprès d'Ohlau. Après sa jonction et l'arrivée d'autres renforts, ce corps rassemblé consistait en 43 bataillons, 66 escadrons de cavalerie et 3 de hussards. Pour profiter de cette victoire, il fut résolu d'entreprendre le siège de Brieg. Le maréchal de Kalckstein fut chargé de la conduite de ce siège, et l'armée du roi se campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, M. Piccolomini, qui était commandant de

la place , capitula , avant que son chemin couvert fût emporté et lorsqu'il n'y avait encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée resta trois semaines au camp de Molwitz , pour donner le temps de combler les tranchées et de ravitailler la place de Brieg , dont toutes les munitions avaient été consommées. Le roi profita de cette inaction pour exercer sa cavalerie , pour lui apprendre à manœuvrer et à changer sa pesanteur en célérité ; elle fut souvent envoyée en parti , pour que les officiers appris- sent à profiter du terrain et qu'ils prissent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps Winterfeld , le même qui avait négocié une alliance en Russie , fit un si beau coup à la tête d'un détachement , qu'il acquit la réputation d'être aussi bon officier que bon négociateur ; il surprit et battit le général Baranay à Rothsclot et lui prit 300 prisonniers. Comme les Prussiens jouissaient de la faveur du pays , ils avaient les meilleures nouvelles ; ce qui leur procura à la petite guerre plusieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions semblables ; par exemple , comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de hussards de Bandemer , comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen , comment ils brûlèrent Zobten , comment les Prussiens les battirent à Friedwalde et en d'autres rencontres ; parce que ce n'est pas l'histoire des hussards , mais celle de la conquête de la Silésie que nous nous sommes proposé de décrire. La bataille qui en avait presque décidé , causa des sensations bien différentes en

Europe. La cour de Vienne, qui s'attendait à des succès, s'irrita et s'aigrit de ses pertes : dans l'espérance d'avoir sa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie et quantité de milices dont elle renforça M. de Neuperg. Le roi d'Angleterre et celui de Pologne commencèrent à respecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avaient méprisée. L'Empire était comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes autrichiennes avaient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on se réjouit de cette victoire ; la cour se flattait qu'en se mêlant de cette guerre elle arriverait à temps pour donner le coup de grâce à la maison d'Autriche. Par une suite de cette disposition favorable, le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de France à la diète d'élection qui se tenait à Francfort, vint dans le camp (\*) du roi lui proposer de la part de son maître un traité d'alliance, dont les articles principaux roulaient sur l'élection de l'électeur de Bavière, sur le partage et le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, et sur la garantie que la France promettait de donner de la basse Silésie, à condition que le roi renonçât à la succession des duchés de Juliers et de Bergue, et qu'il promît sa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, et il fut stipulé de plus que la France enverrait deux armées dans l'Empire, dont une irait au secours de l'électeur de Bavière, et l'autre s'établirait en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens et aux Saxons ; et qu'enfin, préférable

(\*) Molwitz,

ment à tout, la Suède déclarerait la guerre à la Russie, pour lui donner de l'occupation sur ses propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paraissait, ne fut pas signé. Le roi ne voulait rien précipiter dans des démarches d'aussi grande conséquence, et il se réservait ce parti comme une dernière ressource. Le maréchal de Belle-Isle se livrait souvent trop à son imagination; on aurait dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étaient à l'encan. Un jour qu'il se trouvait auprès du roi, ayant un air plus occupé et plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avait reçu quelque nouvelle désagréable? „Aucune, répondit le maréchal; mais ce qui „m'embarrasse, Sire, c'est que je ne fais ce que „nous ferons de cette Moravie.” Le roi lui proposa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appât le roi de Pologne dans la grande alliance. Le maréchal trouva l'idée admirable et l'exécuta dans la suite. Ce n'était pas à la France seule que se bornaient les négociations des Prussiens; elles s'étendaient en Hollande, en Angleterre et par toute l'Europe. Sur quelques propositions qui avaient été jetées en avant dans une lettre que le roi avait écrite au roi d'Angleterre, ce prince avait répondu que ses engagements l'obligeaient à la vérité à soutenir l'indivisibilité de la succession de Charles VI, et qu'il voyait avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Prussiens et les Autrichiens; qu'il offrait cependant volontiers ses bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours; il envoya le lord Hindfort comme

ministre d'Angleterre et le sieur Schwichelt comme ministre de Hanovre. Ces deux négociateurs étaient, quoiqu'au service du même prince, chargés d'instructions toutes différentes. Le Hanovrien voulait qu'on achetât la neutralité de son maître en lui garantissant les évêchés de Hildesheim, d'Osnabrück et les bailliages qui lui sont hypothéqués dans le Mecklenbourg : on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Prusse étaient mieux menagés. L'Anglais offrait les bons offices de son maître pour engager la reine de Hongrie à la cession de quelques principautés de la basse Silésie ; on éluda d'entrer sur ces points dans une négociation formelle, avant d'être préalablement instruit des dispositions où se trouvait la cour de Vienne. Ces ministres étaient dans le camp du roi, et il paraissait singulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au sieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandait sur toute chose qu'on fit un mystère de ses négociations au ministre d'Angleterre. Ces Anglais et ces Hanoviens, qui flattaiient le roi dans son camp, ne voulaient que l'endormir ; ils n'agissaient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Russie, Finch, ministre anglais, y soufflait la guerre ; les intrigues du comte de Bottia et les charmes du beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le prince de Brunswic, général en chef de la Russie, poussé par sa grand'mère, par l'impératrice douairière et par ces ministres étrangers, qui étaient autant de bouche-feux, allaient incessamment engager la Russie à déclarer la guerre à la Prusse. Les troupes s'assem-

blaient déjà en Livonie ; le roi en était informé et c'est ce qui lui inspirait de la méfiance pour les Anglais, dont il découvrira la duplicité. Leurs intrigues avaient également extorqué du grand pensionnaire de Hollande une lettre (\*) exhortatoire pour engager le roi à retirer ses troupes de la Silésie. Toutes ces machinations des Anglais, et sur-tout ce qu'on prévoyait en Russie, déterminèrent enfin le roi à signer son traité avec la France aux conditions dont il était convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles suivans : que les Français commenceraients leurs opérations avant la fin d'août, et que ce traité serait tenu secret jusqu'à ce que sa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Prussiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il fallait se presser ; on voyait éclater la mauvaise volonté des Russes ; on voyait 6000 Danois et 6900 Hessois auxquels l'Angleterre donnait des subsides, joints aux troupes hanovriennes qui campaient déjà depuis le mois d'avril. Les Saxons de leur côté se préparaient de même et il était question de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens : il ne restait donc qu'à gagner du temps, jusqu'à l'arrivée du secours des Français, en amenant le mieux qu'on pourrait le lord Hindfort et le Sr. Schwicheilt, pour qu'ils ne pussent pas même soupçonner le traité qu'on venait de signer avec la France. Le roi et ses ministres y réussirent si bien, que cette négociation, qui paraissait toujours sur le point d'être terminée, s'accrochait toujours à quel-

(\*) Présentée par Ginkel le 15 juin.

que nouvelle circonstance, qui obligeait l'Anglais de demander à sa cour de plus amples instructions : on était sur le point de conclure et on ne finissait jamais. Le camp du roi avait pris la forme d'un congrès ; mais l'armée se mit en mouvement et elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée se mit en marche et vint camper auprès de Grotkau. M. de Neuperg était à trois milles de-là, derrière la ville de Neisse, où il s'était mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des subsistances ; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau elle pouvait tirer ses vivres et nourrir la cavalerie à sec le reste de la campagne. De ce poste elle était à une égale portée de Brieg et de Schweidnitz, et couvrait toute la basse Silésie. On profita des 8 semaines qu'on resta dans cette position, pour recruter l'infanterie et remonter la cavalerie ; ce qui se fit avec tant de succès, que l'armée n'avait pas été plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'était alors.

Tandis que le roi s'occupait à rendre son armée plus formidable, M. de Neuperg formait des projets qui auraient été dangereux, si on lui avait laissé le temps de les exécuter. Nous croîons qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le roi parvint à les découvrir. Il y avait à Breslau un nombre considérable de vieilles dames natives de l'Autriche et de la Bohème, et depuis long-temps établies en Silésie ; leurs parens étaient à Vienne, à Prague ; quelques-uns servaient dans l'armée de Neuperg. Le fanatisme de la religion catholique et

l'orgueil autrichien augmentaient leur attachement pour la reine de Hongrie ; elles frémissaient de colère au seul nom prussien , elles cabalaient sourdement , elles intriguaien t , elles entretenaient des correspondances dans l'armée de M. de Neuperg par des moines et des prêtres qui leur servaient d'émissaires ; elles étaient instruites de tous les desseins des ennemis. Ces femmes , pour se conforter entr'elles , avaient établi ce qu'elles appelaient leurs assises , où presque tous les soirs elles s'assemblaient ; se communiquaient leurs nouvelles et délibéraient sur les moyens qu'on pourrait employer pour expulser une armée hérétique de la Silésie et détruire tous les mécréans. Le roi était instruit en gros de ce qui se passait dans ces conventicules , et il n'épargna rien pour faire glisser dans ces assises une fausse sœur , qui , sous prétexte de haine pour les Prussiens , y serait bien reçue , et pourrait avertir de tout ce qui s'y tramait. C'est par ce canal qu'on apprit que M. de Neuperg s'était proposé par ses mouvements d'éloigner le roi de Breslau , de s'y rendre alors par des marches forcées , et par le moyen des intelligences qu'il avait dans cette capitale , de s'en emparer. C'était prendre aux Prussiens tous leurs magasins et leur couper en même temps la communication qu'au moyen de l'Oder ils conservaient avec l'électorat. Il fut aussi-tôt résolu de prévenir l'ennemi à tout prix et de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ses magistrats avaient porté plus d'une atteinte. Sur cela les syndics et les échevins les plus attachés à la maison d'Autriche furent mandés au camp du roi ; on y invita en même temps les ministres

étrangers, pour ne point exposer leur personne aux désordres auxquels une surprise peut donner lieu. On détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au faubourg (*a*). On demanda à la ville le passage pour un régiment ; pendant qu'il entrait par une porte, un chariot s'embarrassa dans une autre ; trois bataillons et cinq escadrons en profitèrent pour se glisser dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, et consigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales : en moins d'une heure tout fut soumis ; on ne commit aucun désordre, ni pillage, ni meurtre : la bourgeoisie prêta l'hommage. Trois bataillons y restèrent en garnison (*b*) et les autres vinrent rejoindre l'armée. M. de Neuperg, qui ne se doutait pas qu'il fut découvert, s'était porté sur Franckenstein, dans l'espérance que le roi tomberait tout de suite sur Neisse et qu'alors il exécuterait son projet sur Breslau ; mais s'apercevant que son coup avait manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magasin que les Prussiens avaient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réussit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du roi arriva en même temps que la sienne à Reichenbach ; celle des Autrichiens rebroussa chemin et se replia sur Franckenstein. Le roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, consistant en 10 escadrons de dragons et 13 de houfards. M. de Neuperg avait judicieusement choisi sa position : il entretenait sa communication avec la forteresse de Neisse par Patschkau, tirait ses vivres de la Bohème par Glatz, et four-

(*a*) 7 août.(*b*) Le général Marwitz en devint gouverneur.

rageait un pays qu'il ne pouvait pas conserver ; sa droite était appuyée à Franckenstein, sa gauche sur des collines non loin de Silberberg, et deux ruisseaux couvraient son front et le rendaient inabordable. Ces difficultés animèrent le roi ; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens et de les renvoyer en haute Silésie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne fera pas hors de propos de jeter auparavant un coup-d'œil sur ce qui se passait dans le reste de l'Europe.

La reine de Hongrie commençait alors à voir le péril qui la menaçait. Les Français passaient le Rhin et longeaient le Danube à grandes journées. La peur abattit sa fierté ; elle dépêcha le Sr. Robinson, qui était ministre à sa cour de la part du roi d'Angleterre, pour essayer quelques propositions d'accordement. Ce Robinson, prenant le ton de hauteur, dit au roi que la reine voulait bien oublier le passé, qu'elle lui offrait le Limbourg, la Gueldre espagnole et 2 millions d'écus en dédommagement de ses prétentions sur la Silésie, à condition qu'il fit la paix et que ses troupes évacuassent incessamment ce duché. Ce ministre était une espèce d'enthousiaste à l'égard de la reine de Hongrie ; il négociait avec l'emphase dont il aurait harangué dans la chambre basse. Le roi, assez enclin à saisir les ridicules, prit le même ton et lui répondit : „ Que c'était à des princes sans honneur à vendre leurs droits pour de l'argent ; que ces offres lui étaient plus injurieuses que n'avait été la méprisante hauteur de la cour de Vienne, et haussant le ton : Mon armée, dit-il, me trouverait indigne de la commander, si je perdais par un traité

„ flétrissant les avantages qu'elle m'a procurés par  
„ des actions de valeur qui l'immortalisent. Sachez  
„ de plus que je ne puis abandonner sans la plus  
„ noire ingratitude mes nouveaux sujets, tous ces  
„ protestans qui m'ont appelé par leurs vœux.  
„ Voulez-vous que je les livre comme des victimes  
„ à la tyrannie de leurs persécuteurs, qui les  
„ sacrifieraient à leur vengeance ? Ah ! comment !  
„ démentirai-je en un seul jour les sentimens d'hon-  
„ neur et de probité avec lesquels je suis né ? et si  
„ j'étais capable d'une action aussi lâche, aussi in-  
„ fame, je croirais voir sortir mes ahcêtres de leurs  
„ tombeaux : non, me diraient-ils, tu n'es plus  
„ notre sang, tu dois combattre pour les droits  
„ que nous t'avons transmis, et tu les vends ! tu  
„ souilles l'honneur que nous t'avons laissé comme  
„ la partie la plus précieuse de notre héritage;  
„ indigne d'être prince, d'être roi, tu n'es qu'un  
„ infame matchand qui préfère le gain à la gloire.  
„ Non jamais, jamais je ne mériteraï de tels repro-  
„ ches ; je me laisserai ensevelir moi et mon armée  
„ sous les ruines de la Silésie, plutôt que de per-  
„ mettre que l'honneur et la gloire du nom prussien  
„ reçoive la moindre tache. C'est la fétide réponse,  
„ Monsieur, que je puisse vous donner. „ Robinson  
fut étourdi de ce discours, auquel il ne s'attendait  
pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en ren-  
voyant le fanaticque, le roi continuait à flatter le  
lord Hindford et à l'endormir dans une parfaite  
sécurité : il n'était pas encore temps de se découvrir.  
Et pour ménager les puissances maritimes, on leur  
communiqua les propositions du Sr. Robinson ; on

excusa le roi sur son refus, en alléguant que sachant que le traité de Barrière liait les mains à la reine de Hongrie, on n'avait pas accepté les cessions qu'elle voulait faire du Limbourg et de la Gueldre : ce fut sur-tout en Hollande qu'on appuya beaucoup sur la déférence que le roi marquait pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pousserait jusqu'à refuser le Brabant même, si on voulait le lui offrir. Ce fut environ alors que la Prusse signa son traité avec la Bavière ; elle lui promit sa voix à la diète d'élection. Ces deux princes se garantirent mutuellement, l'un la Silésie à la Prusse, l'autre la haute Autriche, le Tyrol, le Brisgau et la Bohème à la Bavière. Le roi acheta de cet électeur la principauté de Glatz au prix de 400,000 écus, et le Bavarois la vendit sans l'avoir jamais possédée. Mais un des événemens les plus avantageux et les plus décisifs qui arrivèrent alors, éclata dans le Nord : la Suède déclara la guerre à la Russie, et détruisit par cette diversion tous les desseins du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et du prince Antoine-Ulric contre la Prusse. Le roi Auguste, déchu des belles espérances de partager avec le roi d'Angleterre les Etats du roi, se laissa entraîner au torrent, et faute de mieux, se ligua avec l'électeur de Bavière pour anéantir la maison d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avait su que faire de la Moravie et de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume et les donna aux Saxons, qui, moyennant cette aubaine, signèrent leur traité le 31 d'août. La cour de Vienne, qui ne pouvait plus compter sur la diversion des Russes, pressée d'ailleurs de

tous côtés, renvoya dans le camp prussien son négociateur anglais; il y apporta une carte de la Silésie, où la cession de quatre principautés était marquée d'un trait d'encre: il fut froidement reçu, et on lui donna à connaître que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'est plus dans un autre. Les cours de Londres et de Vienne avaient trop compté sur le secours des Russes: selon leur calcul il fallait infailliblement que le roi humilié, rabaisé, leur demandât la paix à genoux: il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels sont ces jeux de la fortune si communs à la guerre, et qui détourent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les Français et les Bavarois étaient en pleine action. L'Autriche était entamée, les troupes s'approchaient de Lintz: Ce n'était que par des efforts communs et unanimes qu'on pouvait espérer de terrasser la reine de Hongrie. Il n'était plus temps de rester dans un camp les bras croisés. Le roi, qui brûlait d'impatience d'agir, tenta de couper M. de Neuperg de la forteresse de Neisse et de le combattre en marche. Ce projet n'était pas mal imaginé; mais il manqua par l'exécution. M. de Kalckstein fut commandé, avec 10,000 hommes et des pontons, pour se porter avec célérité au village de Woitz et y jeter un pont, afin que l'armée, qui le suivait de près, le pût passer à son arrivée: il partit au coucher du soleil, marcha toute la nuit et se trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaise disposition, soit que les chemins fûtâts et rompus par les pluies l'eussent arrêté, l'armée dépassa son avant-garde et

arriva

arriva même avant lui au camp de Toupadel et de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus se réparer ; le roi marcha lui-même à Woitz (\*) et fit établir ses ponts sur la Neisse ; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, se présenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques prisonniers que l'on fit, on apprit que M. de Neuperg n'avait devancé le roi que de quelques heures. L'armée ne pouvait arriver à ce pont qu'en deux heures de temps ; on aurait pu le passer, si l'ennemi n'avait pas prévenu le roi ; mais c'aurait été de toutes les imprudences la plus grande, que de passer sur un pont en présence d'une armée qui certainement eût battu les troupes, en détail et à mesure qu'elles auraient pris du terrain pour se former. Cela fit résoudre de se poster pour ce jour sur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après les Prussiens prirent le camp de Neudorff : et pour tirer leurs subsistances de la ville de Brieg, ils en assurèrent la communication, en occupant les postes de Lœwen et de Michelau. Les orages qui menaçaient la maison d'Autriche, et les dangers qui devenaient plus pressans de jour en jour, firent enfin résoudre sérieusement la reine de Hongrie à se débarrasser d'un de ses ennemis, pour rompre la ligue formidable qui allait l'accabler. Elle demanda sérieusement la paix ; elle ne chicana plus sur la ville de Breslau ; elle insista seulement pour conserver celle de Neisse. Le lord Hindford, qui négociait alors en son nom, prétendait que le roi en faveur d'aussi grandes cessions assisterait la reine de Hongrie de toutes ses forces.

(\*) 4 septembre.

Le roi lui répondit qu'il était fâché de se trouver dans la nécessité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvait pas violer la foi des traités qu'il venait de signer avec la France et la Bavière. La désolation était si grande à Vienne, qu'on y attendait les Baroïs d'un moment à l'autre. Les chemins n'étaient remplis que de gens qui prenaient la fuite : la cour était sur son départ. Dans cette consternation générale, l'impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Brunswick, qui servait dans l'armée, la lettre suivante ; elle est trop singulière pour la passer sous silence.

„ Vienne, 17 septembre 1741. Mon cher neveu,  
 „ je romps un silence cruel que votre conduite en  
 „ servant contre nous m'a imposé, ni je le ferais,  
 „ si j'avais d'autres voies pour conjurer le roi de  
 „ Prusse de me rendre en lui un neveu que je ne  
 „ puis nommer cher et digne d'estime après l'afflic-  
 „ tion que vous deux me causez. La consolation  
 „ en est entre les mains du roi. La reine, ma fille,  
 „ lui accorde tout ce que personne ne saurait garantir  
 „ qu'elle-même, s'il aide à la mettre en cet état en  
 „ entière tranquillité, et que le roi aide à éteindre  
 „ le feu qu'il a lui-même allumé, et n'agrandisse lui-  
 „ même ses propres ennemis ; car il ne faut que  
 „ la mort de l'électeur palatin pour lui en attirer  
 „ d'autres ; plus, que l'agrandissement de Bavière  
 „ et de Saxe ne peut souffrir qu'il possède tranquille-  
 „ ment ce que la reine lui a laissé en Silésie. Ainsi,  
 „ persuadez le roi de devenir notre bon allié, d'assis-  
 „ ter la reine de troupes à conserver des Etats que  
 „ tant d'ennemis accablent, car c'est même l'avantage

„ des deux maisons s'ils sont en étroite alliance,  
„ leur pays étant à portée de se pouvoir aider à  
„ soutenir leurs droits réciproques. Je compte tout  
„ sur votre représentation et sur les belles qualités  
„ que possède le roi, qui, nous ayant attiré le mal,  
„ voudra aussi avoir l'honneur de nous sauver en son  
„ temps du précipice, et avoir quelques égards même  
„ pour ses propres intérêts, pour une mère et tante  
„ affligée, qui après pourra sans rancune se dire,  
„ votre affectionnée tante Elisabeth. „ Le prince Ferdinand répondit en substance à l'impératrice douairière, que le roi ne pourrait pas avec honneur se départir des engagemens qu'il avait pris avec la France et la Bavière, qu'il plaignait sincèrement l'impératrice, qu'il voudrait pouvoir changer sa situation et y compatisait, mais que les temps où il était libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étaient passés. On intercepta, à peu de jours de différence, une lettre que l'impératrice douairière écrivait au prince Louis de Brunswick, qui se trouvait alors en Russie ; elle était plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux : en voici la copie tirée sur l'original. „ 21 septembre 1741. Mon cher  
„ neveu, l'état de nos affaires ont pris un pli si accablant, que l'on peut dire notre cas un abandon général ; car plus aucun n'est pour nous. Ce qui nous console dans notre malheur, est que Dieu précipitera plus d'un Pharaon dans la mer rouge et confondra nos faux simulés amis. Il n'est pas possible que la plupart croient plus qu'il y a un Dieu. Vrai est-il, les fausses apparences ne m'ont pas endormie, et malgré que l'électeur de Bavière

„ nous a attiré les Français et me chasse d'ici, je  
 „ l'estime un digne prince; il n'a point simulé ni  
 „ été faux; il s'est démasqué d'abord et agi honnête-  
 „ ment. Je doute de vous écrire plus d'ici. C'est  
 „ une triste année pour moi. Conservez-nous l'al-  
 „ liance, et qu'ils se gardent de faux et simulés amis,  
 „ qui suis votre affectionnée tante Elisabeth. „

Le style de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avait le cœur ulcéré des progrès des Prussiens en Silésie et que cette cour ne respirait que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maison d'Autriche ne faurait croire en Dieu! Offrir la paix lorsqu'on est libre de la faire, et refuser des conditions proposées après d'autres traités signés, s'appelle fausseté, perfidie! C'est le langage de l'amour-propre et de l'orgueil, qui supprime l'exactitude du raisonnement. Ainsi à Vienne on envisageait l'alliance formée contre la pragmatique Sanction comme la guerre des Titans qui voulaient escalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté les Suédois n'étaient pas aussi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avait été taillé en pièces par les Russes auprès de Wilmanstrand. Cet échec était considérable pour ce royaume affaibli et ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée, elle se proposa de réparer d'un autre côté le revers qu'avaient essuyé ses alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandait en Westphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour se rendre maître de ces Etats. Le roi fit une grande faute alors en employant tout son crédit pour dissua-

der les Français de ce dessein, alléguant que par cette entreprise ils se rendraient odieux à l'Europe, révolteraient contre eux tous les princes d'Allemagne, et qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeraient l'objet principal, qui était d'écraser la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les Français auraient pu réfuter facilement un raisonnement aussi faible. S'ils avaient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'aurait pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandré. Il ne manquait plus que la garantie de la France au traité que le roi avait fait avec l'électeur de Bavière. On pressait M. de Valori de la procurer. Sa cour faisait encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz et sur quelques portions de la haute Silésie. Il lui arriva, étant auprès du roi, de laisser tomber par hasard un billet de sa poche : sans faire semblant de rien, le roi mit le pied dessus ; il congédia le ministre au plus vaste. Ce billet était de M. Amelot, secrétaire des affaires étrangères ; il portait de n'accorder Glatz et la haute Silésie à la Prusse qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusait. Après cette découverte, M. de Valori fut obligé d'en passer par où l'on voulut. Les desseins des Français sur le pays de Hanovre s'ébruitèrent et parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut son électorat perdu ; il n'avait pas le temps de parer ce coup qui le menaçait de si près. Les mesures qu'il avait prises avec la Russie et la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix

entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution, le lord Hindford se rendit au camp autrichien ; de-là il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses Etats il fallait savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse et d'une lisière en haute Silésie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le roi, qui connaissait la duplicité des Anglais et des Autrichiens, prit ces offres pour des pièges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auraient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau et vint le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvements, M. de Neuperg quitta Neisse et se porta sur Oppersdorff. Le roi le tourna par Friedland et se campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manœuvres accélérèrent la négociation du lord Hindford ; il vint avertir le roi que sa négociation avait si bien réussi, que M. de Neuperg était près d'abandonner la Silésie, pourvu que le roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendrait rien contre la reine. Les ennemis se contentaient d'un pourparler qui valait des provinces à l'Etat et des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation était forte : le roi voulut essayer ce qui pourrait résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à

Oberschnellendorff, où il trouva le maréchal Neuperg, le général Lentulus et le lord Hindford. Ce ne fut pas sans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quelque sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étaient pas assez forts pour rompre avec elle ; il connaissait par son expérience les dispositions de la cour de Vienne ; il n'en pouvait rien attendre d'amiable : il était clair que la reine de Hongrie ne se prêtait à cette convention que pour fermer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant ; il fallait donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulguoient le moins du monde les conditions dont on conviendrait, ce serait autoriser le roi à rompre cette convention ; le roi était bien sûr que cela ne manquerait pas d'arriver. Le lord Hindford tint le protocole au nom de son maître. On convint que Neisse ne serait assiégée que pour la forme, que les troupes prussiennes ne seraient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendraient en Silésie comme en Bohème, et sur-tout que, sans le secret le plus rigide, tout ce qu'on venait de régler serait nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'est sur-tout manifestée sur M. de Neuperg, qui paraissait destiné à faire les traités les plus humilians pour ses souverains. Peu après M. de Neuperg fit prendre à son armée la route de la Moravie. Le siège de Neisse fut aussi-tôt commencé ; la ville ne tint que 12 jours ; la garnison autrichienne n'en était pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçaient déjà les nouveaux ouvrages qui par la suite la rendirent une des bonnes places de

l'Europe. La ville prise, on sépara l'armée; une partie marcha en Bohème sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes aux ordres du maréchal Schwéry s'établit dans la haute Silésie.

Le duc de Lorraine, qui se trouvait à Presbourg, se flattant que le roi regarderait des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit, demandant sa voix pour l'élection à l'Empire. La réponse fut obligeante, mais conçue dans un style obscur et si embrouillé, que l'auteur même n'y comprenait rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Silésie, le roi reçut l'hommage de ses nouveaux sujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençait à apprendre la guerre par ses fautes; mais les difficultés qu'il avait surmontées, n'étaient qu'une partie de celles qui restaient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avait entrepris de perfectionner.

## CHAPITRE IV.

*Raisons politiques de la trêve. Guerre des Français et des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie. Diverses négociations.*

**P**OUR ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous sommes contentés de ne toucher que succinctement les causes qui occasionnèrent cette espèce de suspension d'armes entre la Prusse

et l'Autriche. Cette matière est délicate. La démarche du roi était scabreuse; il est nécessaire d'en développer les motifs les plus secrets: le lecteur nous pardonnera de reprendre les choses d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le roi avait entreprise, était de conquérir la Silésie: s'il prit des engagements avec la Bavière et la France, ce n'était que pour remplir ce grand objet; mais la France et ses alliés visaient à des fins toutes différentes. Le ministère de Versailles était dans la persuasion que c'en était fait de la puissance autrichienne et qu'on allait la détruire pour jamais. Il voulait éléver sur les ruines de cet Empire quatre souverains, dont les forces pourraient se balancer réciproquement; savoir, la reine de Hongrie, qui garderait ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole; l'électeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol et du Brisgau; la Prusse avec la basse Silésie; enfin la Saxe joignant la haute Silésie et la Moravie à ses autres possessions. Ces quatre voisins n'auraient jamais pu se comporter à la longue, et la France se préparait à jouer le rôle d'arbitre, et à dominer sur des despotes qu'elle aurait établis elle-même. C'était renouveler les usages de la politique des Romains dans les temps les plus florissans de cette république. Ce projet était incompatible avec la liberté germanique, et ne convenait en aucune manière au roi qui travaillait pour l'élévation de sa maison, et qui était bien éloigné de sacrifier ses troupes pour se former et se créer des rivaux. Si le roi s'était rendu l'instrument servile de la politique française, il aurait pré-

paré lui-même le joug qu'il se ferait imposé : il aurait tout fait pour la France et rien pour lui-même , et peut-être Louis XV serait-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle , dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles-Quint. Ajoutons à ceci , puisqu'il faut tout dire , que si le roi avait secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françaises , leur fortune excessive l'aurait subjugué ; d'allié il serait devenu sujet : on l'aurait entraîné au-delà de ses vues , et il se serait trouvé dans la nécessité de consentir à toutes les volontés de la France , faute d'y pouvoir résister ou de trouver des alliés qui puissent l'aider à sortir de cet esclavage. La prudence semblait donc exiger du roi une conduite mitigée , par laquelle il établit une sorte d'équilibre entre les maisons d'Autriche et de Bourbon. La reine de Hongrie était au bord du précipice ; une trêve lui donnait le moyen de respirer , et le roi était sûr de la rompre quand il le jugerait à propos , parce que la politique de la cour de Vienne la pressait de divulguer ce mystère. Ajoutons , pour la plus grande justification du roi , qu'il avait découvert les liaisons secrètes que le cardinal de Fleuri entretenait avec M. de Stainville , ministre du grand-duc de Toscane à Vienne : il savait que le cardinal était tout disposé à sacrifier les alliés de la France , si la cour de Vienne lui offrait le Luxembourg et une partie du Brabant ; il s'agissait donc de manœuvrer adroitement , surtout de ne point se laisser prévenir par un vieux politique qui s'était joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement justifia bientôt ce que le roi avait

prévu de l'indiscrétion de la cour de Vienne: elle divulgu le prétendu traité avec la Prusse, en Saxe, en Bavière, à Francfort sur le Mein, et par-tout où elle avait des émissaires. Le comte de Podewils, ministre des affaires étrangères, avait été chargé à son retour de la Silésie de passer par Dresde, pour sonder cette cour, qui avait marqué sans cesse beaucoup de jalousie et de mauvaise volonté pour tout ce qui intéressait la Prusse: il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venait d'apprendre d'un certain Koch, émissaire de la cour de Vienne, qui, après lui avoir fait des propositions de paix que le maréchal rejeta, lui déclara que sa cour s'était à tout hasard accommodée avec le roi de Prusse. Bien plus, toute la ville de Dresde était inondée de billets qui avertissaient les Saxons de suspendre la marche de leurs troupes pour la Bohème, parce que le roi de Prusse, réconcilié avec la reine de Hongrie, se préparait à faire une invasion en Lusace. La timidité ombrageuse du comte de Bruhl fut rassurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, et les Saxons marchèrent en Bohème. Sur ces entrefaites l'électeur de Bavière communiqua au roi une lettre de l'im-pératrice Amélie, qui l'exhortait à s'accommoder avec la reine de Hongrie avant le mois de décembre, sans quoi cette princesse se trouverait obligée de ratifier les préliminaires dont elle était convenue avec les Prussiens. Cette conduite de la cour de Vienne dégageait le roi de tous ses engagemens. On verra dans la suite de cet ouvrage que cette cour paya cher son indiscretion.

**La guerre avait souvent changé de théâtre pendant**

ces négociations : alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'électeur de Bavière avait été à deux marches de Vienne ; s'il eût avancé , il se serait trouvé aux portes de cette capitale , qui , mal fournie de troupes , ne lui aurait opposé qu'une faible résistance. L'électeur abandonna ce grand objet par l'appréhension puérile que les Saxons étant seuls en Bohème , ils pourraient conquérir ce royaume et le garder. Les Français , par une finesse mal entendue , s'imaginaient qu'en prenant Vienne le Bavarois deviendrait trop puissant ; ils fortifièrent donc , pour l'en éloigner , sa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la source de tous les malheurs qui accablèrent ensuite la Bavière. Cette armée de Français et de Bavarois fut partagée ; on en donna 15000 hommes à M. de Ségur , pour couvrir l'Autriche et l'électorat , et l'électeur avec le gros des ses forces s'empara de Tabor , de Budweis , et marcha droit à Prague , où les Saxons le joignirent , de même que M. de Gassion , les premiers venant de Lowositz , le dernier de Pilzen.

Le maréchal Törring et M. de la Leuville , qui commandaient à Tabor et Budweis , abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens ; non-seulement les ennemis y trouvèrent un magasin considérable , mais par cette position qu'ils occupèrent , M. de Ségur se trouva coupé de l'armée de Bohème. M. de Neuperg et le prince de Lobkowitz , qui venaient tous deux de Moravie , se fortifièrent dans ce poste. L'électeur de Bavière , qui se trouvait alors devant Prague , ne pouvant l'assiéger dans les règles à cause de la rigueur de la saison , se détermina

à la prendre par surprise. La place était d'une vaste enceinte; elle était défendue par une garnison trop faible; en multipliant les attaques, il fallait nécessairement qu'il se trouvât quelque endroit dans la ville sans résistance, et cela suffisait pour l'emporter. Prague fut donc assailli de trois côtés différens. Le comte de Saxe escalada l'angle flanqué du bastion St. Nicolas vers la porte neuve; il fit baisser le pont-levis et introduisit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues obligea la garnison d'abandonner la porte de St. Charles que le comte Rutowky essayait vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque, que M. de Polastron devait diriger, manqua tout à fait. Le duc de Lorraine, grand-duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, et il s'avancait à grandes journées pour secourir Prague. A peine arrivé à Kœnigsaal, il apprend que les alliés étaient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandaient, pillaient les villages et se rendaient par bandes aux Français. MM. de Neuperg et de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus et Wittengau, camps fameux d'où Ziska, chef des Hussites, avait bravé les forces de tous ses ennemis. Le maréchal de Belle-Isle, que la sciatique avait retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème,

se rendit à Prague d'abord après sa reddition. Il détacha Polastron à Teutschbrod, le comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Saffawa, et d'Aubigné se porta sur la Wotawa avec 20 bataillons et 30 escadrons. L'intention du maréchal était de pousser jusqu'à Budweis ; mais la circonspection de ce général l'arrêta à Piseck. Ainsi l'inactivité des généraux français donna aux Autrichiens le temps de respirer et de se fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la représentation de l'ambassade que du commandement des armées, manda au cardinal que sa santé ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandait d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affaibli par deux apoplexies ; mais se trouvant à Strasbourg dont il était gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourrait joindre le plus vite l'armée de Bohème. Dès son arrivée, ce maréchal se brouilla avec M. de Belle-Isle. Broglio changea toutes les dispositions de son prédécesseur : il rassembla une masse de troupes, avec lesquelles il se rendit à Piseck. Le grand-duc fit mine de l'attaquer ; sa tentative fut inutile : Lobkowitz ne réussit pas mieux sur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués toutefois retournèrent à leurs quartiers. Les Français, qui aimait leurs commodités, trouvaient fort à redire que les ennemis les inquiétaient si souvent ; ils auraient bien voulu que les Prussiens se missent en avant pour les couvrir ; mais il aurait fallu être imbécile pour souscrire à de telles prétentions. M. de Valori qui était ministre de la

France à Berlin, s'exhalait en plaintes : il soutenait que les Allemands, qui n'étaient bons qu'à se battre, devaient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux Français, qui leur étaient supérieurs en toute chose. On l'écouta tranquillement, et à la fin il se lassa de ses vaines importunités.

Tant de puissances, qui s'étaient alliées contre la maison d'Autriche et qui voulaient partager ses dépoilles, avaient excité la cupidité de princes qui jusqu'alors s'étaient tenus tranquilles. L'Espagne ne voulut pas demeurer oisive, tandis que tout le monde pensait à son agrandissement. La reine d'Espagne, qui était de Parme, forma des prétentions sur cette principauté et sur celle de Plaisance, qu'elle appelait son cotillon, pour y établir son second fils don Philippe. Elle fit passer 20,000 Espagnols sous les ordres de M. de Mortemar par le royaume de Naples, en même temps que don Philippe avec un autre corps passait par le Dauphiné et la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainsi un feu, qui dans son origine ne parut qu'une étincelle en Silésie, se communiqua de proche en proche et causa bientôt en Europe un embrasement universel.

Tandis que tant d'armées commettaient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'Empire, assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdait son temps en frivoles délibérations ; au lieu d'élire un chef, elle disputait sur des pourpoints et sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendaient porter ainsi que les premiers. Cette diète était partagée en deux partis ; les uns étaient par-

tisans fanatiques de la reine d'Hongrie, les autres étaient ses ennemis outrés. Les premiers voulaient le grand-duc pour empereur, les autres voulaient avec une sorte d'obstination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favorisait encore les armes des alliés, l'emporta, et leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avancait guère. Pour se faire une idée de cette assemblée et de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'est à elle qu'on en appelle en toute occasion, et s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds et les plus consommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses et ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand; ils sont enivrés de leur représentation et pensent avoir la même autorité que celle dont cet auguste corps jouissait du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1 de décembre de l'année 1741, on était aussi peu avancé qu'on l'avait été avant la convocation de cette illustre assemblée. Si les Autrichiens avaient eu quelques succès par leurs armes, le grand-duc aurait emporté la pluralité des voix: il fallait donc dans ces conjonctures brusquer l'élection, pour profiter de la supériorité des suffrages, et empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité

dignité ne devint héréditaire dans la nouvelle maison d'Autriche. Pour acheminer les choses à ce but, le roi proposa de fixer un terme pour le jour de l'élection: cet expédient fut approuvé et la diète fixa pour ce choix le 24 de janvier de l'année 1742.

Cette diète et ses délibérations faisaient moins d'impression sur le roi d'Angleterre que ce qui le touchait de plus près; la crainte qu'il avait de cette armée de Maillebois, qui menaçait son électorat, fut si vive, qu'il se résolut à faire le suppliant à Versailles pour garantir ses possessions. Il y envoya comme son ministre M. de Hardenberg, pour signer un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleuri demanda au roi ce qu'il augurait de cette négociation. Ce prince lui répondit qu'il était dangereux d'offenser à demi, et que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avait pas un caractère assez mâle pour prendre des partis décisifs; il croyait ne rien donner au hasard en tenant les choses en suspens; il signa ce traité. Ces tempéramens et cette conduite mitigée ont souvent nui aux affaires de la France; mais la nature dispense ses talens à son gré; celui qui a reçu pour lot la hardiesse, ne saurait être timide, et celui qui est né avec trop de circonspection, ne saurait être audacieux.

Cette année était comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe se trouvait en guerre pour partager les parties d'une succession litigieuse: on s'assemblait pour élire un empereur d'une autre maison que de celle d'Autriche, et en Russie on détrônait un jeune empereur encore au berceau: une révolu-

tion plaça la princesse Elisabeth sur ce trône. Un chirurgien (\*) français de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre et cent gardes Préobrajenskoi corrompus par l'argent de la France, conduisent Elisabeth au palais impérial. Ils surprennent les gardes et les désarment. Le jeune empereur, son père le prince Antoine de Brunswic, et sa mère la princesse de Mecklenbourg sont arrêtés. On assemble les troupes ; elles prêtent le serment à Elisabeth, qu'elles reconnaissent pour leur impératrice. La famille malheureuse est enfermée dans les prisons de Riga. Ostermann, après avoir été traité avec ignominie, est exilé en Sibérie : tout cela n'est l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui espérait profiter de cette révolution qu'elle avait amenée, vit bientôt après ses espérances s'évanouir.

Le dessein du cardinal de Fleuri était de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avait engagée. Il crut qu'un changement de règne en Russie rendrait le nouveau souverain facile à conclure une paix favorable à la Suède : dans cette vue il avait envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au marquis de la Chétardie, ambassadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens possibles pour culbuter la régente et le généralissime. De telles entreprises, qui paraîtraient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Russie. L'esprit de la nation est enclin aux révoltes. Les Russes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils sont mécontents du présent et qu'ils espèrent tout de l'avenir. La régente s'était rendue

(\*) Lestoc.

odieuse par les faiblesses qu'elle avait eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe; mais sa devancière, l'impératrice Anne, avait encore plus ouvertement distingué Biron, Courlandais et étranger comme Lynar: tant il est vrai que les mêmes choses cessent d'être les mêmes, quand elles se font en d'autres temps et par d'autres personnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire dont la princesse Elisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobraszinskoi, l'éleva sur le trône. Ces deux princesses avaient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvrait du voile de la pruderie; son cœur seul la trahissait. La princesse Elisabeth portait la volupté jusqu'à la débauche: la première était capricieuse et méchante; la seconde dissimulée, mais facile; toutes deux haïssaient le travail, toutes deux n'étaient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avait su profiter de l'occasion, elle aurait frappé quelque grand coup pendant que la Russie était agitée par des troubles intestins: tout lui présageait d'heureux succès; mais le destin de la Suède n'était point de triompher de ses ennemis. Elle demeura dans une espèce d'engourdissement pendant et après cette révolution; elle laissa échapper l'occasion, cette mère des grands événemens; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ses armées. Dès que l'impératrice Elisabeth se crut assurée sur le trône, elle distribua les premières places de l'empire à ses partisans. Les deux frères Bestuchew, Weronzow et Trubetzkoi entrèrent dans le conseil.

Lestoc, le promoteur de l'élévation d'Elisabeth, devint une espèce de ministre subalterne, quoique chirurgien; il était porté pour la France, Bestuchew pour l'Angleterre: de-là naquirent des divisions dans le conseil et des intrigues interminables à la cour. L'impératrice n'avait de prédilection pour aucune des puissances; mais elle se sentait de l'éloignement pour la cour de Vienne et pour celle de Berlin. Antoine-Ulric, père de l'empereur qu'elle avait détrôné, était cousin-germain de la reine de Hongrie, neveu de l'impératrice douairière, et beau-frère du roi de Prusse; et elle appréhendait que les liens du sang ne fissent agir ces puissances en faveur de la famille sur la ruine de laquelle elle avait établi sa grandeur. Cette princesse préférant sa liberté aux lois du mariage, trop tyranniques selon sa façon de penser, pour affermir son gouvernement, appela son neveu le jeune duc de Holstein à la succession. Elle le fit éléver à Pétersbourg en qualité de grand-duc de Russie. Le public croit assez légèrement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, sont les fruits de leur prévoyance et de leur habileté: par une suite de cette prévention l'on soupçonna le roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Russie; mais il n'en était rien. Le roi n'y eut aucune part et n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorsque le maréchal de Belle-Isle se trouvait au camp de Molwitz, la conversation avait tourné sur le sujet de la Russie. Le maréchal parut très-mécontent de la conduite du prince Antoine et de sa femme la régente; et dans un moment où sa colère s'allumait, il demanda au roi s'il

verrait avec peine qu'il se fit une révolution en Russie en faveur de la princesse Elisabeth, au déantage du jeune empereur Iwan qui était son neveu. Sur quoi le roi répondit qu'il ne connaissait de parens parmi les souverains que ceux qui étaient ses amis. La conversation finit, et voilà tout ce qui se passa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France pressait le roi de faire agir son armée; l'Angleterre l'exhortait à conclure la paix avec l'Autriche; l'Espagne sollicitait son alliance, le Danemark ses avis pour changer de parti; la Suède demandait son assistance, la Russie ses bons offices à Stockholm; et l'Empire germanique soupirant après la paix, faisait les plus vives instances pour que les troubles s'appaisissent.

Les choses ne restèrent pas long-temps dans cette situation. Les troupes prussiennes passèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La destinée de la Prusse entraîna encore le roi sur ce théâtre que tant de batailles devaient ensanglanter, et où les vicissitudes de la fortune se firent sentir tour à tour aux deux partis qui se faisaient la guerre. Le plus grand avantage que le roi retira de cette espèce de trêve avec les Autrichiens, fut de rendre ses forces plus formidables. L'acquisition de la Silésie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée: elle était alors de 106 bataillons et de 191 escadrons, dont 60 de hussards. Nous verrons bientôt l'usage qu'il en fit.

## CHAPITRE V.

*Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le roi quitte la Moravie et joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irréolution des Autrichiens par une bataille.*

Quoique les Français fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Mulda et de la Sassa, les Autrichiens ne désespéraient point de leur salut; ils avaient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7,000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3,000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol. Ce corps, qui montait au nombre de 20,000 hommes, avait le maréchal Khevenhüller à la tête. Ce général forma aussi-tôt le plan de tomber sur les quartiers de M. de Ségur et de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne faurions nous dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 juin 1741, que le roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avait été prévu, et que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévèrement les fautes

de celui qui lui est opposé, fût-il roi ou empereur même : Voici ce mémoire.

*Raisons qui doivent engager l'électeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.*

„ La position des troupes prussiennes occupant  
„ une partie considérable des forces autrichiennes,  
„ on contient le maréchal de Neuperg en Silésie.  
„ L'armée des alliés, qui n'a point d'ennemi devant  
„ elle , devrait pousser ses opérations le long du  
„ Danube et gagner promptement l'Autriche. L'élec-  
„ teur trouve son ennemi au dépourvu ; il peut  
„ s'emparer sans résistance de Passau , de Lintz , d'Ens  
„ et de - là se porter sur Vienne, sans rencontrer  
„ aucun obstacle. Si l'on se rend maître de cette  
„ capitale , on coupe , pour ainsi dire , la puissance  
„ autrichienne dans ses racines. La Bohème , qu'on  
„ en sépare par cette marche , dégarnie de troupes  
„ et privée de tout secours , doit tomber d'elle-même.  
„ Il faut établir le théâtre de la guerre en Moravie ,  
„ en Autriche et en Hongrie même : dans les circons-  
„ tances présentes cette opération est aussi aisée que  
„ sûre ; et il est incontestable qu'elle obligera la  
„ reine de Hongrie d'accepter sans délai les condi-  
„ tions de la paix qu'on voudra lui prescrire. Si  
„ l'électeur diffère de profiter des conjonctures  
„ avantageuses où il se trouve , il donne à l'ennemi  
„ le temps de rassembler ses forces. Ce qui est sûr  
„ aujourd'hui , ne le sera plus demain. En tournant  
„ vers la Bohème , l'électeur expose ses Etats héré-  
„ ditaires au caprice des événemens , il offre un appât.

„ aux ennemis, qui sauront bien en profiter. Mon  
 „ avis est qu'on ne prendra jamais les Romains que  
 „ dans Rome: qu'on ne laisse donc point échapper  
 „ l'occasion de s'emparer de Vienne. C'est le moyen  
 „ unique de terminer ces différens et de parvenir à  
 „ une paix glorieuse. „

Ce mémoire fut lu et aussi-tôt oublié. L'électeur, qui n'était pas du tout militaire, crut que des raisons supérieures l'engageaient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ces fautes. Vers la fin de décembre, (\*) il passa l'Ens en trois endroits. Ségur, au lieu de tomber avec toutes ses forces sur un de ces trois corps pour les détruire en détail, se retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en sûreté. Une terreur panique hâta sa fuite, il courut d'une haleine à Lintz, où il se fortifia. M. de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre ses esprits; il le poursuivit avec vivacité; et le monde apprit avec étonnement que 15,000 Autrichiens bloquaient à Lintz 15,000 Français; tant un seul homme peut donner d'ascendant à ses troupes sur celles de son ennemi.

L'électeur de Bavière, consterné d'un revers auquel il ne s'attendait pas, eut recours à l'amitié du roi; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner et de sauver son Etat et ses troupes par une puissante diversion: il désirait que les Prussiens pénètressent par la Moravie en Autriche, pour donner à M. de Ségur le temps de respirer. Il faut se rappeler pour un moment la situation où se trouvaient les armées. La position

(\*) 1741.

de l'armée principale de la reine de Hongrie était très-judicieuse : elle avait le dos tourné vers le Danube, sa droite couverte par les marais de Wittingau, sa gauche par la Muldau et par Budweis, son front par Tabor. Les alliés décrivaient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de sorte que dans leurs opérations ils avaient l'arc à décrire, et les Autrichiens, qui étaient au centre, la corde : de plus, leurs troupes étroitement resserrées dans leurs quartiers couvraient les opérations de M. de Khevenhüller contre les Français ; ils tenaient à l'Autriche, d'où ils tiraient leurs vivres et leurs secours ; ils gardaient un pied en Bohème, de sorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvaient se flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poste aussi avantageux, il était de la dernière nécessité que les alliés fissent un effort général, pour que les Autrichiens attaqués de tous côtés succombassent sous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut proposé à M. de Broglie, sans qu'on pût jamais lui persuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert et de bonne volonté, qui régnait entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus décisif pour rendre la supériorité aux armées des Français et des Bavarois, il n'en était pas moins important de soutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étaient plus de faison. Ou il fallait s'en tenir à la trêve verbale qui n'assurait de rien et que les Autrichiens avaient si ouvertement enfreinte, ou il fallait détromper les alliés de la Prusse

de leurs soupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie était la seule que les circonstances permettent d'entreprendre, parce qu'elle rendait le roi plus nécessaire et le mettait en situation d'être également recherché des deux partis : ce prince s'y détermina, en même temps bien résolu pourtant de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourrait et le plus de celles que ses alliés voudraient lui donner. Les Saxons, qui gardaient alors les bords de la Saffava, étaient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devait entrer en Moravie. De-là cette petite armée pouvait se porter sur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandait, et pousser en avant jusqu'à Horn en basse Autriche. Cette manœuvre devait ou forcer M. de Khevenhüller d'abandonner M. de Ségur, ou obliger l'armée principale de la reine de quitter Wittingau, Tabor et Budweis, auquel cas M. de Broglie, n'ayant rien devant lui, pouvait aller au secours de Lintz. La difficulté de ce plan consistait à faire consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les prussiennes. D'abord le maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avait hiverné en haute Silésie ; ensuite le roi expliqua à M. de Valori le but de cette expédition et l'utilité qui en résulterait pour la France. Ce moyen était le seul qui put sauver les troupes bloquées à Lintz, le roi voulait aller à Dresde. Il fit partir M. de Valori un jour ayant son départ, pour qu'il fondât les esprits et les préparât aux propositions qu'on voulait faire. On était convenu que M. de Valori ferait un

signe de tête à l'arrivée du roi. Ce signe se fit; et dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le comte de \* \* \* de son projet. En voici le résumé, mais pour le bien faire, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguste II avait fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Lichtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowsky ministre et favori, assura \*\*\* que s'il pouvait lui procurer ce projet de partage, lui et sa cour n'épargneraient rien pour perdre Sulkowsky et pour lui procurer sa place. \* \* \* eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit et le remit au prince de Lichtenstein. Or comme les Saxons s'étaient déclarés contre la maison d'Autriche et précisément avant l'arrivée du roi, la reine de Hongrie avait envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, et qui ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquait la commission dont elle était chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but était de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle était attachée depuis long-temps. A peine est-elle arrivée à Dresde qu'elle se rend chez le comte de \* \* \*, et le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, et lui dit : "connaissez-vous " ceci ? promettez-moi sur le champ de faire que " les Saxons se retirent de la Bohème, ou je dé- " couvre votre trahison et je vous perds. " \* \* \* promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'osait par

timidité désobliger le roi, et il avait de la répugnance à remettre les troupes saxonnnes entre les mains d'un voisin qu'il avait voulu dépouiller de ses Etats six mois auparavant. Ajoutez que \*\*\* se prêtait avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il enviait la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au roi les troupes saxonnnes, bien résolu de les retirer aussi-tôt que cela serait possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le roi. Le comte \*\*\*, le comte de Saxe, Vallori, M. Desalleur et le comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le roi leur exposa les moyens qu'il croyait les plus convenables pour sauver M. de Ségur et la Bavière: il avait une carte de la Moravie sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein était de tomber de toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence M. de Broglio devait attaquer le prince de Lorraine, qui commandait l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens et les Saxons les prendraient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avait à peine 16,000 hommes avec lui et que l'expédition d'Iglau manquerait faute de fourrages et de subsistance. La première objection était sans réplique; quant à la seconde, le roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec M. de Sechelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le roi

voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinait ses troupes. Le comte \*\*\* avait vite plié la carte de la Moravie; le roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, et ce prince fit en quelque sorte le vendeur d'orviétan, débitant sa marchandise le mieux qu'il était possible; il appuyait sur-tout sur ce que le roi de Pologne n'aurait jamais la Moravie, s'il ne se donnait la peine de la prendre. Auguste III répondait oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque chose dans le regard qui dénotait l'ennui. \*\*\* que cet entretien impatientait, l'interrompit en annonçant à son maître que l'opéra allait commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, et le roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposaient, une résolution finale. Il fallait brusquer l'aventure, comme l'on prend une place d'assaut; c'était le seul moyen de réussir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le roi fit inviter le père Guarini, qui était en même temps une espèce de favori, de ministre, de bouffon et de confesseur. Ce prince lui parla de façon à lui persuader qu'il ne voulait réussir que par lui: la finesse de cet italien fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avait prise. Enfin le roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté du comte de \*\*\*, le peu de résolution d'Auguste III et les tergiversations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avait encore

les chimères de la Courlande en tête, et croyait pour faire sa cour être dans la nécessité de contre-carrer autant qu'il était en lui les Prussiens.

Lorsque le roi arriva à Prague, Lintz tenait encore; mais le comte de Tœrring, par son inconsidération, s'était laissé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglie, mais inutilement. Le roi convint tout de suite avec M. de Sechelles pour fournir des subsistances aux Saxons; il dit: "je ferai l'impossible possible." Sentence qui devrait être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. M. de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce qu'il avait promis. De Prague, le roi passa par ses quartiers de Bohème. Il apprit en chemin que Glatz s'était rendu, et il s'achemina vers la Moravie. Il avait appointé le chevalier de Saxe et M. de Polastron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparait. M. de Polastron était un homme confit en dévotion, qui semblait plus né pour dire son chapelet que pour aller à la guerre. De-là le roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwérin venait d'occuper. On devait établir des magasins dans cette ville, mais M. de Sechelles n'y avait pas présidé. Le séjour du roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, et l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le roi était à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand-duc de Toscane; il était chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le roi, qui se livrait

trop à sa vivacité, sans entendre ce que Fitzner avait à lui dire, lui parla sans mettre de point ni de virgule à son discours : faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les autres et qu'on ne réponde qu'avec poids et mesure. Il lui rappela toutes les infractions que sa cour avait faites à la trêve d'Oberschnellen-dorff, et il exhorte la reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au roi la capitulation flétrissante que M. de Ségur venait de signer à Lintz, d'où le roi prit occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglais n'avaient que leur propre intérêt en vue et sacrifieraient enfin la reine aux avantages qu'ils tâcheraient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravalà ainsi les choses qu'il était chargé de dire, et l'on convint de part et d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort sur le Mein qui annonçaient l'élection et le couronnement de l'électeur de Bavière, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restait pas les bras croisés. Si elle négociait avec ardeur, elle ne négligeait pas non plus de faire usage de toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accablaient. Elle leva en Hongrie 15,000 hommes de troupes régulières ; elle convoqua dans ce royaume le ban et l'arrière-ban, qui devait lui valoir 40 mille hommes à peu-près. Son intention était d'en former deux corps d'armée, dont l'un devait pénétrer par

Hradisch en Moravie, et l'autre devait passer par la Jablunka et gagner en haute Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le prince de Lorraine s'avancerait de la Bohème pour combattre de front les troupes du roi. Ce prince n'avait pris que la moitié des troupes qui hivernaient en haute Silésie, qui fesaient 15,000 hommes, à la tête desquelles il joignit les Français et les Saxons auprès de Trebisch. Un autre corps occupa par ses ordres Wischau, Hradisch, Kremsir et les frontières de la Hongrie, pour couvrir ses opérations. La lenteur, jointe à la mauvaise volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours et même des semaines; ce qui nuisit beaucoup au bien des affaires. Un seul exemple suffira pour preuve de ce que nous disons. Budichau est une maison de plaisance, riche et bien ornée, qui appartient à un comte Bur; on avait assigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowsky et le chevalier de Saxe s'y trouvèrent si bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, et qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance et d'exécution. Les Saxons, qui étaient les plus intéressés à cette expédition, étaient ceux-là même qui employaient

employaient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohème, et les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Gödingen, petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5,000 hommes partit de Znaym et fit une irruption dans la haute Autriche ; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. La cour rappela sur le champ 10,000 hommes de la Bavière au secours de cette capitale. Les hussards de Ziehen poussèrent jusqu'à Stockerau, qui n'est qu'à une poste de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aise par la quantité de subsistances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétaient dans leurs quartiers ; ils voyaient partout l'ennemi, la peur grossissait pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laissât occuper les quartiers des Prussiens ; ce qui leur fut accordé. M. de Polastron, rappelé en Bohème par les ordres de M. de Broglie, avait quitté l'armée, de sorte que ce qui restait, formait à peine 30,000 hommes. Le roi découvrit, par des lettres interceptées, que les Hongrois commençaient à se rassembler sur les frontières de la Moravie. Il n'y avait pas de moment à perdre ; il fallait dissiper cette milice avant que le nombre en devînt trop considérable. Cette commission tomba sur le prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'escadrons et 1000 hussards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de paoudours, leur prit 1200 hommes et répandit une telle alarme

dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban se sépara. Cette expédition si heureusement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn; car les Saxons étaient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, et les Prussiens à Rohrlitz, Austerlitz, Schlowitz et aux environs de Brunn. On avait demandé du canon au roi de Pologne pour assiéger cette ville: ce prince le refusa faute d'argent. Il venait de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant vert, il voulait la chose et se refusait aux moyens. L'expédition du roi manqua donc par bien des raisons. M. de Ségur s'était laissé prendre avant qu'on le pût secourir; M. de Broglie était fatalistique; \*\*\* craignait plus mademoiselle de Kling qu'il ne se souciait de la Moravie; Auguste III voulait un royaume, mais il ne voulait pas prendre la peine de le conquérir. Cependant sans la prise de Brunn les alliés ne pouvaient pas même se soutenir en Moravie. Ce qu'il y avait de pire, c'était que le roi ne pouvait faire aucun fond sur la fidélité des Saxons; et il devait s'attendre qu'ils l'abandonneraient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorsqu'on s'y attendait le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers et se jetèrent avec précipitation sur ceux que les Prussiens occupaient; un millier de bous�ards autrichiens leur avait donné une terreur panique; on leur procura des quartiers et Brunn fut serré de plus près. Le commandant de cette place était un homme intelligent. Il envoyait des gens déguisés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupaient: toutes les nuits il y eut des incendies; on compta plus de 16 boutgs, villages ou hameaux

qui périrent par les flammes. Un jour 3,000 hommes de la garnison de Brunn attaquèrent le régiment de Truchsès dans le village de Lefsch: ce régiment se défendit pendant 5 heures avec une constance et une valeur admirable. Le village fut brûlé, mais les ennemis furent chassés sans avoir remporté le moindre avantage. Truchsès, Varenne et quelques officiers y furent blessés en se couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avait faits pour dégager M. de Ségur, attiraient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine allait se mettre en marche pour dégager Brunn: il fallait choisir un lieu d'assemblée pour les troupes et qui fut en même temps un camp avantageux. Ces qualités se trouvaient réunies dans le terrain qui environne la ville de Bohrlitz. Le roi communiqua au chevalier de Saxe son dessein d'attendre l'ennemi dans cette position, ce qui pouvait s'exécuter avec d'autant plus de sûreté, que le roi avait été joint par 6 bataillons et 30 escadrons de renfort de ses troupes. Le chevalier donna une réponse ambiguë, qui préparait dès-lors aux excuses de sa désobéissance. La raison la plus spécieuse qu'il alléguait, se fondait sur le nombre de ses troupes, qu'il ne disait monter qu'à 8000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvait faire sur ces troupes saxonne, fit réfléchir le roi sur la situation où il se trouvait. Ses propres troupes ne consistaient qu'en 26,000 hommes; c'étaient les seules sur lesquelles il put compter, et c'était trop peu pour faire tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le roi de

Pologne, qui devait l'avoir, témoignait tant d'indifférence ? Le seul parti à prendre, c'était de se joindre aux troupes prussiennes qui étaient en Bohème ; et pour couvrir Olmutz et la haute Silésie, on pouvait se servir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenait inutile auprès de Brandebourg ; il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, et de mener 17 bataillons et 35 escadrons dans la haute Silésie, où il serait joint par son fils le prince Didier, avec les troupes que le roi laisserait dans ces environs. Malgré toutes ces dispositions, le roi se trouvait dans un pas scabreux. Il avait tout lieu de se dénier des Saxons ; mais leur mauvaise foi n'était pas assez manifeste. M. de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes saxonnnes, pour le renforcer, à ce qu'il disait, contre le prince de Lorraine, qui voulait l'attaquer dans le temps que ce prince prenait le chemin de la Moravie avec son armée. Le roi fit semblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour se défaire d'alliés suspects. Le départ de la Moravie fut résolu : 15 escadrons et 12 bataillons suivirent le roi en Bohème, 25 escadrons et 19 bataillons demeurèrent sous les ordres du prince Thierry dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince aurait pu se soutenir, si le maréchal de Schwérin avait veillé comme il le devait à amasser suffisamment de vivres pour les troupes. M. de Bulow, qui suivait le roi en qualité de ministre de Saxe, le voyant sur son départ de la Moravie, lui dit : " Mais, Sire, qui couronnera donc mon maître ? " Le roi lui répondit qu'on

ne gagnait les couronnes qu'avec du gros canon, et que c'était la faute des Saxons s'ils en avaient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien résolu de ne commander désormais qu'à des troupes dont il pût disposer et capables d'obéir, poursuivit sa route passant par Zwittau et Leutomischel, et il arriva le 17 d'avril à Chrudim auprès du prince Léopold, où il mit ses troupes en quartier de rafraîchissement. Les Saxons effuyèrent un petit échec dans cette retraite : les houfards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faisait leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur persuader de se joindre aux Français ; ils traversèrent les quartiers des Prussiens pour se cantonner dans le cercle de Satz sur les frontières de leur électorat. Par leur défection, les Français affaiblis demeurèrent à Piseck sans secours. Le fardeau de la guerre pesait presque uniquement sur les épaules des Prussiens, et les ennemis puisaient dans l'affaiblissement des alliés les espérances les plus flatteuses de leurs succès.

Pendant que les Prussiens se refaisaient en Bohème de leurs fatigues, que les Français sommeillaient à Piseck et que les Saxons s'éloignaient le plus vite qu'ils pouvaient des hasards de la guerre, le prince de Lorraine rentrait en Moravie ; le prince Thierry d'Anhalt lui présenta la bataille auprès de Wischau. Son poste était si bien pris, que les troupes de la reine n'osèrent le brusquer. Les Prussiens restèrent dans cette position et ne la quittèrent qu'après avoir consumé le dernier tonneau de farine qui restait dans leur magasin. Le prince Thierry passa les montagnes de la Moravie et assit son camp

entre Troppau et Jägerndorff, sans que l'armée ennemie fit mine de le suivre. Dans cette retraite les dragons de Nassau nouvellement levés eurent une affaire (*a*) avec les hussards autrichiens, où ils se signalèrent par leur valeur et par leur conduite. En même temps le régiment de Canneberg (*b*) se fit jour à travers 3,000 ennemis qui voulaient le couper de l'armée et s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnaient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avait mis le feu : la moitié des escadrons se battit à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval; alors ils donnèrent sur les Autrichiens, les battirent et leur firent des prisonniers; un colonel Brédow les commandait. Ces faits ne sont pas importans; mais comment laisser périr dans l'oubli d'aussi belles actions, sur-tout dans un ouvrage que la reconnaissance consacre à la gloire de ces braves troupes? Cependant que pouvait-on prévoir de cette guerre, en réfléchissant sur le peu d'intelligence qui régnait entre les alliés, sur les pitoyables généraux qui conduisaient les Français, sur la faiblesse de leur armée, sur la faiblesse plus grande encore de celle de l'empereur? sinon que les vastes projets du cabinet de Versailles qui semblaient devoir s'accomplir l'année précédente, étaient plus que douteux alors.

De tels pronostics, fondés sur des faits certains, avertissaient le roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'issue au plutôt: bien d'autres raisons se joignaient encore à

(*a*) à Napagedell. (*b*) Entre Pierau et Grätz.

celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Le lord Hindford fut employé pour moyenner cet accommodement : il y était plus propre qu'un autre, vu qu'il avait déjà travaillé à la réconciliation des deux puissances, et que son amour-propre se trouvait intéressé à couronner son ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le passé : l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie et la défection des Saxons lui avaient rendu son ancienne fierté ; ses négociations secrètes à la cour de Versailles lui faisaient même porter ses vues plus loin. On a vu de tout temps l'esprit de la cour d'Autriche suivre les impressions brutes de la nature ; enflée dans la bonne fortune et rampante dans l'adversité, elle n'a jamais pu parvenir à cette sage modération qui rend les hommes impassibles à l'égard des biens et des maux que le hasard dispense. Alors son orgueil et son astuce reprenaient le dessus. Le mauvais succès de cette tentative du lord Hindford fortifia le roi plus que jamais dans l'opinion où il était, que pour qu'une négociation de paix réussît avec les Autrichiens, il fallait auparavant les avoir bien battus. Une armée belle et reposée l'invitait à tenter le fort des armes : elle était composée de 34 bataillons et de 60 escadrons, ce qui faisait à peu-près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette décision, il arriva un changement dans le ministère anglais. Cette nation inquiète et libre était mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes se faisait à son désavantage et que la Grande-Bretagne ne jouait pas un rôle convenable dans le

continent. On fouetta le roi sur le dos de son ministre ; il fut obligé de chasser le Sr. Walpole, que milord Carteret remplaça. Un mécontentement à peu-près semblable dans le siècle passé coûta la vie au roi Charles I; c'était l'ouvrage du fanatisme, et la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les seigneurs voulaient parvenir au ministère : Walpole avait occupé cette place trop long-temps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands ; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main et devint, de toutes les places du royaume, la moins amovible. Le cardinal de Fleuri fut très-mécontent de ce changement ; il s'accommodait assez de la conduite modérée de Walpole, et il craignait tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avait juré une haine implacable à tout ce qui portait le nom français. Cet anglais ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui ; il fit payer des subsides à la reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes anglaises en Flandre ; et pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent reçues avec reconnaissance, quoique le roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ses troupes et à ne point fonder ses espérances sur l'incertitude d'une négociation. M. de Broglie, qui se trouvait à Piseck, avec une douzaine de ducs et pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant, par ses représentations, que le cardinal résolut de lui envoyer quelques secours. On ne les rassembla

qu'au printemps, et ils arrivèrent trop tard : faute souvent reprochée aux Français, de n'avoir pas pris leurs mesures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avaient fait perdre Belgrade ; à présent qu'ils étaient leurs ennemis, ils ne leur faisaient aucun mal : cette dernière paix ressemblait à la guerre, et cette dernière guerre à la paix. C'est par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'empereur, et que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce siècle était stérile en grands hommes pour la France ; celui de Louis XIV en produisait en foule. L'administration d'un prêtre avait perdu le militaire. Sous Mazarin c'étaient des héros, sous Fleurie c'étaient des courtisans sybarites.

## CHAPITRE VI.

*Evénemens qui précèdent la bataille de Chotuſtz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahté. M. de Belle-Isle vient au camp Prussien ; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.*

L'ARMÉE du roi en Bohème était partagée en trois divisions : 16 bataillons et 20 escadrons couvraient le quartier général de Chrudim : 10 bataillons et 20 escadrons aux ordres de M. de Götz étaient aux environs de Leutomischel, et M. de Kalckstein occupait avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvaient se joindre en deux fois 24 heures. Il y avait outre cela 2 bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardait les magasins de Koenigsgrætz, et 3 autres couvraient les dépôts

de Pardubitz, de Podiebrad et de Nienbourg; de sorte que l'Elbe coulait en ligne parallèle derrière les quartiers des Prussiens, et les magasins étaient distribués de telle sorte, que, de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvait se porter à sa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'était nécessaire n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons et 60 escadrons pour couvrir la haute Silésie, et détacha le général Derschau avec 8 bataillons et 30 escadrons pour renforcer l'armée de Bohème. Ce renfort était encore en marche, qu'on apprit que le prince de Lorraine quittait la Moravie et marchait par Teutschbrod et Zwittau pour entrer en Bohème. On fut même que le maréchal de Kœnigseck, qui commandait cette armée *à latere*, avait dit qu'il fallait tirer droit vers Prague et combattre les Prussiens chemin faisant; il ne les croyait forts que de 15,000 hommes, et jugeait sa supériorité assez considérable pour attaquer un corps aussi faible sans rien hasarder. Bien des personnes condamnèrent le maréchal de ce que, faisant la guerre dans les propres Etats de la reine, il était aussi mal informé: ce n'était pas tout à fait sa faute; la Bohème penchait plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Prussiens étaient vigilans et observaient attentivement les personnes qui pouvaient les trahir; et enfin, des troupes arrivaient, d'autres partaient, de façon que ces mouvements compliqués ne pouvaient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple, M. de Kœnigseck pouvait être mal servi en espions; mais il ne fallait pas légèrement condamner sa conduite. Ce général croyait

peut-être que si, par sa faute, M. de Neuperg avait été battu à Molwitz, ce n'était pas une raison de croire les Prussiens invincibles, et son projet était beau, d'expédier chemin faisant les Prussiens et de prendre Prague d'emblée. A l'approche des Autrichiens le roi avait le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine et de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non-seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devait hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée (\*) du roi s'assembla aussi-tot auprès de Chrudim qui en faisait le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz et la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions, et les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine allait camper ce même jour à Setsch et Boyanof, et qu'il voulait y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avait occupé Czaslau, qu'un autre corps marchait à Kuttenberg et que ses hussards s'étaient emparés du pont de Kollin. Le dessein de M. de Koenigseck paraissait être d'enlever le magasin Prussien de Nienbourg et de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg avant l'ennemi: il fallut presser cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde était composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons et d'autant de hussards. Le roi campa ces

(\*) 13 mai.

troupes sur la hauteur de Podertzau auprès de Cottbortz, où ce corps, quoique faible, était dans un poste inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, et il aperçut d'une hauteur un corps à peu-près de 7 ou 8,000 hommes qui campait à un demi-mille de-là vers Wilincof. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on apercevait, on jugea que ce pouvait être le prince de Lobkowitz, qui venait de Budweis pour se joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui suivait le roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fussent à portée de se secourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyait probablement pour reconnaître ce camp. Les patrouilles des Prussiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étaient sellés et les soldats habillés; ce qui mit l'avant-garde à l'abri de toute surprise. Le lendemain (\*) à la pointe du jour les houfards rapportèrent que le camp qu'on avait vu la veille à Wilincof avait disparu: ces troupes qu'on avait prises pour celles du prince de Lobkowitz, étaient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien risquer s'était retiré à l'approche des Prussiens. Aussi-tôt que le prince Léopold eut passé le défilé de Hermanestitz, l'avant-garde continua sa marche. Le roi choisit en route une position pour l'armée, et il fit avertir le prince Léopold de camper, la droite à Czaslau et la gauche au village de Chotusitz. L'avant-garde ne devançait l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonnes-

(\*) le 16 mai.

menis entre Neuhof à la droite de l'armée prussienne et Kuttenberg : on trouva dans cette ville une cuison de pain préparée pour les Autrichiens et tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devait s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui était facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étaient qu'à un quart de mille des autres. Vers le soir le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie et le gros bagage, il n'était arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avait empêché de prendre Czaslau; et qu'il avait appris que le prince Charles campait à Wilincof, c'est-à-dire à un mille du camp Prussien. Tout cela préparait la bataille qui devait se donner: dans cette intention le roi partit le 17 à 4 heures du matin pour joindre le prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof, on découvrit toute l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avait gagné Czaslau et qui s'avancait sur 4 colonnes pour attaquer les Prussiens. Voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avait rangé les troupes: elles étaient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau; entre ce parc et le village de Chotusitz le terrain était marécageux et traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissait au voisinage de Neuhof et s'appuyait à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa cavalerie, au prince Léopold de détenir promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne

qui formaient la réserve des Autrichiens, et s'apercevant que leur ardeur les avait emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, et revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie prussienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchait de Chotusitz; elle n'eut pas le temps de se former et fut battue en détail. M. de Kœnigseck, qui s'aperçut que, par l'abandon de la cavalerie, le régiment de Léopold n'était plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là: ce régiment fut contraint de reculer; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz: en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'aperçut à temps de cet incendie, abandonna le village et forma le flanc de la gauche: ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'affaillir de ce côté. Malgré cet obstacle l'ennemi attaqua la gauche des Prussiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroise voulut entrer le sabre à la main dans cette ligne; cet essai lui réussit si mal, que soldats et officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étaient couchés devant les bataillons prussiens comme s'ils avaient mis les armes bas, tant le fusil bien manié est devenu une arme redoutable. Le roi faisit ce moment pour

donner

donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire ; les ennemis se rejetèrent sur leur droite, où ils se trouvèrent acculés à la Dobroya ; ils s'étaient engagés dans un terrain où ils ne pouvaient combattre, ce qui rendit leur confusion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards ; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute ; il les poursuivit avec 40 escadrons, soutenus de 10 bataillons, jusqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Prussiens consistèrent en 18 canons et 2 drapeaux ; ils firent 1200 prisonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus considérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers ; et si l'on voulait évaluer leur perte en comptant morts, prisonniers, blessés et déserteurs, on pourrait la faire monter sans exagération à 7,000 hommes. On leur aurait également enlevé quantité d'étendards, si par précaution ils ne les avaient tous laissés en arrière sous la garde de 300 maîtres : les Prussiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins surprendre, que l'usage de la cavalerie autrichienne était alors de tirer à cheval ; elle était toujours battue, mais cela ne laissait pas d'être meurtrier pour les chevaux des assaillants. Les morts du côté des Prussiens montèrent à 900 cavaliers et à 700 fantassins ; il y eut bien 2,000 blessés : les généraux de Werdeck et de Wédel, les colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleisch et Britz y perdirent la vie en se couvrant de gloire, et les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avait été plus vive, plus acharnée,

et plus importante pour les suites. Si les Prussiens avaient été battus à Chotusitz, l'Etat n'était pas sans ressources ; mais en remportant la victoire, on se procurait la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il est bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par M. de Kœnigseck. Il forme le projet de surprendre les Prussiens ; il s'empare de nuit de Czaslau, et ses troupes légères escarmoucheutent jusqu'au lever de l'aurore avec les grand'gardes des Prussiens. Etais-ce à dessein de les tenir alertes et de les empêcher d'être surpris, ou de les avertir du projet qu'il méditait ? Le jour de l'action (\*) il pouvait dès l'aube du jour tomber sur le camp du prince Léopold, que le roi ne joignit qu'à 6 heures. Que fait-il ? il attend jusqu'à 8 heures du matin pour se mettre en mouvement, et l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même ? Il laisse au maréchal de Budenbrock la liberté de se saisir d'une hauteur avantageuse d'où la cavalerie prussienne fond sur son aile gauche et l'accable : il prend le village de Chotusitz, et au lieu de s'en servir pour tourner entièrement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage en y mettant le feu et en empêchant lui-même ses troupes de le passer ; ce qui protège la gauche des Prussiens : il fixe toute son attention sur sa droite, et il néglige sa gauche, que le roi déborde et force de reculer jusqu'au ruisseau de la Dobrava, où la confusion de cette aile se communique à toute l'armée. Ainsi dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper, et se trouve

(\*) 17 mai.

réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut censurer dans la conduite du roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée dans ce camp ; il pouvait confier son avant-garde à un autre officier, qui l'aurait menée aussi bien que lui à Kuttenberg ; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold ; il aurait dû exécuter à la lettre les dispositions que le roi lui avait prescrites ; il aurait dû sortir de sa sécurité, étant averti des desseins de l'ennemi par de continues escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avait pas fait un usage judicieux du terrain où il devait combattre : ses fautes confistaient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans le parc de Spislau qui couvrait la gauche ; elle aurait bien empêché M. de Bathyan avec sa cavalerie d'en approcher : sa cavalerie aurait dû s'appuyer à ce parc ; s'il avait été assez vigilant pour le faire à temps, la chose n'était point impraticable. Son ordre de bataille sur la droite était moins défectueux ; en faisant les changemens que l'on vient d'indiquer, sa cavalerie de la gauche aurait laissé loin derrière elle ces petits ruisseaux qu'elle fut obligée de passer en présence de l'ennemi, et se serait trouvée dans un terrain où rien ne l'aurait empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotusitz n'avait tout au plus que l'apparence d'un poste ; le cimetière était le seul lieu tenable, mais il était entouré de chaumières de bois qui se seraient embrasées aussi-tôt que le feu d'infanterie aurait commencé. Le seul moyen de défendre ce village était de le retrancher, et comme le temps manquait pour cet

ouvrage , il ne fallait pas penser à s'y soutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précédâ cette action , fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venaient pour l'attaquer que lorsqu'il vit leurs colonnes commencer à se déployer devant son front. Alors il était bien tard pour penser à de bonnes dispositions ; mais la valeur des troupes triompha des ennemis , des obstacles du terrain et des fautes dans lesquelles tombèrent ceux qui les commandaient : une pareille armée était capable de tirer un général d'embarras , et le roi est lui-même convenu qu'il lui avait plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille auprès du village de Habor , où ils prirent un camp fortifié sur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4,000 hommes ; le roi en reçut un en même temps de 6,000 , que le prince d'Anhalt lui envoyait de la haute Silésie sous la conduite du général Derschau. Les Prussiens suivirent les ennemis ; mais lorsque leur avant-garde parut vers le soir aux environs de Habor , dès la nuit même le prince de Lorraine en décampa et se jeta par de grands bois sur le chemin de Teutschbrod. Les troupes prussiennes , qui ne pouvaient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres , allèrent se camper à Kuttenberg , pour être à portée de leurs magasins. Tandis que le prince de Lorraine se faisait battre par les Prussiens , Lobkowitz passa la Muldau à la tête de 7,000 hommes et vint audacieusement faire le siège de Frauenberg , dont le château

pouvait tenir 8 jours (\*). Broglie, qui avait reçu un renfort de 10,000 hommes et que le maréchal de Belle-Isle vint joindre parce que la diète de Francfort était finie, Broglie, dis-je, se mit en devoir de secourir cette ville : il fit passer tout son corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avait garni de quelque infanterie. Les premiers escadrons français, qui débouchèrent sans ordre ni disposition, attaquèrent les cuirassiers de Hohenzollern et de Bernis qui faisaient l'arrière-garde de Lobkowitz et les battirent. Les Autrichiens avaient à dos un bois où ils se ralignèrent à différentes reprises, mais comme le nombre des Français augmentait, ils enfoncèrent enfin les ennemis, et M. de Lobkowitz ne se crut en sûreté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers autrichiens passaient autrefois pour les piliers de l'Empire; les batailles de Crutzka et de Moltwitz les privèrent de leurs meilleurs officiers; on les remplaça mal : alors cette cavalerie tirait ou attaquait à la débandade, et fut par conséquent souvent battue : elle perdit cette confiance en ses forces qui sert d'instinct à la valeur. Les Français firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire : la bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La faiblesse du cardinal de Fleuri avait besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, et les deux maréchaux qui s'étaient trouvés à ce choc, voulaient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès tant à Francfort sur le Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un empereur à

(\*) Relation de Willich, témoin oculaire.

l'Allemagne, se rendit au camp du roi pour concertez avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. M. de Belle-Isle avait mal choisi son temps : le roi était bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations fourdres que les Autrichiens entretenaient avec le cardinal de Fleuri, et des anecdotes qui dénotaient sa duplicité, avaient dissipé la confiance de ce prince : on savait que la Chétardie avait dit à l'impératrice de Russie que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède était d'indemniser cette dernière puissance en Poméranie aux dépens du roi de Prusse. (\*) L'impératrice refusa cet expédient et en fit part au ministre de Prusse qui était à sa cour. En même temps le cardinal Tencin déclara au pape au nom de sa cour qu'il ne devait pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps et lieu la France y faurait mettre ordre et humilier ces hérétiques comme elle avait su les agrandir. Ce qui rendait le cardinal digne de la plus grande méfiance, c'était sa conduite ténébreuse ; il entretenait un nommé Dufargis à Vienne, qui était son émissaire et son négociateur. Il était donc indispensablement nécessaire de le prévenir, sur-tout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte et la plus décisive de toutes : il y avait à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il était impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les souverains ont recours dans les pays où règne l'opulence et la richesse.

(\*) Voyez relation de Martefeld.

Toutes ces raisons résumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui était alors à Breslau, pour l'autoriser à signer la paix avec le lord Hindford, qui avait des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cause que le roi n'entra dans aucune des mesures que le maréchal de Belle-Isle lui proposait, et que les audiences ne se passaient qu'en complimens et en éloges. On pouvait prévoir par la situation où s'était mis le maréchal de Broglie, qu'il s'exposait à recevoir quelque échec; il ne convenait pas aux intérêts de la Prusse que les Autrichiens pussent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût signée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le roi avertit le maréchal de Broglie des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendaient à se joindre au prince Lobkowitz; il lui repréSENTA qu'il devait s'attendre à être assailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, et que s'il ne voulait pas pousser vigoureusement M. de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devait au moins ravitailler Frauenberg. M. de Broglie se moqua des avis d'un jeune homme; il n'en tint aucun compte et resta tranquillement à Frauenberg sans trop savoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent; ils lui enlevèrent un détachement à Tein, passèrent la Mulda et pillèrent tout le bagage des Français. M. de Broglie, fort étonné de ce qui lui arrivait, ne fut que fuir à Piseck; de-là ayant donné pour toutes dispositions ces mots: l'armée doit marcher, il se retira à Braunau, d'où 3,000 croates le chassèrent et le poursuivirent jusqu'aux canons de Prague. Ces mauvaises nouvelles

firont expédier un courrier à Breslau pour hâter la conclusion de la paix. L'éloquence du lord Hindford, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuse aux ministres autrichiens qu'elle ne leur avait paru auparavant: ils se prêtèrent aux conseils du roi d'Angleterre, et voici les articles des préliminaires qui furent signés à Breslau. 1. La cession que la reine de Hongrie fait au roi de Prusse de la haute et de la basse Silésie et de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jægerndorf et des hautes montagnes situées au-delà de l'Oppa. 2. Les Prussiens seront chargés de rembourser aux Anglais 1,700,000 écus hypothéqués sur la Silésie. Les autres articles étaient relatifs à la suspension d'armes, à l'échange des prisonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainsi la Silésie fut réunie aux Etats de la Prusse. Deux années de guerre suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu roi avait laissé, se trouva presque épuisé; mais c'est acheter à bon marché des Etats, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures secondèrent sur-tout cette entreprise: il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre; que la Russie fût attaquée par la Suède; que par timidité les Hanovriens et les Saxons restassent dans l'inaction; que les succès fussent non-interrompus, et que le roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devint malgré lui l'instrument de leur agrandissement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'était formée pendant vingt-deux ans par une admirable discipline et supérieure au reste du militaire de l'Europe; des généraux vrais citoyens, des

ministres sages et incorruptibles, et enfin un certain bonheur qui accompagne souvent la jeunesse et se refuse à l'âge avancé. Si cette grande entreprise avait manqué, le roi aurait passé pour un prince inconsidéré, qui avait entrepris au-delà de ses forces: le succès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'est que la fortune qui décide de la réputation; celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé. Après l'échange des ratifications le roi retira ses troupes de la Bohème. Une partie passa par la Saxe, pour rentrer dans ses pays héritaires; l'autre partie marcha en Silésie et fut destinée à garder cette nouvelle conquête.

## CHAPITRE VII.

*De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglais en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Le duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de-là en Bavière. Négociations des Français et des Anglais à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'année 1743.*

LA bienféance demandait que cette paix que l'on venait de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le roi avait eu de bonnes raisons pour en venir là; mais les unes étaient de nature à ne point être publiées, et les autres ne pouvaient se dire sans accabler la France de reproches. Le roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance,

voulait conserver tous les dehors de la bienférence envers elle; seulement il se bornait à ne point courir la carrière périlleuse où elle était engagée, et à devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avait été. L'on prévoyait combien le cardinal ferait sensible à ce revirement de système, qui faisait manquer ses desseins les plus cachés: ils étaient bien différens de ceux qu'il affichait en public; car voici quelle était sa vraie marche. Il présumait si bien du nom français, qu'il pensait qu'une poignée d'hommes suffisait pour soutenir la Bohème. Son intention était de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés, et de fortifier ou de ralentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite était bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeait de tenir. De tous les alliés de la France, l'empereur était le plus à plaindre, parce que M. de Broglie n'était ni un Catinat ni un Turenne, et que le maréchal Törring et les troupes bavaroises n'étaient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il était de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avait l'obligation au roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvait se tirer honorablement d'un mauvais pas; de plus Auguste III était si peu instruit de l'emploi qu'on faisait de ses troupes, que lorsque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de son allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, si ses troupes y avaient

bien fait? Wartensleben lui répondit qu'elles n'y avaient point été, et que long-temps avant la bataille elles s'étaient retirées dans le cercle de Satz sur les frontières de la Saxe : le roi en parut étonné; il appela \*\*\* qui fut l'appaiser par de mauvaises raisons. Avec aussi peu de bonne volonté de la part de ses alliés, le roi n'était pas embarrassé de faire son apologie. Voici la copie de la lettre (\*) qu'il écrivit au cardinal de Fleuri. "Monsieur, mon „cousin, il vous est connu que depuis que nous „avons pris des engagemens ensemble, j'ai secondé „avec une fidélité inviolable tous les desseins du „roi votre maître. J'ai aidé par mes remontrances „à détacher les Saxons du parti de la reine de „Hongrie; j'ai donné ma voix à l'électeur de Ba- „vière; j'ai accéléré son couronnement; je vous „ai aidé de tout mon pouvoir à contenir le roi „d'Angleterre; j'ai engagé celui de Danemarck „dans vos intérêts: enfin par les négociations et „par l'épée j'ai contribué autant qu'il a été en moi „à soutenir le parti de mes alliés, sans que les „effets aient jamais assez répondu aux désirs de ma „bonne volonté. Quoique mes troupes, épuisées „par les fatigues continues de la campagne de „1741, demandassent à prendre quelque repos, „qui leur semblait être dû, je n'ai point refusé aux „pressantes sollicitations du maréchal de Belle-Isle „de les employer en Bohème, pour y couvrir „l'aile gauche des alliés. J'ai plus fait: pour dé- „gager M. de Ségur bloqué dans Lintz, le zèle „pour la cause commune m'a transporté en Saxe,

(\*) 10<sup>e</sup> juin 1742.

„ où à force d'importunités j'ai obtenu du roi  
„ Pologne que ses troupes , de concert avec l  
„ miennes , feraient une diversion en Moravie. C  
„ s'est porté sur Iglau, dont M. de Lobkowitz  
„ s'est retiré en hâte. Cette diversion aurait eu un  
„ effet décisif , si M. de Ségur avait eu la patience  
„ d'attendre les suites de cette opération , et si M.  
„ de Broglie avait été assez en force sur la Wotava  
„ pour seconder mes efforts ; mais la précipitation  
„ du premier , le peu de troupes de l'autre , la  
„ mauvaise volonté des généraux saxons , enfin le  
„ défaut d'artillerie pour assiéger Brunn , ont fait  
„ échouer cette entreprise , et m'ont obligé de quitter  
„ une province que les Saxons devaient posséder et qu'ils n'avaient pas la volonté de conquérir.  
„ De retour en Bohème , j'ai marché contre le prince  
„ de Lorraine ; je l'ai attaqué pour sauver la ville  
„ de Prague , qu'il aurait assiégée s'il n'avait été  
„ mis en déroute ; je l'ai poursuivi autant que les  
„ vivres me l'ont permis. Aussi-tôt que j'appris  
„ que le prince de Lorraine prenait le chemin de  
„ Tabor et de Budweis , j'en avertis M. de Broglie ,  
„ en lui conseillant d'expédier M. de Lobkowitz ,  
„ qu'il venait de battre à Sahé , avant que l'armée  
„ de la reine de Hongrie pût le joindre. M. de  
„ Broglie ne jugea pas à propos de prendre ce  
„ parti , et au lieu de retourner à Piseck , où le  
„ terrain le favorisait , il partagea ses troupes en  
„ différens détachemens. Vous êtes informé quelles  
„ en furent les suites et tout ce qu'il en est résulté  
„ de fâcheux. Maintenant la Bavière est coupée  
„ de la Bohème , et les Autrichiens , maîtres de

» Pilsen, interceptent en quelque sorte les secours  
» que le maréchal de Broglie peut attendre de la  
» France. Malgré les promesses que les Saxons  
» ont faites au maréchal de Belle-Isle, loin de se  
» préparer à les remplir et à se joindre aux Français,  
» j'apprends qu'ils quittent la Bohème et retournent  
» dans leur électorat. Dans cette situation, où  
» la conduite des Saxons est plus que suspecte et  
» où il n'y a rien à espérer de M. de Harcourt,  
» l'avenir ne me présente qu'une guerre longue et  
» interminable, dont le principal fardeau retom-  
» berait sur moi. D'un côté l'argent des Anglais  
» met toute la Hongrie en armes, d'un autre côté  
» les efforts de l'impératrice-reine font que ses  
» provinces enfantent des soldats. Les Hongrois  
» se préparent à tomber sur la haute Silésie : les  
» Saxons, dans les mauvaises dispositions que je  
» leur connais, sont capables d'agir de concert  
» avec les Autrichiens et de faire une diversion  
» dans mes pays héréditaires, à présent sans  
» défense. L'avenir ne m'offre que des perspec-  
» tives funestes, et dans une situation aussi critique  
» ( quoique dans l'amertume de mon cœur ) je  
» me suis vu dans la nécessité de me sauver du  
» naufrage et de gagner un asile. Si des conjonctu-  
» res fâcheuses m'ont obligé de prendre un parti  
» que la nécessité justifie, vous me trouverez tou-  
» jours fidèle à remplir les engagements dont l'exé-  
» cution ne dépend que de moi. Je ne révoque-  
» rai jamais la renonciation que j'ai souscrite des  
» pays de Juliers et de Bergue, je ne troublerai ni  
» directement ni indirectement l'ordre établi dans

„ cette succession : plutôt mes armes tourneraient  
 „ contre moi-même que contre les Français. On me  
 „ trouvera toujours un empressement égal à con-  
 „ courir à l'avantage du roi votre maître et au bien  
 „ de son royaume. Le cours de cette guerre n'est  
 „ qu'un tissu des marques de bonne volonté que j'ai  
 „ données à mes alliés ; vous en devez être con-  
 „ vaincu, ainsi que de l'authenticité des faits que je  
 „ viens de vous rappeler. Je suis persuadé, Mon-  
 „ sieur, que vous regrettez avec moi que le caprice  
 „ du sort ait fait avorter des desseins aussi salutaires  
 „ à l'Europe qu'étaient les nôtres. Je suis etc. ”

Voici la réponse du cardinal : (\*)

“ Sire, votre Majesté jugera aisément de la vive  
 „ impression de douleur qu'a faite sur moi la lettre  
 „ dont il lui a plu m'honorer du 10 de ce mois.  
 „ Le triste événement qui renversé tous nos projets  
 „ en Allemagne, n'eût pas été sans ressource, si  
 „ votre Majesté avait pu secourir M. de Broglio et  
 „ sauver du moins la ville de Prague; mais elle n'y  
 „ a pas trouvé de possibilité, et c'est à nous à nous  
 „ conformer à ses lumières et à sa prudence. On a  
 „ fait de grandes fautes, il est vrai, il serait inutile  
 „ de les rappeler ; mais si nous eussions réuni tou-  
 „ tes nos troupes, le mal n'eût pas été sans remède:  
 „ il ne faut plus y songer et ne penser qu'à la paix,  
 „ puisque votre Majesté la croit nécessaire, et le  
 „ roi ne la désire pas moins que votre Majesté;  
 „ c'est à elle à en régler les conditions et nous enver-  
 „ rons un plein-pouvoir au maréchal de Belle-Isle,  
 „ pour souscrire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je

„ connais trop sa bonne foi et sa générosité pour  
„ avoir le moindre soupçon qu'elle consente à nous  
„ abandonner après les preuves authentiques que  
„ nous lui avons données de notre fidélité et de  
„ notre zèle pour ses intérêts. Votre Majesté devient  
„ l'arbitre de l'Europe , et c'est le personnage le  
„ plus glorieux que votre Majesté puisse jamais  
„ faire. Achevez , Sire , de le consommer , en ména-  
„ geant vos alliés et l'intérêt de l'empereur autant  
„ que possible. Et c'est tout ce què je puis avoir l'hon-  
„ neur de lui dire dans l'accablemènt où je me  
„ trouve. Je ne cesserai de faire des vœux pour la  
„ prospérité de votre Majesté , et d'être avec tout  
„ le respect etc. ”

Ce fut ainsi que se termina cette alliance , où chacun de ceux qui la formaient , voulait jouer au plus fin ; où les troupes de différens souverains étaient aussi désobéissantes à ceux qui étaient à la tête des armées , que si on les avait rassemblées pour désobéir ; où les camps étaient semblables aux anarchies ; où tous les projets des généraux étaient soumis à la révision d'un vieux prêtre , qui , sans connaissance ni de la guerre ni des lieux , rejettait ou approuvait souvent mal à propos les projets importants dont il devait décider ; ce fût là le vrai miracle qui sauva la maison d'Autriche ; une conduite plus prudente rendait sa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Prussiens et les Autrichiens , le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus solennelle , avec la sanction du parlement , conformément aux vœux de toute la nation , qui le désirait

ainsi. Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il se flattait d'engager incessamment la Prusse dans la guerre qu'il méditait contre la France. Il avait déjà rassemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, 16,000 Anglais, autant de Hanovriens, auxquels 6,000 Hessois se joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Hesse, en avait un nombre pareil au service de l'empereur, et il eût pu arriver que Hessois contre Hessois eussent été engagés par honneur à s'entredétruire ; tant l'intérêt sordide aveugle les hommes ! Ces troupes, qui s'assemblaient en Brabant, ne donnaient pas assez d'inquiétude aux Français pour qu'ils négligeassent de sauver M. de Broglie. On envoya M. de Maillebois avec son armée en Bohème, pour secourir un maréchal et une armée française assiégée dans Prague. Les Parisiens, qui aiment assez à plaisanter sur tout, appellèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devait délivrer des prisonniers. M. de Maillebois passa le Rhin à Manheim et dirigea sa marche sur Eger. Depuis que les Prussiens avaient fait leur paix et que les Saxons s'étaient retirés chez eux, la fortune s'était entièrement déclarée pour la reine de Hongrie. Le prince de Lorraine, après avoir pris Pilsen, vint se camper proche de Prague. M. de Broglie avait pris auprès de Bubenitz une position qui lui était très-désavantageuse. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner et de se réfugier dans Prague avec toutes ses troupes ; il ne tarda pas à s'y voir assiégé. Les troupes allemandes de la reine formèrent l'investissement du petit côté ; les Hongrois, les Croates et les troupes

troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratschin jusqu'à la porte neuve, et ils établirent des communications par des ponts sur la haute et la basse Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce siège la grande sortie des Français, dans laquelle ils tuèrent et prirent 3,000 hommes aux ennemis et leur enclouèrent le canon qu'ils avaient en batteries. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglie rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, suivis de leurs prisonniers et des trophées qu'ils venaient d'emporter. Si les Français se rendaient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défense, ils n'en étaient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée : leur situation était digne de pitié, tant par la médisse et l'ignominie de leurs chefs que par l'affreuse misère à laquelle ils étaient exposés. La disette était si grande, qu'ils tuaient et mangeaient leurs chevaux, pour suppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on servait à la table des maréchaux. Dans cette situation désespérée, où ils ne voyaient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, M. de Maillebois vint à leur secours pour les délivrer. Si l'on avait donné carte blanche à ce maréchal, le destin de la Bohème aurait pu changer ; mais de Versailles le cardinal le menait à la lisière. Les occasions étaient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'osait en profiter. La cour de Vienne sentit le coup que le cardinal pouvait lui porter ; trop faible pour le parer, elle eut recours à la ruse, qui suppléa à ce qui lui manquait en force. Le comte Ulefeld, ministre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connaissant le caractère du

cardinal , fut si bien l'amuser par des négociations , qu'il donna à M. de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière et de joindre le prince de Lorraine. Les Français se laissèrent si bien amuser , que les Autrichiens gagnèrent une marche sur eux et réduisirent M. de Maillebois à choisir entre le combat ou la retraite ; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il était innocent : nous savons avec certitude que sa cour lui avait donné l'ordre positif de ne rien risquer. M. de Maillebois obéit donc ; et comme il lui était impossible de s'approcher de Prague sans engager une affaire générale , il retourna sur ses pas et se rapprocha d'Eger. Cette diversion , quoiqu'incomplète , produisit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglie , débarrassés de l'armée autrichienne , firent de gros détachemens pour amasser des provisions , et ravitaillèrent la ville. M. de Maillebois , qui devenait inutile en Bohème où il n'avait presque aucun pied , prit par Ratisbonne et Straubingen , et se joignit avec le maréchal de Seckendorff , qui commandait les troupes de l'empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohème , M. de Seckendorff aurait pu reprendre Passau , Straubingen et toutes les villes qui tenaient encore pour les Autrichiens. M. de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avait suivi en Bavière , et comme la saison était avancée et les deux armées accablées de fatigues , elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maison d'Autriche étaient sur un pied assez incertain en Italie. Les Espagnols, sous les ordres de M. de Mortemar, avaient pénétré jusqu'au Ferraraïs. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Espagne, qui ne voulait pas que ses généraux mollissent, envoya M. de Gages en Italie pour relever M. de Mortemar. L'année 1742 pouvait s'appeler celle des diversions: l'invasion de M. de Khevenhuller en Bavière, celle du roi en Moravie, cette armée que les Anglais rassemblaient en Flandre, la marche de M. de Maillebois en Bohème, la flotte de l'amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le roi à la neutralité, le passage de don Philippe par la Savoie pour engager le roi de Sardaigne à retirer ses troupes de l'armée autrichienne sur le Panaro. Aucune de ces diversions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étaient proposé. Depuis la retraite de M. de Maillebois, Prague fut resserré de nouveau par un corps de troupes légères de Croates et de Hongrois, qui en formaient l'investissement.

Pendant que tout ceci se passait au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle impératrice s'affermisait à Pétersbourg. Les ministres de cette princesse furent assez adroits pour endormir, par leurs négociations, et l'ambassadeur de France et M. de Lœwenhaupt qui commandait les troupes suédoises en Finlande. Les Russes usèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que M. de Lascy, qui commandait les troupes russes, se vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de se montrer, les Suédois plierent par-tout: le nom

russe qu'ils ne proféraient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva , était devenu pour eux un objet de terreur : les postes inattaquables n'étaient plus des lieux de sûreté pour eux. Après avoir ainsi fui de poste en poste , ils se virent resserrés à Friedrichsham par les Russes , qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur restait ; ces Suédois eurent enfin la faiblesse de mettre les armes bas , et signèrent une capitulation ignominieuse et flétrissante , qui imprima une tache à la gloire de leur nation ; 20,000 Suédois passèrent sous le joug de 27,000 Russes. Lascy désarma et renvoya les Suédois nationaux et les Finnois prirent ferment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil et la vanité des peuples ! Ainsi les royaumes et les empires , après s'être élevés , s'affaiblissent et se précipitent vers leur chute. C'est bien à ce sujet qu'il faut dire : vanité des vanités , tout est vanité ! La cause politique de ces changemens se trouve vraisemblablement dans les différentes formes de gouvernement par lesquelles les Suédois ont passés. Tant qu'ils formaient une monarchie , le militaire était en honneur , il était utile pour la défense de l'Etat et il ne pouvait jamais lui être redoutable. Dans une république , c'est le contraire : le gouvernement doit en être pacifique par sa nature , le militaire y doit être avili ; on a tout à craindre des généraux qui peuvent s'attacher les troupes ; c'est d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques l'ambition se jette du côté de l'intrigue pour parvenir ; les corruptions les avilissent insensiblement , et le vrai point d'honneur se perd , parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exigent

aucun mérite dans le postulant. Outre cela, jamais le secret n'est gardé dans les républiques; l'ennemi est averti d'avance de leurs desseins et il peut les prévenir. Mais les Français réveillèrent à contre-temps l'esprit de conquête qui n'était pas encore entièrement effacé de l'esprit des Suédois, pour les commettre avec les Russes, lorsque les Suédois manquaient d'argent, de soldats disciplinés et surtout de bons généraux. La supériorité que les Russes avaient alors, obligea les Suédois à envoyer des sénateurs à Pétersbourg offrir la succession de leur couronne au jeune grand-duc, prince de Holstein et neveu de l'impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand-duc, qui trouva cette couronne au-dessous de lui. Le marquis de Botta, alors ministre autrichien à Pétersbourg, dit au grand-duc en lui faisant compliment; "Je voudrais", qu'il fût aussi facile à la reine ma maîtresse de "conserver ses royaumes qu'il l'est à votre Altesse", impériale d'en refuser." Sur ce refus du grand-duc, les prêtres et les paysans, qui ont voix aux diètes, voulaient qu'on choisît pour successeur de leur roi le prince royal de Danemarck; les sénateurs du parti français donnaient leurs suffrages au prince de Deuxponts; mais l'impératrice se déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand-duc, et sa volonté l'emporta sur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étaient formées à Stockholm tenaient les résolutions de la diète en suspens.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finissaient pas. Les Anglais avaient dessein d'entraîner

le roi dans la guerre qu'ils allaient entreprendre ; les Français voulaient l'engager dans des mesures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'était obligé ; l'empereur sollicitait sa médiation : mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre durait, plus la maison d'Autriche épuisait ses ressources ; et plus la Prusse restait en paix, plus elle acquérait de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures était de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il fallait empêcher que l'empereur ne fût détrôné et que les Français ne fussent chassés d'Allemagne ; et quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvaient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes : l'occasion s'en présente tout de suite. Le roi d'Angleterre s'était proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie : ce secours aurait perdu sans ressource les affaires de l'empereur et de la France. Un danger aussi pressant mit le roi dans la nécessité d'employer les représentations les plus fortes ; il alla jusqu'à menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hasardait de faire passer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces, les Hollandais se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, et les Français, ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avaient formé pour le maintien

de l'empereur. Ce projet avait pour but de soutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les Français avaient deux raisons pour y concourir ; la première, c'est qu'en abandonnant la Bavière, ils étaient contraints de repasser le Rhin et de fonder à la défense de leurs propres foyers ; la seconde, qu'ayant fait un empereur, il y avait de la honte pour eux à l'abandonner et à le livrer, pour ainsi dire, à la merci de ses ennemis. Mais leurs généraux avaient perdu la tête, et la terreur, plus forte que le raisonnement, les subjuguait : pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avait dessein de former une association des cercles, qui mettrait sur pied une armée de neutralité ; sous ce prétexte le roi aurait pu y joindre ses troupes, et cette armée aurait couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte servile que les princes de l'Empire avaient de la maison d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent et la diète ne voulut rien résoudre. Si la France avait soutenu ce projet par quelques sommes distribuées à propos, il aurait réussi : la plus mauvaise économie d'un prince est de ne savoir pas dépenser son argent lorsque les conjonctures l'exigent. Ainsi finit l'année 1742, dont les événemens variés servirent de prélude à une guerre qui se fit avec un plus grand acharnement. Les Français étaient les seuls qui désirassent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la faiblesse du gouvernement français, croyait qu'il suffisait d'une campagne pour l'abattre ; la reine de Hongrie couvrait son ambition sous le voile d'une défense légitime : nous verrons dans la suite comment

de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont elle jouissait pour rétablir ses finances ; les ressources étaient usées ; il fallait laborieusement en asseoir de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avait de défectueux encore dans les recettes de la Silésie, payer les dettes des Autrichiens aux Anglais. On entreprenait en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neisse, Glatz et Cösel ; on faisait dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes ; tout cela demandait de l'argent et beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Silésie était composée à 35,000 hommes qui avaient servi d'instrument à cette conquête. Ainsi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes prussiennes une école de guerre. Dans les places se formaient des magasins ; la cavalerie acquérait de l'agilité et de l'intelligence, et toutes les parties du militaire concourraient avec une même ardeur à l'affermissement de cette discipline qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.

## CHAPITRE VIII.

*Evénemens des années 1743 et 1744, et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.*

ON dit que c'est une faute capitale en politique de se fier à un ennemi réconcilié, et l'on a raison ; mais c'en est une plus grande encore à une puissance

faible de lutter à la longue contre une monarchie puissante, qui a des ressources dont la première manque. Cette réflexion était nécessaire pour répondre d'avance aux critiques qui censuraient la conduite du roi. Fallait-il, disait-on, se mettre à la tête d'une ligue pour écraser la nouvelle maison d'Autriche, et laisser ensuite reprendre le dessus à cette même maison, pour chasser les Français et les Bava-rois de l'Allemagne ? Mais quel était le projet du roi ? N'était-ce pas de conquérir la Silésie ? Comment pouvait-il l'exécuter, si la guerre avait continué, n'ayant pas assez de ressources pour fournir aux grandes dépenses qu'elle entraînait de nécessité ? Tout ce qui dépendait de lui, c'était d'agir par des négociations et, autant que cela était faisable, de conserver l'équilibre entre les puissances belligérantes. La paix lui donnait le temps de respirer et de se préparer à la guerre ; d'ailleurs l'animosité était si forte entre la France et l'Autriche, et leurs intérêts étaient si opposés, que la réconciliation entre ces puissances ennemis paraissait encore bien éloignée ; il fallait se réserver pour les grandes occasions. Les mauvais succès des armées françaises avaient fait une assez forte impression sur l'esprit du cardinal de Fleuri pour que sa santé s'en ressentît ; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avait été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'église romaine et depuis 17 ans premier ministre. Il s'était soutenu dans ce poste, où peu de ministres vieillissent, par l'art de captiver la confiance de son maître, et en écartant avec soin de la cour ceux dont le génie pouvait lui don-

ner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de succession et le système de Law avaient faites à la France. Son économie fut aussi utile au royaume que l'acquisition de la Lorraine lui fut glorieuse. S'il négligea le militaire et la marine, c'est qu'il voulait tout devoir à la négociation, pour laquelle il avait du talent. Son esprit succomba ainsi que son corps sous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant sa vie, on le blâma trop après sa mort. Ce n'était point l'âme altière de Richelieu, ni l'esprit artificieux de Mazarin ; c'étaient des lions qui déchiraient des brebis. Fleuri était un pasteur sage, qui veillait à la conservation de son troupeau. Louis XV voulut éléver à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un dessein qui ne fut jamais exécuté : à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleuri avait fait exiler, crut du fond de son exil pouvoir emporter ce poste vacant ; il écrivit à Louis XV, blâmant l'administration de son ennemi et se vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour son exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il était relégué. Le roi de France notifia la mort de son ministre aux cours étrangères, à peu-près dans le style d'un prince qui annonce son avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au roi ; nous l'avons copiée mot pour mot. " Monsieur mon frère, après la perte que je „ viens de faire du cardinal de Fleuri, en qui j'avais „ mis toute ma confiance dans l'administration de „ mes affaires, et dont je ne puis assez regretter la „ sagesse et les lumières, je ne veux pas différer de

„ renouveler moi-même à votre Majesté les affu-  
„ rances qu'il vous a données en mon nom , et que  
„ je l'ai souvent chargé de vous réitérer , de l'amitié  
„ parfaite que j'ai pour la personne de votre Majesté ,  
„ et du désir sincère que j'ai toujours eu de pou-  
„ voir concerter avec elle tout ce qui peut être de  
„ nos intérêts communs. Je ne puis douter que  
„ votre Majesté n'y réponde de sa part comme je  
„ le puis désirer , et elle peut compter qu'elle trou-  
„ vera en moi dans toutes les occasions la même  
„ disposition de contribuer à sa gloire et à son avan-  
„ tage , et à lui marquer que je suis etc. ”

Le département des affaires étrangères notifia en même temps que le roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même , voulait qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avait été le pupille et le cardinal de Fleuri son tuteur. Après la mort de Mazarin , Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre ; personne ne le porta pour Fleuri ; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutissaient toutes à lui et venaient toutes se joindre dans ses mains : il était le point de ralliement , qui réunissant les finances , la guerre , la marine et la politique , les dirigeait au moins à un même but. Depuis sa mort le roi voulut travailler lui-même avec les ministres qui étaient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours , et la France fut gouvernée par quatre rois subalternes , indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produisit des détails de département ;

mais les vues générales qui réunissent et embrassent en grand le bien de l'Etat et son intérêt, manquent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas et de Barthole, qui devient ministre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe était en feu; et un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginait rendre Louis XV souverain des mers, et le roi le ferait devenu, si les discours d'un homme aimable avaient pu opérer ce miracle. Amelot était de ces esprits rétrécis, qui comme les yeux myopes distinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France; c'était proprement une aristocratie, ou bien un vaisseau qui, navigant sans boussole sur une mer orageuse, ne suivait pour système que l'impulsion des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois jointe aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz avec 16,000 Hongrois tenait toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 François. Le corps de M. de Belle-Isle était presque tout composé d'infanterie, et celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétait M. d'Argenson: soit par impatience, soit par humeur, soit par légereté, ce robin fit expédier au maréchal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre était plus facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence; il fit sortir la garnison le 18 de décembre au soir par un froid très-

piquant ; il gagna trois marches sur le prince Lobkowitz , et enfilant un chemin difficile qui donnait peu de prise à la cavalerie de l'ennemi , il continua de longer l'Eger et arriva le dixième jour de sa marche à la ville d'Eger : 4,000 hommes périrent de misère et de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire ; et cette armée délabrée , réduite à 8,000 combattans , fut partagée. Ce qui était encore en état de servir joignit M. de Maillebois en Bavière , et les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohème fut ainsi conquise et perdue , sans qu'aucune victoire ni des Français ni des Autrichiens eût décidé entre eux du sort des empires. Dans tout autre pays que la France , une retraite comme celle de M. de Belle-Isle aurait causé une consternation générale : en France , où les petites choses se traitent avec dignité et les grandes légèrement , on ne fit qu'en rire , et M. de Belle-Isle fut chansonné : des couplets ne mériteraient certainement pas d'entrer dans un ouvrage aussi grave que le nôtre ; mais comme ces sortes de traits marquent le génie de la nation , nous croyons ne point devoir omettre celui-ci :

*Quand Belle-Isle partit une nuit  
De Prague à petit bruit ,  
Il dit , voyant la lune :  
Lumière de mes jours ,  
Aître de ma fortune ,  
Conduisez-moi toujours.*

En pareille occasion on aurait jeûné à Londres , exposé le saint sacrement à Romé , coupé des têtes à

Vienne. Il valait mieux se consoler par une épigramme. La retraite du maréchal de Belle-Isle eut le sort de toutes les actions des hommes: il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon; d'autres trouvaient que cette fuite honteuse ne pouvait se comparer qu'à la défaite de Guinegast. Ils avaient tort les uns et les autres; 16,000 hommes qui évacuent Prague et se retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les poursuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins aussi longs à traverser que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perse en Grèce, mais aussi ne faut-il pas oublier les choses et comparer une marche où les Français ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les dispositions de M. de Belle-Isle étaient bonnes; le seul reproche qu'on puisse lui faire, est de n'avoir pas dans sa marche assez ménagé ses troupes.

Dès-lors la fortune de la reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie M. de Gages, qui passait le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne satisfit point la cour de Vienne; elle trouva que le maréchal Traun n'en avait pas assez fait, elle voulait des batailles qui eussent de grandes suites. Enfin ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, et c'était cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maison d'Autriche commençait à regagner des provinces perdues et assurait celles qui étaient menacées. Cela ne l'empêchait pas d'être accablée par le poids de cette guerre; peut-être y aurait-elle succombé,

si ces premières lueurs de prospérité n'eussent ranimé la bonne volonté de ses alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le soutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le faisaient agir ainsi étaient en grande partie une haine invétérée qu'il portait à la France. Il avait servi dans sa jeunesse contre cette puissance ; il s'était trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avait chargé à la tête d'un escadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur distinguée ; il ambitionnait de se trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occasion s'en présentait, il avait des troupes en Flandre ; en se déclarant pour la reine, en passant la mer, personne ne pouvait lui disputer le commandement de ses troupes ; de plus, il allait augmenter son trésor de Hanovre par les subsides que les Anglais lui payeraient pour ses Hanoviens. Pour le lord Carteret, il avait besoin de la guerre afin de se soutenir auprès de son maître et auprès de la nation anglaise. Le commerce de ces îsulaires était gêné depuis qu'ils étaient en guerre avec l'Espagne : pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il fallait le frapper sur terre et en Europe. La France passait pour à demi-ruinée par les efforts qu'elle avait faits pour soutenir la Bavière et la Bohème : elle était l'alliée de l'Espagne ; en affaiblissant l'une de ces puissances on affaiblissait l'autre. Il fallait donc battre les Français, soit en Allemagne, soit en Flandre, pour gagner sur mer une supériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le roi, son ministre et la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut résolu d'envoyer au

œur de l'Allemagne ces troupes anglaises, hanovriennes et hessoises qui se trouvaient en Flandre. Autant ce projet pouvait convenir au roi d'Angleterre, autant convenait-il peu au roi de Prusse : il ne devait pas perdre de vue cet équilibre politique que pendant la guerre même son intérêt l'obligeait de maintenir entre les puissances belligérantes. Si la maison d'Autriche gagnait une supériorité décidée dans l'Empire sur la maison de Bavière, la Prusse perdait son influence dans les affaires générales, il fallait donc empêcher que le roi d'Angleterre et la reine de Hongrie, aveuglés par les succès auxquels ils devaient s'attendre, ne détrônaissent l'empereur. La voie des représentations était la seule qui convint au roi de Prusse ; et se servant des argumens que peut employer un prince allemand, zélé pour sa patrie et pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, sans des raisons très-importantes, l'Empire le théâtre d'une guerre qui était près de s'allumer, et de se souvenir qu'il n'est point permis à un membre du corps germanique d'introduire, sans la sanction de la diète, des troupes étrangères dans sa patrie. C'était tout ce que ce prince pouvait faire dans les conjonctures où il se trouvait : il ne pouvait pas compter sur la France, qu'il avait indisposée contre lui par la paix de Breslau : il ne pouvait se brouiller avec les Anglais, qui étaient les seuls garans qu'il eût de cette paix. Les choses n'en étaient pas venues à une extrémité assez grande pour replonger ses Etats dans une nouvelle guerre ; il fallait donc se contenter de la promesse du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni

contre

contre la dignité de l'empereur, ni contre ses Etats patrimoniaux.

Ce n'était pas avec les Anglais seuls qu'on négociait. Le roi avait entamé une autre négociation à Pétersbourg pour des intérêts qui le touchaient plus directement : il s'agissait d'obtenir de l'impératrice de Russie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglais et les Autrichiens qui s'y opposèrent de toutes leurs forces, quoique sous main. Les deux frères Bestuchew, ministres de l'impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardait la cession qu'elle avait faite de la Silésie comme un acte de contrainte, dont elle pouvait appeler avec le temps, en rejetant sur la nécessité ce que la rigueur des conjonctures l'avait forcée d'accepter. Les Anglais voulaient isoler le roi de Prusse et le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement sous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces sortes de vues, il leur est bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichsham fut ratifiée entre la Russie et la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à se plaindre ; le despotisme que les Russes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation ; un sujet de l'impératrice était considéré en Suède comme un sénateur romain du temps de César pouvait l'être dans les Gaules. Une nation malheureuse ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm était assemblée

pour ratifier la paix qui venait de se conclure avec la Russie et pour nommer un successeur au trône ; le roi de Danemarck, dans le dessein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck et de la Norvège sur la tête de son fils le prince royal, excita une rébellion dans la Carélie, souleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois ; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de son plan, que ce plan avorta avant sa naissance. Les troupes danoises et suédoises s'assemblaient déjà sur les frontières ; la diète de Stockholm s'empressait à trouver des secours ; elle demanda les bons offices du roi de Prusse pour moyennier un accommodement avec ses voisins. Le roi s'intéressa pour eux, et le roi de Danemarck lui répondit qu'eu égard à ses exhortations il ne précipiterait pas les choses. Mais ce qui paraîtra presque incroyable, c'est que ces mêmes Suédois, qui venaient de faire une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'impératrice contre les Danois. Elisabeth la leur accorda et elle fit partir le général Keith sur des galères qui portaient 10,000 hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holstein, évêque de Lubeck, fut élu au lieu du prince danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse. Ainsi à peu-près dans le cours de la même année la Suède fut battue, protégée et enfin donnée au prince de Holstein par l'impératrice de Russie. Le sénat de Stockholm se consola de tant d'infortunes par des cruautés ; il fit périr les généraux de Buddenbrock et de Lœwenhaupt sur l'échafaud. On les accusa de trahisons et de perfidies,

mais rien ne fut prouvé ; ils n'étaient coupables que d'ignorance et de trop de faiblesse.

Mais il est temps de quitter ces scènes tragiques du Nord pour retourner au Sud, et voir ce qui se passa dans la Bohème après que les Français l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie se rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement duquel sa fermeté avait autant et plus contribué que la force de ses armes. Le jour même de son couronnement elle apprit que le maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avait chassé le général Minucci, qui commandait un corps de 7 à 8,000 Impériaux : les détails de cette affaire nous sont parvenus par des officiers prussiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. M. de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place située sur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche ; ses troupes, sortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ses desseins, le maréchal de Seckendorff en fut informé, et il donna ordre à M. de Minucci de se retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne fut ni disposer sa retraite pour obéir aux ordres de son chef, ni choisir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi et pour lui résister. M. de Khevenhuller se trouva bientôt en présence des Bavarois ; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui séparait les deux armées ; sa droite était appuyée à Braunau, que l'on avait fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poste était

fort par sa droite et par son front, autant était-il faible sur sa gauche. M. de Khevenhuller s'en aperçut au premier coup-d'œil; il détacha M. de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les Impériaux, et prenant des chemins détournés, tomba sur cette aile qui était en l'air, tandis que Nadasti avec ses houfards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent sans s'être défendus; une partie de leur cavalerie se sauva dans Braunau, leur infanterie se réfugia sur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ses troupes et la ville de Braunau se rendirent tout de suite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Bourghausen, où les Impériaux avaient encore un corps de troupes. Les Français qui étaient à Osterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandait cette armée avec les maréchaux de Maillebois et de Seckendorff, avait été vivement pressé par Seckendorff de prévenir l'ennemi et d'assembler ses troupes avant que M. de Khevenhuller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendent même qu'il n'était pas fâché de voir le mauvais succès d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avait le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avait des ordres de la cour de retourner en France et d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, et la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens furent profiter de l'avantage qu'ils

avaient d'être en corps et d'agir contre des troupes séparées par bandes. Le prince de Lorraine arriva au camp, et sans s'arrêter, délogea les Français de Deckendorff ; tout plia devant lui : à mesure qu'il s'avancait, les troupes françaises recevaient ordre de se retirer. Quelques rivières assez considérables, qui ont leur source dans le Tyrol, qui traversent la Bavière et vont se jeter dans le Danube, fournissent aux généraux qui veulent se défendre la facilité d'en disputer les bords ; mais le prince de Lorraine les passa sans y trouver de résistance. Broglio décampa de Straubingen, où il avait un gros magasin, en y laissant une faible garnison, qui fut sacrifiée à l'ennemi. Un secours de 10,000 Français était déjà arrivé à Donawerth pour le joindre ; ils devinrent les compagnons de sa fuite ; et malgré les plus fortes représentations de M. de Seckendorff, les Français l'abandonnèrent et ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg, où M. de Broglio donna un bal le jour de son arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venait de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à rassembler les débris de ses impériaux qui s'étaient si mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui était à Bourghausen et se retira en hâte sur Munich, qu'il abandonna pour se joindre à l'armée française ; mais assuré que ces troupes voulaient repasser le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio que comme les Français abandonnaient l'empereur, ce prince se voyait constraint de les abandonner de même et de chercher ses sûretés où il les trouverait. Aussi-tôt il demanda au prince de Lorraine et à M. de Khevenhuller de convenir avec lui d'une suspension

d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de respecter les troupes impériales tant qu'elles occuperaient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs succès, méprisaient trop ces troupes pour vouloir les désarmer; ils volaient vers le Rhin, soutenus de la chimérique espérance de reconquérir la Lorraine. La prospérité est à la guerre souvent plus dangereuse que l'infortune; aux uns elle inspire une trop grande sécurité, et aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde serait celui qui, dans les diverses fortunes, conserverait un esprit égal et qui ne séparerait jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminait vers le Rhin, l'Allemagne était inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui sous prétexte de la protéger, concourrait à sa ruine. Le roi d'Angleterre avait envoyé vers le bas Rhin ses troupes hanoviennes et anglaises sous le commandement du lord Stairs. George passa lui-même la mer et vint à Hanovre, pour se mettre ensuite à la tête de son armée. Le lord Stairs, qui était à Hœchst, risqua de passer le Mein; les Français qui l'épiaient, l'obligèrent d'abord à reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit apprêter au roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne commît quelque imprudence plus forte, et il se hâta de prendre lui-même le commandement de ses troupes. Ce corps était composé de 17,000 Anglais, 16,000 Hanoviens et 10,000 Autrichiens, ce qui faisait 43,000 combattans; 6,000 Hessois et quelques régiments hanoviens étaient encore en marche pour le joindre. Le lord Stairs avait agi avec si peu de

prudence, que les soldats manquaient de pain et les chevaux de fourrage. Pour subvenir à cet inconvénient, le roi vint se camper auprès d'Aschaffenburg; mais ce moyen ne suffit pas pour remédier à la négligence qu'on avait eue de ne pas amasser assez de vivres. Le Rhin pouvait fournir des secours, et le roi s'éloignant de cette rivière, se trouva plus resserré qu'auparavant par le Mein et par les Français qui gardaient l'autre bord, et sur ses derrières par les montagnes arides du Speshard: il ne s'aperçut que trop tôt de sa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque anglais dans son camp, et comme il prévit qu'il ne pouvait y rester que peu de jours, Noailles conçut un dessein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, et fit construire deux ponts sur le Mein et préparer à côté des guets pour sa cavalerie. Toutes ces choses s'exécutèrent sans que le roi d'Angleterre en eût vent: c'était le prélude de la bataille qui devait se donner bientôt. Pour en avoir une idée précise, il est bon de savoir que l'armée anglaise, affamée vers les sources du Mein, ne pouvait trouver des subsistances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au sortir de ces monticules, traversait la petite plaine de Dettingen. M. de Noailles en conséquence tenait un détachement tout prêt pour occuper Aschaffenburg au moment où les Anglais en fortiraient. Il avait fait dresser tout le long du Mein des batteries masquées dont il pouvait tirer à bout-portant sur les colonnes des alliés en marche: la plus forte partie de son armée devait passer le Mein, pour se ranger derrière un ruisseau qui du Speshard coule

devant ce front et va se jeter dans le Mein ; des troupes coupaien précisément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvait donc, à ce débouché, une armée en face et des batteries en flanc. Si le maréchal de Noailles avait aussi exactement exécuté ce projet, qu'il l'avait conçu avec sagesse, le roi d'Angleterre aurait été forcé, ou d'attaquer l'armée française dans un poste très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le passage à Hanau, ou de se retirer par les déserts du Speshard, ce qui infailliblement aurait fait débander les troupes faute de subsistances. La faim chassa les Anglais d'Aschaffenbourg, comme Noailles l'avait prévu. Les troupes, qui avaient campé par corps, ne marchaient point par colonnes, mais se suivaient par distances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglais et enfin les Autrichiens. Le roi était dans son carrosse auprès des troupes de Hanovre ; on l'avertit pendant la marche que son avant-garde était attaquée par un gros de cavalerie française, et bientôt après, que toute l'armée française avait passé le Mein et se trouvait en bataille vis-à-vis de lui. Le roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonnade des Français commence ; son cheval prend l'épouvante, et allait l'emporter au milieu des ennemis, si un écuyer ne se fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval et combattit à pied à la tête d'un de ses bataillons anglais. Les troupes avaient un petit bosquet à passer ; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçait. Le duc d'Aremberg et M. de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens, et formèrent leur armée vis-à-vis de celle des Français, aussi bien que les circonstances

le permettaient. Le champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à se mettre sur 7 ou 8 lignes. Les Français ne leur laissèrent pas le temps de finir tranquillement leur disposition; la maison du roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renversa tout ce qu'elle rencontra et fit des prodiges de valeur: elle aurait peut-être remporté l'honneur de cette journée, si elle n'avait pas sans cesse trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant mise en désordre, le régiment de Stirheim autrichien s'en aperçut et la fit reculer à son tour. Cela n'aurait pas fait perdre la bataille aux Français: la véritable cause ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de M. de Harcourt et de M. de Grammont. Ils étaient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes françaises; ils quittent leur poste sans ordre et s'avisen de prendre en flanc la gauche des alliés qui tirait vers le Mein; par cette manœuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étaient au-delà du Mein et qui incommodaient beaucoup les alliés, de tirer. Les gardes françaises ne soutinrent pas la première décharge des Autrichiens; elles prirent la fuite d'une manière honteuse et se précipitèrent dans le Mein, où elles se noyèrent; d'autres portèrent le découragement et l'épouvante dans le reste de l'armée. Le prince Louis de Brunswic, qui servait dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à persuader au roi d'Angleterre de faire avancer les Anglais; ce furent cependant eux qui décidèrent les Français à la retraite et à repasser le Mein. Les Français plaisantèrent là-dessus. On appela cette

action *la journée des bâtons rompus*, parce que M. de Harcourt et M. de Grammont n'avaient attaqué que dans l'espérance d'obtenir le bâton de maréchal comme une récompense due à leur valeur; on donna aux gardes françaises le sobriquet de *canards du Mein*: on pendit une épée à l'hôtel de Noailles avec l'inscription, *point homicide ne feras*. Sans doute que ce maréchal ne devait pas se tenir auprès de sa batterie au-delà du Mein. Si l. avait été présent à l'armée, il n'aurait jamais permis aux gardes françaises d'attaquer si mal à propos, et si les troupes étaient demeurées dans leur poste, jamais les alliés ne les y auraient forcés. Cette journée ne valut au roi d'Angleterre que des subsistances pour ses troupes. Le canon des Hanovriens fut bien servi; quelques régimens de leurs troupes et quelques régimens autrichiens, sur-tout celui de Stirheim, se distinguèrent. M. de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille et fut bien secondé par le prince Louis de Brunswic. Je fais d'un officier qui se trouva sur les lieux, que le roi d'Angleterre se tint pendant toute la bataille devant son bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main et le bras étendu, à peu-près dans l'attitude où se mettent les maîtres d'escrime pour pousser la quarte: il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le duc de Cumberland combattit avec les Anglais à la tête des gardes; il se fit admirer par sa bravoure et par son humilité: blessé lui-même, il voulut que le chirurgien pensât avant lui un prisonnier français criblé de coups. Les alliés ne pensèrent point à poursuivre les Français, ils ne pensèrent qu'à trouver des subsistances dans

leur magasin de Hanau. Le vainqueur, après avoir soupé sur le champ de bataille, poursuivit incessamment sa route pour se rapprocher de ses vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'est qu'après cette bataille gagnée le lord Stairs pria par un billet le maréchal de Noailles d'avoir soin des blessés qui se trouvaient sur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnaient. Comme les alliés portaient tous des rubans verts sur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du roi, qui la porta sans scrupule; ce sont des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaisir au roi de Prusse qu'en avait ressenti le roi d'Angleterre. Il était à craindre que le ministère français, peu ferme, et découragé par une suite de revers, ne sacrifiât la gloire de Louis XV, et les intérêts de l'empereur, pour se tirer des embarras toujours renaissans qui l'environnaient. Pour éclairer les démarches des alliés, le roi fit partir le jeune comte Finck, sous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret et pour découvrir les négociations qui pourraient s'entamer dans ce camp. Le prince de Hesse, Guillaume, frère du roi de Suède, était très-bien intentionné pour les intérêts de l'empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propositions d'accommodelement tendantes à concilier la Bavière et l'Autriche; mais cet anglais ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses pensées, et l'on s'aperçut qu'il ne voulait point d'accommodelement, que son maître voulait la guerre, la reine de Hon-

grie le trône impérial pour son époux, et que les uns et les autres désiraient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'Empire qu'il avait pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les dédommagemens que divers souverains lui demandaient pour le dégât que ses troupes avaient commis dans leur pays, et refusa de même le payement des denrées et des fourrages que ces princes lui avaient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y dit: "que c'est le moins que les princes de l'Empire puissent faire que de défrayer l'armée de leur libérateur et de leur sauveur; que cependant il aviserait à les payer selon que ces Etats se conduiraient envers lui." Cette hauteuracheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le roi agissait par intérêt; Carteret était violent; ces sortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étaient passés sur le Mein, le prince de Lorraine poursuivait les Français jusqu'au bord du Rhin. Son armée était partagée en trois colonnes, tandis qu'elle s'avancait vers les frontières de l'Alsace, lui et le maréchal de Khevenhuller se rendirent à l'armée anglaise; ce qui était d'autant plus facile que M. de Noailles avait repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mouvemens des deux armées seraient si bien compa-

sés les uns avec les autres, qu'ils tendraient au même but, qui était, selon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin le roi d'Angleterre devait passer le Rhin à Maïence et se porter en droiture en Alsace, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de passer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, et ensuite de distribuer les troupes victorieuses en quartier d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces desseins étaient vastes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre, qui ne se voyait arrêté par aucune difficulté, passa le Rhin à Maïence et se porta sur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit passer quelques troupes dans une île du Rhin et quelques Hongrois à l'autre bord; celles-là furent repoussées avec perte, l'île du Rhin fut abandonnée et ce prince traîna langoureusement dans le Brisgau la fin d'une campagne dont les commencemens avaient été si brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les Français se servirent de toutes sortes de voies pour tâter le terrain: ils firent des ouvertures au lord Carteret et hasardèrent quelques propos pour sonder le guet, et voir à quelles conditions on pourrait convenir de la paix. Les desseins du roi d'Angleterre allaient beaucoup au-delà de tout ce que la France pouvait lui offrir avec bienféance. Le roi George, qui savait que le roi de Prusse était informé de ses pourparlers, voulut se servir de ces circonstances pour lui faire illusion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offrait d'assister la reine de Hongrie dans la conquête de la Silésie, à con-

dition que celle-ci reconnût l'empereur et le remît dans la paisible possession de la Bavière. Le lord Hindford se rendit en Silésie où le roi était alors, pour lui faire cette ouverture ; mais c'était d'un air si empressé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la chose, on lui fit soupçonner que ces propositions de la France étaient fausses et controuvées. Les dispositions du roi d'Angleterre envers la Prusse étaient trop connues ; sa mauvaise volonté se manifestait à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le roi dans l'opinion que cette communication cordiale était un piège que lui tendait la politique rusée de Carteret ; il répondit cependant au lord Hindford, qu'il était très-sensible aux marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnait dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la reine de Hongrie, sur la sagesse du roi George et sur sa garantie même, il était sûr que ces deux puissances n'entreraient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, et dont l'accomplissement serait plus difficile à effectuer qu'on ne le pensait. Le ministre anglais ne s'attendait pas à cette réponse et ne put empêcher que son mécontentement n'éclatât sur son visage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient aussi ridicule pour moyenner sa paix avec l'impératrice-reine, que celui de se plonger dans une nouvelle guerre et de se rendre lui-même l'artisan de la grandeur de la maison d'Autriche, que les intérêts permanens de son royaume l'obligeaient à rabaisser ? N'était-il pas plus naturel de supposer que c'était une fable

inventée par le lord Carteret, pour indisposer le roi de Prusse contre la France ? Carteret ne pouvait-il pas raisonner ainsi : le roi de Prusse est vif, il prend feu aisément ; une ouverture pareille à celle que nous lui fesons, le transportera de colère ; le lord Hindford en profitera en l'aigrissant au point de le faire déclarer contre la France, et en ce cas nous aurons acheté ce secours à bon marché ? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindford était accompagné de détails si spécieux, qu'il méritait qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout-à-fait. Voici ces détails ; un certain Hertzel, émissaire de la France, était venu chez l'électeur de Maience pour insinuer à ce prince les propositions qu'il youlait faire parvenir aux Anglais. Les intrigues des Autrichiens avaient fait élire ce comte d'Ostein électeur de Maience à la place de Schoenborn qui avait couronné Charles VII. C'était une créature des Autrichiens ; il était de plus soudoyé par les Anglais, auxquels il s'était vendu sans réserve. On envoya le comte de Finck à Maience pour éclaircir ce fait, et l'on mit tout en mouvement en France pour voir s'il y aurait moyen de pénétrer la vérité : toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avait tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire ; c'était un abyme de mauvaise foi ; il aurait fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce mystère.

Une négociation plus importante commençait à se lier alors. La cour de Versailles se proposait de faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France et de l'Espagne. Il subsistait à la vérité

un traité provisionnel entre Charles-Emanuel et Marie-Thérèse, mais conçu avec tant d'ambiguité et en termes si généraux, qu'on pouvait le rompre sans manquer de foi. La négociation des Français avançait à Turin et aurait pu se conclure, si les Français et les Espagnols n'eussent pas trop marchandé sur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui se tramait à Turin. Il ne marchanda point : ses offres, aux dépens des Autrichiens, surpassèrent celles des Français, et il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité la reine de Hongrie lui cédait le Vigévanasc, le Tortonois et une partie du duché de Parme, et le roi de Sardaigne lui garantissait tout ce qu'elle possédait en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ses forces. Ce traité fut ainsi arrangé et conclu à Worms. La cour de Vienne était outrée des cessions que les Anglais l'obligeaient de faire sans cesse : on y envisageait les Anglais comme de plaisans garans de la pragmatique sanction, qui l'ébréchaient sans cesse. Le roi de Prusse jugea cette disposition favorable pour inspirer aux Autrichiens des sentimens plus pacifiques ; il leur fit représenter que le rôle qu'ils jouaient en Europe ne leur était pas convenable ; que si l'empereur passait pour la marionnette de Louis XV, ils passaient eux pour être celle de George II, et que la paix était pour eux le seul moyen de se tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces représentations les piquèrent d'autant plus que les faits étaient véritables ; mais cela n'empêcha pas que l'espoir de conquérir la Lorraine ne les entraînât à poursuivre

leurs

leurs mesures. Le roi de Prusse voulait la paix ; il prêchait la modération à toutes les puissances ; il tâchait d'adoucir les unes et d'arrêter les autres. C'était beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu , il se serait éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accomplissent pas toujours. Les guinées anglaises commençaient à mettre en fermentation la république de Hollande. Ceux qui étaient du parti d'Orange voulaient la guerre ; les vrais républicains voulaient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin sur l'éloquence des meilleurs citoyens , et les Provinces-Unies épousèrent les intérêts de la reine de Hongrie qui leur étaient étrangers , et les desseins de Carteret qu'ils ignoraient : ils envoyèrent (\*) 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms , dont 14,000 la joignirent et le reste se débanda.

Le maréchal de Noailles , après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach , abandonna cette position pour se rapprocher de Landau , et se trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni qui avait pris le commandement des troupes du vieux Broglio , en cas que le prince de Lorraine forçat le passage du Rhin et pénétrât en Alsace. Le roi George suivit les Français jusqu'au Speyerbach , où il termina les opérations de cette campagne , après avoir fait raser les lignes que les Français avaient fait construire sur ses bords. Il retourna à Hanovre , et les troupes prirent des quartiers dans le Brabant et dans l'évêché de Munster.

(\*) Août.

sa mission des marques de reconnaissance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'ingratitude. Ce pays était en grande fermentation. Tant de souverains déposés avaient indisposé ceux de grands qui avaient tenu à leur fortune; il ne manquait qu'un chef à la rébellion pour la faire éclater. Les puissances qui voulaient à toute force des secours de la Russie et qui ne pouvaient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement qui commençaient à fermenter, pour tramer contre l'impératrice une conspiration qui, par bonheur pour cette princesse, fut découverte. Pour développer cette dangereuse intrigue, il faut se rappeler que la cour de Vienne avait vu avec chagrin la catastrophe qui perdit le prince Antoine de Brunswick et son épouse: c'était assez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuse, d'autant plus qu'il était à présumer que l'impératrice Elisabeth n'oublierait pas le service que la France lui avait rendu, et marquerait plus de préférence pour cette puissance que pour l'Autriche, sur-tout à cause de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette supposition était suffisante pour que le ministre de Vienne se crût en droit de tout entreprendre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Russie. Le marquis de Botta Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Pétersbourg, avait des instructions secrètes pour ourdir cette trame: il était dans cette cour comme un levain qui aigrissait les esprits de ceux qu'il fréquentait; il excita des femmes et s'associa avec des personnes de tout rang et de tout caractère: il ajouta la calomnie à la trahison, en

assurant de la protection du roi de Prusse ceux qui travailleraient pour son beau-frère et pour son neveu le jeune empereur détrôné. L'intention du marquis de Botta, en se servant du nom du roi dans cette intrigue, était de brouiller ce prince avec la Russie, en cas que la conjuration fût déeouverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'impératrice de Russie que Botta en était l'auteur. La chose se découvrit par un russe étourdi et plein de vin, qui tint quelques propos séditieux dans un des cafés de Pétersbourg. Il fut arrêté par la police: lui et ceux de ses complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 personnes à Moscow, dont la déposition fut semblable à celle des premiers. La comtesse Bestuchew eut la langue coupée, la femme d'un Bestuchew, frère du ministre, fut reléguée en Sibérie, et un grand nombre de personnes durent les jours infortunés qu'elles passèrent dans la suite, aux séductions du marquis de Botta. Ce ministre avait eu la précaution de se faire relever par un nouveau ministre avant que la conjuration éclatât, pour ne point exposer sa personne et son caractère, au cas que les choses ne réussissent point. Il était accrédité à la cour de Berlin lorsque la conjuration se découvrit. Le roi ayant appris ce qui se passait en Russie, lui fit défendre la cour, et il se joignit à l'impératrice de Russie pour en demander satisfaction à la reine de Hongrie, parce que Botta avait également offensé l'impératrice et le roi de Prusse. Ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite de Botta rejaillit en partie sur sa cour. Si les Français donnèrent l'exemple d'une semblable entreprise, les Autrichiens

dans le fond pour délibérer avec le maréchal de Seckendorff sur les ressorts qu'on pourrait mettre en jeu pour assister l'empereur. Toutes les tentatives, toutes les représentations, toutes les raisons furent inutiles. Les enthousiastes de la maison d'Autriche se seraient sacrifiés pour elle, et ceux qui étaient attachés à l'empereur étaient si intimidés par tant de revers qui accablaient ce prince, qu'ils croyaient perdre leurs Etats au moment même où ils se résoudraient à le secourir. La duchesse douairière de Wirtemberg se trouvait alors à Bareuth; elle désira que le roi lui rendît ses fils, dont elle lui avait confié l'éducation. Le roi jugea qu'il serait plus décent que ces princes partissent sous de plus favorables auspices; pour cet effet, il obtint de l'empereur une dispense d'âge avant le terme ordinaire. C'était un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France et de la Bavière.

En pensant à la politique, le roi ne négligeait pas le gouvernement intérieur de ses Etats. Les fortifications de la Silésie avançaient à vue d'œil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avait creusé le port de Stettin et rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de soie s'élèverent; l'insecte qui produit cette matière précieuse, devint une source nouvelle de richesses pour les habitans de la campagne, et l'on ouvrit toutes les portes à l'industrie. L'académie des sciences fut renouvelée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Marggraf en devinrent les ornemens. M. de Maupertuis, si célèbre par ses connaissances et par son voyage de

Laponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe était en guerre, tout le monde intrigua. Les cabinets des princes agissaient avec plus d'activité que les armées. La guerre avait changé de cause. Il ne s'agissait au commencement que du soutien de la maison d'Autriche ; et alors, que de ses projets de conquête. L'Angleterre commençait à gagner un ascendant dans la balance des pouvoirs, qui ne pronostiquait que des malheurs à la France ; la fermeté de l'impératrice-reine dégénérerait en opiniâtreté, et la générosité apparente du roi d'Angleterre en vil intérêt pour son électorat. Mais la Russie demeurait encore en paix. Le roi de Prusse, toujours occupé à tenir en équilibre les puissances belligérantes, se flattait d'y parvenir, soit par des insinuations amicales, soit par des déclarations plus fortes, soit même par quelque ostentation. Mais que sont les projets des hommes ! L'avenir leur est caché ; ils ignorent ce qui doit arriver le lendemain, comment pourraient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des causes secondes amènera dans six mois ? Les conjonctures les forcent souvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux et reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conséquemment, ne point perdre son système de vue ; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

concilier l'amitié de la Russie, le roi mit tout en œuvre pour y parvenir; il poussa même ses négociations jusqu'en Suède. L'impératrice Elisabeth se proposait alors de marier le grand-duc son neveu, afin de s'assurer d'une lignée. Quoique son choix ne fût pas fixé, son penchant la portait à donner la préférence à la princesse Ulrike, sœur du roi. La cour de Saxe avait dessein de donner la princesse Marianne, seconde fille d'Auguste, au grand-duc pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'impératrice. Le ministre de Russie, dont la vénalité aurait mis sa maîtresse à l'enchère, s'il avait trouvé quelqu'un d'assez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, et n'eut que des paroles pour son argent. Rien n'était plus contraire au bien de l'Etat de la Prusse que de souffrir qu'il se formât une alliance entre la Saxe et la Russie, et rien n'aurait paru plus dénaturé que de sacrifier une princesse du sang royal pour débusquer la saxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princesses d'Allemagne en âge de se marier, aucune ne convenait mieux à la Russie et aux intérêts prussiens que la princesse de Zerbst. Son père était maréchal des armées du roi, et sa mère princesse de Holstein, sœur du prince successeur au trône de Suède, et tante du grand-duc de Russie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il suffit de savoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la consistance, que s'il se fût agi de la chose du monde la plus importante. Le père de la princesse même

y répugnait: luthérien comme on l'était du temps de la réforme, il ne voulut consentir à voir sa fille se faire schismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eût démontré que la religion grecque était à peu-près la même que la luthérienne. En Russie M. de Mardefeld cacha si bien au chancelier Bestuchew les ressorts qu'il mettait en jeu, que la princesse de Zerbst arriva à Pétersbourg au grand étonnement de l'Europe, et que l'impératrice la reçut à Moscow avec de sensibles marques de satisfaction et d'amitié. Tout n'était pas aplani; il restait encore une difficulté à vaincre; c'était que les jeunes promis étaient parens au degré de coufinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les popes et les évêques, qui décidèrent que ce mariage était très-conforme aux lois de l'église grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier succès, entreprit de transférer la prison de la famille malheureuse, de Riga dans quelqu'autre lieu de la Russie, et il y réussit. La sûreté de l'impératrice demandait qu'elle éloignât du voisinage de Pétersbourg ces personnes, qu'une révolution avait fait descendre du trône et qu'une autre révolution pouvait y replacer. On les mena au-delà d'Archangel, dans un lieu si barbare, que le nom même en est inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine-Ulric de Brunswick s'y trouve encore. M. de Mardefeld et le marquis de la Chétardie, qui se crurent forts après l'arrivée de la princesse de Zerbst, voulurent couronner l'œuvre en faisant renvoyer le grand chancelier Bestuchew, ennemi de la France par caprice et attaché à l'Angle-

terre. C'était un homme sans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avaient acheté. Les intrigues de ces ministres eurent assez d'influence pour séparer les deux frères. Le grand maréchal Bestuchew fut envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire de la Russie; mais le chancelier, trop bien ancré à la cour, se soutint contre tous les assauts qu'on lui donna. M. de Mardefeld fut assez habile pour ne point paraître mêlé dans ces intrigues. M. de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, sans que la cour eût d'égard pour son caractère ni pour les services qu'il avait rendus, on l'obliga de quitter la Russie avec précipitation, et d'une manière peu honorable. Après que l'impératrice se fut déterminée au choix de la princesse de Zerbst pour le mariage du grand-duc, on eut moins de peine à la faire consentir à celui de la princesse de Prusse Ulrique avec le nouveau prince royal de Suède. C'était sur ces deux alliances que la Prusse fondait sa sûreté. Une princesse de Prusse près du trône de Suède ne pouvait être l'ennemie du roi son frère, et une grande-duc'hess'e de Russie, élevée et nourrie dans les terres prussiennes, devant au roi sa fortune, ne pouvait le desservir sans ingratitudo. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Russie plus solide, ni remplacer le chancelier Bestuchew par un ministre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un cœur à portes de fer: ce fut- là la rhétorique dont M. de Mardefeld se servit jusqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaise volonté d'un homme aussi mal disposé. Tous

ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Prusse n'avait pas parfaitement réussi dans ses intrigues, et que ce qu'il put obtenir de la Russie ne répondait pas entièrement à ses espérances. C'était toujours beaucoup que d'avoir assoupi pour un temps la mauvaise volonté d'une puissance aussi dangereuse ; et qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un essai pour une association des princes de l'Empire. On pouvait compter sur le landgrave de Hesse, sur le duc de Wirtemberg, sur l'électeur de Cologne et l'électeur Palatin ; on avait ébranlé l'évêque de Bamberg : mais il fallait acheter leur assistance ; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point consentir aux subsides qu'il lui en eût coûté, et la chose manqua une troisième fois. Il aurait été à souhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe ; mais on y rencontra plus d'obstacles que partout ailleurs. Le roi de Pologne était mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avait pas mis en possession de la Moravie ; il croyait conquérir des provinces à coups de plume. Il était jaloux de ce que la maison de Brandebourg avait acquis la Silésie et de ce qu'il n'avait rien gagné à cette guerre : il croyait ses prétentions sur la succession de Charles VI les mieux fondées : il enviait la couronne impériale à l'électeur de Bavière et détestait les Français, qu'il accusait de l'avoir trompé. Des dispositions aussi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoiselle Kling, était toujours à Dresde ; elle ménagea si bien l'esprit du roi, de la reine, du comte \*\*\* et

du confesseur, qu'elle les amena à la résolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra plus d'obstacles. On conclut une alliance défensive entre l'Autriche, l'Angleterre et la Saxe, dont les articles secrets furent signés à Varsovie. Les parties contractantes se gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le roi de Prusse ne s'en procurât une copie ; et comme ce traité fut une des causes principales de la guerre que le roi déclara dans la suite à la reine de Hongrie, il sera nécessaire que nous en rapportions quelques articles qui justifieront aux yeux de la postérité la guerre qu'elles produisirent. Art. 2. "Pour „ cet effet les alliés s'engagent derechef à une „ garantie toute expresse de tous royaumes, Etats, „ pays et domaines qu'ils possèdent actuellement „ ou doivent posséder en vertu du traité d'alliance fait à „ Turin en 1703, des traités de paix d'Utrecht et „ de Bréda, du traité de paix et d'alliance communément „ appelé la quadruple alliance, du traité de pacification et d'alliance conclu à Vienne le 10 „ mars 1731, de l'acte de garantie donné en conséquence et passé en loi de l'Empire le 11 février „ 1732, de l'acte d'accession signé pareillement en „ conséquence à la Haye le 20 février 1732, du traité „ de paix signé à Vienne le 18 novembre 1738, de „ l'accession qui y a été faite et signée à Versailles le „ 3 février 1739 ; tous lesquels traités sont pleinement „ rappelés et confirmés ici, autant qu'ils peuvent concerner les alliés, et qu'ils n'y ont pas „ dérogé spécialement par le présent traité." Qui-conque lit cet article avec impartialité, doit y trouver

le

le germe d'une alliance offensive préparée contre le roi de Prusse. La reine de Hongrie se fait garantir des Etats qu'elle possédait du temps de ces traités allégués et qu'elle a perdus par la fuite. Si cette princesse et le roi d'Angleterre avaient agi de bonne foi, ne devaient-ils pas rappeler également dans cette alliance le traité de Breslau ? Si nous dépouillons cet article du style énigmatique dont il est enveloppé, on y voit une garantie formelle des Etats que l'impératrice-reine doit posséder conformément à la pragmatique Sanction, et par conséquent de la Silésie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms, auquel le roi de Pologne avait accédé, explique même les moyens dont la cour de Vienne se servira pour récupérer ses provinces perdues ; le voici : Art XIII.

“ Et aussi-tôt que l'Italie sera délivrée d'ennemis et „ hors de dangers apparens d'être envahie derechef, „ non-seulement sa Majesté la reine de Hongrie „ pourra en retirer une partie de ses troupes, mais „ si elle le demande, le roi de Sardaigne lui fournira „ ses propres troupes pour les employer à la sûreté „ des Etats de sa Majesté la reine en Lombardie, „ afin qu'elle puisse se servir d'un plus grand nom- „ bre des siennes en Allemagne ; tout comme à la „ réquisition du roi de Sardaigne, la reine de Hon- „ grie fera passer ses troupes dans les Etats dudit „ roi, s'il le fallait pour en défendre les passages „ qu'une armée ennemie entreprendrait de forcer, „ et pour délivrer d'ennemis tous les Etats du roi de „ Sardaigne et les mettre hors de danger d'être en- „ vahis derechef. ” Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ses troupes d'Italie pour les

employer en Allemagne. Contre qui fera-ce ? Contre la Saxe ? elle a fait une alliance avec le roi, électeur de ce pays. Contre la Bavière ? elle a si bien humilié l'empereur, qu'elle possède son patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, selon les engagements qu'il avait pris par le traité de Breslau, devait communiquer fidèlement à celui de Prusse tous les traités qu'il ferait. Il se garda bien de rien dire de celui-ci. La raison en était claire. Ce qui s'était forgé à Worms et ce qui fut ratifié à Turin et à Varsovie, renversait tout ce que le roi d'Angleterre même avait stipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux Etats généraux, et ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en faisait la teneur. Selon les règles de la faîne politique, les cours de Vienne et de Londres n'auraient pas dû démasquer si vite leurs desseins. Ces cours avaient encore les armes à la main et combattaient contre la France et l'Espagne, de la Lombardie au Rhin et même en Flandre. Ne pouvait-on pas prévoir, à moins que le roi de Prusse ne fût devenu entièrement stupide, qu'il n'attendrait pas de sang-froid qu'on prît des mesures pour l'accabler, et que plutôt il ferait les derniers efforts pour prévenir les desseins de ses ennemis ? Il est évident que la Prusse ne trouvait plus de sûreté dans la paix de Breslau ; il fallait donc en chercher ailleurs. La situation était critique. Il fallait, ou que le roi s'abandonnât au hasard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, sujet aux plus grandes vicissitudes. Les ministres représentaient à ce prince,

que quiconque se trouve bien , ne doit pas se mouvoir ; que c'est une mauvaise assertion en politique de faire la guerre pour l'éviter , et qu'il fallait tout attendre du bénéfice du temps. Le roi leur répondait que leur timidité les aveuglait ; que c'était une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur , quand on a les moyens de s'en garantir : qu'il sentait qu'en fesant la guerre il exposait sa noblesse , ses sujets , son Etat et sa personne à des hasards inévitables ; mais que cette crise demandait une décision , et qu'en pareils cas le plus mauvais parti était celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup-d'œil les raisons que le roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie et les raisons que lui opposaient ses ministres , nous ferons usage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de sa main , dont voici la copie : " Pour prendre un parti judicieux , il ne faut point se précipiter. J'ai mûrement réfléchi sur la situation où nous nous trouvons , et voici les remarques que je fais sur la conduite de mes ennemis , en la résumant pour mieux constater leurs desseins. 1. Pourquoi par la paix de Breslau la reine de Hongrie s'est-elle si obstinément opiniâtrée à se réserver les hautes montagnes de la haute Silésie , qui font d'un si modique rapport ? Certainement l'intérêt n'y a aucune part. J'y découvre un autre dessein ; c'est de se conserver , par la possession de ces montagnes , des chemins avantageux pour s'en assurer l'entrée lorsqu'elle le jugera à propos. 2. Quelle raison a obligé les Autrichiens et les Anglais à s'opposer sous main à la garantie du

„ 10. Pour fortifier tous ces argumens par des preuves plus palpables, je n'ai qu'à vous rappeler un propos que M. de Molé, général autrichien passant par Berlin tint à M. de Schmettau: Ma cour n'est pas assez mal avisée pour attaquer la Silésie; nous sommes alliés avec la cour de Dresde; le chemin de la Lusace mène à Berlin le plus directement; c'est là où il nous convient de faire la paix. Vous direz que Molé parlait au hasard. Mais voyez ce qui confirme que le dessein de faire la paix à Berlin était celui de la cour de Vienne. Le prince Louis de Brunswic avait entendu parler de ce même plan à la reine de Hongrie, au service de laquelle il était; il en avait fait confidence à son frère le duc régnant, et celui-là me l'avait communiqué. Un aveu de la bouche de l'ennemi tient lieu d'une démonstration. Je conclus que nous n'avons rien à gagner en attendant, mais tout à perdre; qu'il faut donc faire la guerre et qu'il vaut mieux, s'il le faut, périr avec honneur que de se laisser accabler avec honte quand on ne peut plus se défendre."

Cependant le roi ne se précipita point. Le temps n'était pas encore venu d'éclater; il attendait des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage possible. Dans ce temps-là l'empereur, croyant ses affaires désespérées, envoya le comte de Seckendorff à Berlin, pour engager le roi de Prusse à le soutenir. Seckendorff se croyait assez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il assura que les Français agiraient avec vigueur, que leurs intentions étaient sincères: il pressa beaucoup

le roi de se déclarer ; l'heure n'en était pas encore venue, et il lui fit la réponse contenue dans ces points :

1. Avant de s'engager avec l'empereur et la France, sa Majesté regarde comme un préalable que l'alliance du roi avec la Russie et la Suède soit conclue. 2. La Suède promettra de faire une diversion dans le pays de Brême, en même temps qu'une armée française attaquerá le pays de Hanovre. 3. La France promettra d'agir offensivement sur le Rhin et de poursuivre vivement les Autrichiens, lorsque la diversion que le roi se propose de faire les attirera en Bohème. 4. La Bohème sera démembrée des Etats de la reine de Hongrie, et le roi en possédera les trois cercles les plus voisins de la Silésie. 5. Les puissances alliées ne feront point de paix séparée, mais resteront constamment unies pour travailler à l'abaissement de la nouvelle maison d'Autriche. L'article des conquêtes n'était ajouté à ce projet qu'à tout hasard, en cas que la fortune favorisât cette entreprise. Il était prudent de s'accorder d'avance sur un partage qui dans la suite aurait pu brouiller les alliés.

Ces mesures se prenaient cependant avec beaucoup de circonspection. Le roi connaissait la mollesse des Français dans leurs opérations de guerre et le peu d'attachement qu'ils avaient montré pour les intérêts de leurs alliés ; il n'y avait que la nécessité qui pût amener cette nouvelle liaison. Il fallait se préparer aux oppositions qu'on éprouverait de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif et un ministre fougueux. Le parlement avait accordé au

roi toutes les sommes qu'il lui avait demandées : soutenu de ces richesses, le roi pouvait faire sortir des armées de terre et porter la guerre jusqu'au bout du monde. Cependant ces premières propositions d'alliance ne furent pas reçues à Versailles avec l'accueil auquel on devait s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette crise politique à une heureuse fin. Deux pédans, l'un français et l'autre allemand, s'étaient avisés de former un projet d'association pour les cercles de l'Empire ; l'un était le Sr. de Chavigny et l'autre le Sr. de Bunau ; ils y procédèrent avec toutes les restrictions de formalités, selon les lois de l'Empire et la bulle d'or : cet ouvrage lourd et pesant fut aussi-tôt oublié que lu. Au lieu de penser à cette association, la cour de Versailles prit, moyennant des subsides, les troupes hessoises au service de l'empereur. Cela dérangea les mesures du roi d'Angleterre, qui comptait de les joindre à son armée. On essaya encore de dissuader le duc de Gotha de donner ses troupes aux puissances maritimes ; cela ne réussit pas, car le duc avait déjà reçu des subsides. Le ministère de Versailles était nouveau ; il s'était peu mis au fait des affaires, de sorte qu'il attribuait la paix séparée que le roi avait faite avec la reine de Hongrie à la légéreté de son esprit. Un préalable nécessaire, dès qu'on voulait se lier avec la France, était de rectifier les idées des ministres sur ce point. Le baron de Chambrier, depuis vingt ans ministre de Prusse à la cour de Versailles, étant âgé, et n'ayant pas assez de liaisons avec les gens en place pour se servir auprès du roi de leur crédit,

avait d'ailleurs peu traité de grandes choses et était scrupuleusement circonspect. Cela fit juger au roi qu'il fallait envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié et plus actif, pour savoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba sur le comte de Rottembourg. En 1740 il avait passé du service de France à celui de Prusse ; il était en liaison de parenté avec tout ce qu'il y avait de plus illustre à la cour ; il pouvait par ces raisons se procurer des connaissances qui auraient échappé à d'autres, et par conséquent informer le roi de la façon de penser de Louis XV, de ses ministres et de ses maîtresses ; car il fallait une boussole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte de Rottembourg était tempéré par le phlegme de M. de Chambrier ; tous deux pouvaient rendre des services utiles à l'Etat. Le comte de Rottembourg partit donc pour Versailles. Il fit faire ses premières insinuations par le duc de Richelieu et par la duchesse de Châteauroux : on l'envoya à M. Amelot, ministre des affaires étrangères, qui ne passait pas pour partisan de la Prusse. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle-Isle, d'Argenson, ministre de la guerre, Richelieu et la maîtresse du roi se déclarèrent pour le comte de Rottembourg. Les articles proposés au maréchal de Seckendorff servirent de base à la négociation qui s'entama avec la France. On insista le plus sur ce que l'armée française de l'Alsace poursuivit les Autrichiens et leur reprit la Bavière, et qu'une autre armée française entrât en même temps en Westphalie. Le roi de son côté se réservait de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu son alliance avec la Suède et la Russie. Ce dernier article lui

marquis de Gages. Nous supprimons les petits avantages que les Français et les Espagnols eurent sur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françaises et espagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon : elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte anglaise commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les Français et les Espagnols se retirèrent à Carthagène et les Anglais à Port-Mahon. L'action fut sans doute indécise, puisque les deux flottes se retirèrent ; cependant elle ne laissa pas de faire honneur à l'amiral espagnol Navaro et au capitaine français. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, et en punissant différens officiers qui avaient servi sur cette flotte, elle témoigna son mécontentement. De leur côté les Anglais traduisirent l'amiral Matthews devant le conseil de guerre ; le vice-amiral fut conduit en prison : les deux partis étaient donc aussi peu satisfaits l'un que l'autre d'une bataille indécise, dont les Français et les Anglais eurent la honte et les Espagnols la réputation. Ces actions de mer n'étaient que le prélude des grands coups que la cour de Versailles se proposait de frapper dans cette campagne. Son objet capital était d'obliger les Anglais à rappeler dans leur île les troupes qu'ils avaient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouverture de la campagne, le comte de Saxe conduisit à Dunkerque 10,000 hommes ; le fils du prétendant, nommé le prince Edouard, s'y rendit aussi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre alarmée appela des secours étrangers ; 6,000 Hollandais et 6,000 Anglais des troupes du lord

Stairs furent transportés dans ce royaume. Les Hollandais, qui manquaient de vaisseaux de guerre, armèrent des vaisseaux marchands et les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande-Bretagne, saisi d'épouante, réclama même le contingent prussien. Le roi répondit qu'il se mettrait à la tête de 30,000 hommes pour passer dans cette île, si le roi était attaqué. George trouva ce secours trop fort et se dé salsa de ses poursuites. C'était pour l'Europe un problème politique que les intentions du conseil de Versailles dans cette entreprise. Voulait-il établir le prince Edouard en Angleterre, ou était-ce un leurre pour affaiblir les troupes alliées en Flandre ? Ces simples préparatifs d'une descente produisirent aux Français, pour le commencement de la campagne, tout ce qu'aurait produit une diversion réelle. Pour ce qui regardait le projet d'établir le prince Edouard en Angleterre, il avait été formé par le cardinal Tencin ; il tenait son chapeau de la nomination du prétendant, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il essaya, autant qu'il était en lui, de procurer à son fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires : excuse banale de tous les marins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'amiral de cette flotte, nommé Roquetaillfeuille, n'osa tenter le passage de la Manche en présence d'une flotte supérieure. Les troupes françaises n'avaient point vu de roi à leur tête depuis que Louis XIV avait cessé d'y paraître. Quelques campagnes malheureuses avaient découragé les armées : on crut que la présence du maître ferait le seul aiguillon

capable de réveiller dans les troupes l'instinct de l'honneur et de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oisive qu'il menait, pour l'envoyer commander ses armées : elle sacrifia à la France les intérêts de son cœur et de sa fortune ; c'était madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle pressa si vivement le roi, que le voyage de Flandre fut résolu. Une action aussi généreuse et même héroïque, mérite d'autant plus d'être insérée dans les fastes de l'histoire, que les maîtresses qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le siège de Menin. Le gouverneur de la place, peu versé dans son métier, la rendit après une légère résistance. Immédiatement après, les Français entreprirent le siège d'Ypres, qui, quoique mieux défendue, effuya le même destin. La force des armes françaises consiste dans les sièges ; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe ; l'artillerie nombreuse qu'ils emploient dans leurs opérations, les assure de la réussite de leurs entreprises. Le Brabant et la Flandre sont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux et de rivières facilitent le transport de leurs munitions de guerre et ils ont leurs frontières à dos. Ils réussissent mieux dans la guerre des sièges que dans celle de campagne.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le roi d'Angleterre avait commandées l'année précédente, avaient hiverné

hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant et en Westphalie. Les troupes du prince de Lorraine avaient pris leurs quartiers dans le Brisgau et dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandait en Alsace. Les débris des troupes impériales étaient distribués chez des amis de l'empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhuller: la reine de Hongrie honora sa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça et reçut le commandement de la grande armée, qui portait le nom du prince de Lorraine, mais dont en effet il était le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette histoire, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le faire connaître. Il était brave, aimé des troupes, possédait bien le détail des vivres, était peut-être trop facile à suivre les impressions que ses favoris lui donnaient, et se livrant aux charmes de la société, passait pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épousa à Vienne l'archiduchesse Marianne, sœur cadette de la reine; il conduisit sa nouvelle épouse dans le Brabant, dont on l'avait fait gouverneur; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qui allait s'ouvrir. Le dessein des Autrichiens était de reprendre la Lorraine, et de porter l'Empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce sacrifice ses pays héritaires. Leur armée s'assembla à Heilbronn; de-là elle s'avança sur Philippsbourg, où Seckendorff s'était réfugié avec les débris des troupes bavaroises. A la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, M. de Coigni renforça les

troupes impériales de tous les régimens allemands qui servaient dans son armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine annonçaient qu'il avait intention de passer le Rhin ; ce passage lui était facilité par le traité que le roi d'Angleterre venait de conclure avec l'électeur de Mayence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne était trop marquée pour qu'on s'y trompât, et les subsides qu'il tirait des Anglais ne laissaient aucun doute que, malgré sa neutralité, il n'accordât aux troupes de la reine le passage par Mayence, si on l'exigeait de lui.

Les Autrichiens, qui jouissaient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvaient s'empêcher de laisser échapper de temps en temps des traits de fierté et d'arrogance. Ils faisaient construire un pont à Manheim et agissaient despotiquement dans le Palatinat. L'électeur s'en trouva offensé, comme de raison. Cela donna lieu à des brouilleries et finit par un message du prince de Lorraine à l'électeur, pour lui signifier que s'il ne donnait pas son pont de Manheim sur le champ, il le lui ferait enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni, dont l'intention était de défendre les bords du Rhin depuis Mayence jusqu'à Fort-Louis, s'était posté avec ses forces principales sur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, et poussa ses détachemens jusqu'à Worms et même jusqu'à Oppenheim. Ce mouvement se fit sur ce qu'il apprit que M. de Bærenklau, avec un détachement de l'armée de la reine, avait marché à Germersheim vers Fribourg. Bærenklau fit jeter un pont sur un bras du Rhin près de Stockstadt, pour donner le change

aux Français et les attirer de ce côté-là. En même temps le prince de Lorraine fit un mouvement avec son armée comme s'il avait intention de passer le Necker avec sa droite pour se joindre à Bärenklau. Le maréchal de Coigni, trop crédule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, et commit deux fautes tout de suite; l'une en faisant passer le Rhin à Seckendorff, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire et Lauterbourg; l'autre en se portant avec son armée vers Worms et Frankenthal. Il lui était facile de juger que le prince de Lorraine avait résolu de pénétrer en Alsace, et d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui serait possible. Il devait savoir d'ailleurs que ce prince pouvait disposer du pont de Maïence, à quoi l'armée française n'était en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense était défectueux en tout point. Son armée était séparée par corps; qui n'occupaient pas même les vrais postes d'où ils auraient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il aurait dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que françaises; qu'il devait se camper entre la Queich et le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin depuis Fort-Louis jusqu'à Philippsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparaient à passer, tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre, et attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps autrichien qui aurait passé le Rhin. Si le prince

Charles passait ce fleuve à Maïence, il restait à M. de Coigni à choisir les postes de la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'aurait osé attaquer. De plus, M. de Coigni couvrait également par cette position la basse Alsace et la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'était pas aussi forte que celle des ennemis et qui avait des ordres trop restreints, prit des mesures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine et Traum furent informés des fausses dé-marches des Français, ils détachèrent M. de Nadasti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avaient assemblés à la fourdine, pour jeter des ponts sur le Rhin à un village appelé Schreck. Nadasti fit aussitôt passer le Rhin en bateau à 2,000 pandours sous les ordres du partisan Trenck; ils surprisent et défi- rent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étaient en aucune manière précautionnés contre les surprises. Nadasti lui-même avait déjà passé le Rhin (\*) à la tête de 9,000 hussards, tandis que l'on achevait tranquillement derrière lui la construction des ponts. Au bruit de ce passage, Seckendorf avec 20,000 hommes se joignit à un corps de Français que le jeune Coigni commandait; ils volèrent au secours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le prince de Waldeck eût levé son camp de Retingheim pour joindre Nadasti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Secken-dorff d'attaquer Nadasti, qu'il aurait pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce seul coup il aurait anéanti les desseins du prince de Lorraine. Secken-

(\*) 1<sup>er</sup> juillet.

dorff ne voulut jamais s'y prêter, il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois; et comme il apprit que le maréchal de Coigni s'était retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de juillet le prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin depuis Schreck jusqu'à Maïence. Nadasti et le prince de Waldeck étaient déjà à l'autre bord. Bärenklau avait de même passé ce fleuve du côté de Maïence. Le prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg et s'emparer de ses lignes. Nadasti poussa jusqu'à Weissenbourg; il le prit de même et se posta dans ses lignes; les Autrichiens firent 600 prisonniers dans cette expédition. M. de Coigni s'aperçut alors combien il lui importait de gagner la basse Alsace avant le prince de Lorraine, et il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, et en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigoureuse. Nadasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campait auprès de Lauterbourg, et qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Bärenklau et de Léopold Daun ne l'avaient pas encore jointe. M. de Coigni tira parti de ces délais, et de la crue du Rhin qui empêchait la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau et se campa à Bischweiler. L'éloignement de M. de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on disait mal approvisionné. En

conséquence Nadasti et Bærenklau prirent poste (*a*) à Wœrd, à Beinheim et sur les îles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin sauva cette place: la garnison regagna la communication de Strasbourg; on la renforça et on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta ses troupes légères sur les ailes de l'armée française et dans le bois de Haguenau, ce qui empêchait celles-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni, embarrassé de la situation où il se trouvait, en avait informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de son armée de Flandre au secours de M. de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser et sur-tout de conserver ses troupes. Ce fut ce qui détermina M. de Coigni à changer de mesures et à éviter tout engagement. Nadasti, renforcé de troupes réglées, commençait à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen et Wasenbourg, comme s'il avait dessein de tourner le camp français par Lichtenberg et Buchsweiler; sur quoi M. de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg (*b*). Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg et de Ste. Marie aux mines. Il fit ces mouvements pour empêcher le prince de Lorraine, qui était à Brumat et qui faisait construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du roi devait passer pour le joindre. Le roi de France était arrivé le 4 d'août à Metz, où il attendait les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du prince de

(*a*) 12 juillet. (*b*) 31 juillet.

Lorraine et la détruire s'il était possible. Le maréchal de Schmettau avait été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvements de l'armée française, que pour presser le roi de remplir ses engagements, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la reine lorsqu'elles repasseraien le Rhin. Schmettau apprit au roi très-chrétien que le roi de Prusse entrerait en campagne le 17 d'août et qu'il emploierait 100,000 hommes à la diversion qu'il allait faire en faveur de l'Alsace. Ce maréchal mit tout en usage pour donner aux armées françaises plus d'activité et de vigueur; et peut-être y ferait-il parvenu, si Louis XV ne fut pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ses médecins et chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal sans ressource. Aussi-tôt on entoura le roi de confesseurs, de prêtres et de tout l'attirail dont se fert l'église romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'évêque de Soissons, fanatique imbécille, ne vendit ses huiles et ses sacremens à son maître qu'à condition qu'il sacrifierait madame de Châteauroux. La duchesse fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparaître devant le roi. Ce ne fut ni l'extrême-onction ni les sacremens qui sauverent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire se présenta, et assura qu'il le tirerait d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent, et moyennant une bonne dose d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avait été causée que par une indigestion. Les médecins

de la cour perdirent leur réputation ; mais les affaires générales en souffrirent davantage. Pendant la maladie du roi, le duc de Harcourt était arrivé à Pfalzbourg. Nadasti avait déjà pris Saverne et se disposait à pénétrer par les gorges que le duc occupait, mais infructueusement : quoique souvent attaqué, le duc y tint jusqu'au 16, que le secours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avait déjà reçu l'ordre de se retirer ; il prenait des mesures pour l'exécuter, et il ne tenait qu'au maréchal de Noailles d'en profiter ; mais sa circonspection outrée gâta tout ; Schmettau perdait sa peine et son temps à l'encourager. Et quel risque courrait la France ? Quand M. de Noailles aurait été battu, les troupes de la reine étaient également obligées de quitter l'Alsace, et si les Français étaient victorieux, ils détruisaient l'armée autrichienne, qui vivement poursuivie, au lieu de repasser ses ponts du Rhin, se serait noyée dans ce fleuve. Alors les Français et les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadasti s'était déjà retiré. Noailles fit trois détachemens sur la Motter, et il apprit par M. de Lœwendahl, qui avait marché vers Drusenheim, que les Autrichiens avaient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps ; les Français passèrent la Motter et suivirent les Autrichiens. M. de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, et M. de Noailles se mit en marche pour joindre M. de Lœwendahl. Le soir même les grenadiers français attaquèrent le village

d'Achenheim , défendu par des grenadiers autrichiens et des troupes hongroises. Les Français emportèrent le village et s'amusèrent à des formalités superflues , tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim , qu'il rompit avant l'aube du jour. Les Français firent sonner cette affaire fort haut: c'étaient des rodomontades; la perte de part et d'autre ne monta pas à 600 hommes , et le prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe et le haut Palatinat , pour entrer en Bohème. Schmettau , qui était auprès de la personne du roi , était désespéré de la mollesse des Français. Il présentait des mémoires au roi , il pressait les ministres , il écrivait aux maréchaux ; mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de son engourdissement. Le moment décisif où les Français pouvaient ruiner l'armée de la reine étant passé sans qu'ils daignassent en profiter , Schmettau tâcha de dissuader les maréchaux du dessein qu'ils avaient de mettre le siége devant Fribourg ; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir , ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales , pour que M. de Seckendorff pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porterait ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainsi dès le commencement de l'alliance des Prussiens et des Français , ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laissèrent échapper le prince de Lorraine sans le poursuivre , et cette armée qu'ils devaient envoyer

en Westphalie, n'y parut point. Cependant M. de Seckendorff marcha pesamment et à pas comptés pour s'approcher du Lech, et Louis XV, à la tête de 70,000 Français, fit le siège de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne et en fit raser les fortifications.

Les avantages du prince de Lorraine en Alsace engagèrent le roi de Prusse à se déclarer plutôt qu'il ne l'avait projeté. Il était fort à craindre que l'ascendant des troupes autrichiennes ne forçât les Français à en passer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudrait prescrire; et dans ce cas il n'était pas douteux que la reine n'eût employé toutes ses forces pour reprendre là Silésie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'était proposé de prendre, étaient encore bien éloignés de se réaliser. Le comte Bestuchew, qui se crut affermi depuis qu'il avait fait chasser de Russie M. de la Chétardie, engagea l'impératrice Elisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, et ensuite à entreprendre le pèlerinage de Kowie en faveur de je ne sais quel saint. L'impératrice avait des favoris, Bestuchew voulut leur fusciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'impératrice invisible à sa cour: c'était le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui avaient à négocier avec la Russie, au lieu de s'adresser à l'impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au comte de Bestuchew; et M. de Mardefeld s'aperçut à regret que les guinées anglaises commençaient à prévaloir chez ce ministre

sur les écus prussiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut se contenter des à peu-près. L'alliance de la Russie n'était pas telle qu'on aurait pu la désirer, mais en poussant la guerre avec vigueur, le roi pouvait espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohème, et pour forcer la reine à rappeler ses troupes de l'Alsace. La grande armée prussienne devait entrer sur trois colonnes en Bohème. Celle que le roi voulut conduire, devait longer la rive gauche de l'Elbe, en la remontant jusqu'à Prague ; la seconde, sous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devait traverser la Lusace, et, gardant l'Elbe à droite, se rendre en même temps à Prague : ces colonnes couvraient l'artillerie et des vivres pour trois mois qu'on avait embarqués sur l'Elbe, afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devait déboucher de la Silésie par Braunau et se joindre au reste de l'armée, pour former en même temps l'investissement de Prague. Outre cette armée, le vieux prince d'Anhalt avait un corps de 17,000 hommes dont il couvrait l'électorat, et M. de Marwitz commandait 22,000 hommes destinés à la défense de la haute Silésie. L'empereur avait fait expédier des lettres requisitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandait le passage par ses Etats pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devaient entrer en Bohème. Auguste était alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gou-

vernaient là Saxe en son absence, par ce Winterfeld qui avait négocié à Pétersbourg et s'était si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition; ils voulaient gagner du temps, mais les Prussiens étaient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent et se récrièrent inutilement contre une démarche dont le but principal était d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer et détrôner son empereur. Pendant qu'on murmurait à Dresde, qu'on était furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyait prévenu, et que la crainte se répandait à Vienne, le roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avaient pris leur route par Leipzig, le joignirent. Toute la Saxe était en mouvement. Les troupes s'assemblaient par pelotons aux environs de Dresde: l'on se hâtait de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle Ville. Les ministres saxons voulaient marquer de la fierté et ils étaient en même temps saisis de crainte; ils accordaient trop d'un côté et refusaient obstinément des bagatelles. Si le roi avait voulu s'emparer de ce pays, cette besogne aurait été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les canons furent mis en batterie, les portes fermées et barricadées, et l'on en refusa l'entrée aux officiers prussiens. Cette conduite des Saxons annonçait clairement leur mauvaise volonté. On les

jugea de mauvais voisins, capables de profiter des malheurs qui pourraient arriver aux Prussiens dans cette guerre ; mais on ne les crut pas assez téméraires pour se sacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui était à la disposition du vieux prince d'Anhalt, devait leur inspirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeste qui contenait en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'empereur, la Prusse, l'électeur Palatin et le landgrave de Hesse, pour le soutien du système et des libertés de l'Empire, et pour maintenir son chef : l'on publia en même temps des lettres patentes en Bohème, par lesquelles on avertissait les sujets de ce royaume de ne point prendre fait et cause contre les troupes auxiliaires de l'empereur, lequel ils devaient désormais considérer comme leur souverain légitime.

Ce fut le 23 d'août que le roi arriva sur les frontières de la Bohème : 4 régimens de hussards et 4 bataillons précédèrent d'un jour la marche de l'armée, pour amasser les vivres nécessaires aux troupes. Le margrave, qui commandait la seconde ligne, entra dans le camp que le roi venait de quitter ; aucun ennemi ne s'opposa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magasins fut la première qui rencontra des obstacles en entrant en Bohème ; elle était obligée de passer au pied d'un rocher sur lequel est situé le château de Teschen : les ennemis, qui l'occupaient, roulèrent de grosses pierres dans l'Elbe, et y ajoutèrent une estacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de déta-

cher avec quelques troupes le général Bodin, qui attaqua et fit prisonnier un capitaine hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée et la navigation redevint libre : cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée se porta sur la rivière d'Eger. Les houssards surprisent auprès d'un bourg nommé Murzifai des troupes de l'ennemi ; ils en défirent 300, et en amenèrent 50 prisonniers. On apprit par leur déposition que M. de Bathyani était venu de Bavière sur la Béraun, avec un corps de 12,000 hommes ; on fut aussi qu'il avait jeté 3,000 hommes dans Prague, auxquels on avait joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le roi arriva le 2 de septembre auprès de Prague avec tous les corps qui componaient son armée ; il se campa près de la chapelle de la Victoire ; le maréchal de Schwérin et le prince Léopold investirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour transporter de Leutmeritz au camp la grosse artillerie et les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garnison, pour veiller à la sûreté des magasins, qu'on ne pouvait pas faire avancer faute de chevaux ; car la Muldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable ; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siège. Dans cet intervalle on fut informé, par des espions, que M. de Bathyani rassemblait un gros magasin dans la ville de Béraun ; des houssards qu'on détacha pour reconnaître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le roi fut tenté d'enlever ce magasin ; il détacha le général Haake avec 5 bataillons et 600 houssards pour s'en emparer. M. de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris

toutes les précautions possibles pour que le secret fût gardé. Bathyani renforça ce poste, et lorsque M. de Haake passa le pont de Béraun et qu'il eut forcé la porte de la ville, il aperçut deux gros corps de cavalerie qui passaient la rivière à sa droite et à sa gauche pour tomber sur ses deux flancs. Il abandonna aussitôt l'attaque et se posta sur des hauteurs, où il forma un quarré de son infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie et par un gros corps d'infanterie hongroise, il trouva le moyen de faire savoir au camp de Prague le danger qui le menaçait. Le roi vola à son secours avec 80 escadrons et 16 bataillons; mais M. de Haake avait vaillamment repoussé les ennemis et s'était dégagé lui-même avant que le secours pût le joindre. Le projet sur Béraun manqua ainsi, et M. de Bathyani fit transporter en hâte son magasin de cette ville à Pilsen. Il aurait fallu sans doute retourner à Béraun, chasser M. de Bathyani de Pilsen et lui enlever son magasin; c'était le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de profiter des vivres qu'il avait eu le temps d'amasser, de rejeter le prince de Lorraine dans la haute Autriche, et de gagner la fin de cette campagne en demeurant en possession de la Bohème; mais les vivres de l'armée étaient mal administrés et les Prussiens manquaient d'un M. de Sechelles.

Le 10 au soir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens; savoir au plateau de St. Laurent, à Bubenitz vis-à-vis du moulin de la basse Mulda, et à la montagne de Ziska. Le comte de Truchsès commandait la première attaque, le margrave Charles la seconde; la troisième était sous la

direction du maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, et prit tout de suite deux petites redoutes qui étaient derrière le premier, et que les Français, qui les avaient construites, appelaient des nids d'hirondelles. Le roi se trouvait précisément à la tranchée de Bubenitz; il en sortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tournerait l'attaque de Ziska. Les ennemis aperçurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, et un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qui avait si vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de sa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de sorte qu'elles battaient en brèche la courtine qui est entre le bastion de St. Nicolas et St. Pierre. Le 15 les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau et détruisirent les écluses de la Muldau. Les eaux en devinrent si basses, qu'elle était partout guéable et qu'on pouvait prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un assez grand espace sans rempart et sans muraille. M. de Harisch, qui commandait dans la ville, commença à désespérer de son salut: ce gouverneur s'aperçut que le 16, de grand matin, un gros corps de grenadiers défilait du côté de Bubenitz; il prévit l'assaut qu'on se préparait à lui donner, demanda de capituler et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui consistait en 12,000 hommes. Ce siège ne dura que 6 jours; il coûta aux assiégeans 40 morts et 80 blessés.

Le

Le même jour les portes furent consignées, et la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague faisait un beau commencement de campagne. On devait supposer qu'il ferait impression sur les Saxons et qu'ils se déclareraient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il était à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreraient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvait ruiner Leipzig, le siège de leur commerce, le nerf de leur Etat et la ressource de leur crédit; mais l'or des Anglais l'emporta à Dresde sur des intérêts plus durables. Il se présentait alors pour l'armée prussienne le choix de deux opérations. L'une, que le roi préférait, était de passer la Béraun, de chasser M. de Bathyni de la Bohème, de s'emparer de Pilsen et du magasin considérable qu'on y formait pour l'armée du prince de Lorraine, et de pousser jusques aux gorges de Com et de Fort qui ouvraient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il est sûr que le prince de Lorraine pouvait se jeter sur Eger, où les Saxons l'auraient joint; qu'il pouvait suivre, en longeant l'Eger, le chemin que le maréchal de Belle-Isle avait pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seraient venues les subsistances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth était trop stérile pour en fournir, et de plus, qui aurait défendu l'Autriche, dont M. de Marwitz était en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'était donc sans contredit le projet qu'on aurait dû exécuter. L'empereur, le roi de France, particulièrement le maréchal

de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière et de donner au prince de Lorraine de la jalouse au sujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle soutenait que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avait été cause de tous les malheurs que les Français et les Bavarois avaient effuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étaient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédaient encore la Bavière et même la haute Autriche; mais en 1744 il n'y avait que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs c'était donner beau jeu aux ennemis que de pousser une pointe qui, éloignant l'armée du roi de Prusse de ses frontières, donnait aux Saxons la liberté de se joindre au prince de Lorraine ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis le plus sage aurait été de ne point trop s'éloigner de Prague; d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz et dans d'autres villes, des vivres pour les troupes et de voir venir les ennemis. Le roi marqua dans ce moment trop de faiblesse; par condescendance pour ses alliés, il défera trop à leurs sentimens, et craignant d'être accusé, s'il tenait son armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avait promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Silésie l'artil-

lerie qui avait servi au siége de Prague, et l'on ne laissa en garnison dans cette ville immense que six bataillons, qui ne suffisaient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de la Muldau, laissant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux et difficile, aussi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'Orient, vous découvrez la ville de Tabor, située sur un rocher, bâtie au quinzième siècle par Ziska, ce fameux brigand hussite, qui ravagea sa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés Tabor passait pour imprenable; de nos jours elle se prendrait d'emblée. La situation est avantageuse; mais la ville est petite et n'a pour défense qu'une mauvaise muraille. De-là en tirant vers le Midi, vous trouvez la Luschnitz, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits sont escarpés; après l'avoir passée, vous traversez dans l'espace de trois milles des bois et des rochers, au sortir desquels vous entrez dans une plaine abondante et trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville est située sur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, et d'une enveloppe que d'un côté l'on avait commencée vis-à-vis de Budweis vers le Sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau, se trouve Frauenberg. Ce château occupe le haut d'une colline et est devenu fameux par un siége de 6 mois que les Français y ont soutenu. Tel était le pays où l'armée prussienne allait agir.

Comme les Saxons ne s'étaient point encore déclarés, l'armée se mit en marche le 17 septembre pour

**Conraditze.** De-là le général de Nassau fut détaché avec 10 bataillons et 40 escadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, et celle-ci fut partagée en deux colonnes ; la droite, sous les ordres du prince Léopold, côtoyait la Muldau et fut obligée de se faire des chemins ; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal de Schwérin, enfilait le grand chemin de Prague à Tabor, en suivant pied à pied l'avant-garde. On avait réglé de plus que ces colonnes ne laisseraient entre leurs camps qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne ; derrière la colonne de la gauche suivaient les caissons de farine couverts par 1500 hommes, sous la direction du général Posadowsky. Tabor, Budweis et Frauenberg se rendirent presque sans se défendre au général Nassau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent ; mais Posadowsky n'amena que la moitié de ses caissons, c'est-à-dire pour 15 jours de farine ; les chevaux et les bœufs de cet attirail avaient été négligés au point que la moitié en avait péri, sans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée était-elle à deux marches de Prague que M. de Bathyanî envoya un détachement de quelques milliers de croates et de houfards à Béraun et Koenigsaal ; cette dernière ville est située au confluent de la Béraun dans la Muldau, à deux milles au-dessus de Prague. Ces troupes légères infestèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraisons que le plat pays devait faire, et que les communications étant coupées, l'armée prus-

sienne fut quatre semaines sans recevoir de nouvelles ni de Prague ni de ce qui se passait dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le roi, de sorte qu'il ignorait non-seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvait être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paraître étrange qu'une armée aussi forte que la prussienne n'ait pu tenir le plat pays en respect, le contraindre aux livraisons nécessaires, se procurer des subsistances, et avoir des espions en abondance pour être informée du moindre mouvement des ennemis ; mais il faut savoir qu'en Bohème la grande noblesse, les prêtres et les baillis sont très-affectionnés à la maison d'Autriche ; que la différence de religion inspirait une aversion invincible à ce peuple aussi stupide que superstitieux, et que la cour avait ordonné aux paysans, qui sont serfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Prussiens, d'enfouir leurs bleds, et de se réfugier dans les forêts voisines ; elle avait ajouté la promesse de réparer tout le dommage qu'ils pourraient souffrir de la part des Prussiens. L'armée ne trouvait donc que des déserts sur son passage, des villages vides : personne n'apportait au camp des denrées à vendre, et le peuple, qui craignait les punitions rigoureuses des Autrichiens, ne pouvait être engagé, par quelque somme que ce fût, à donner les nouvelles qu'on lui demandait des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 hussards que les Autrichiens avaient fait venir de Hongrie et qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'était qu'un composé de marais, de bois, de rochers et

de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer : l'ennemi avait , avec cette supériorité en troupes légères , l'avantage de savoir tout ce qui se faisait dans le camp du roi , et les Prussiens n'osaient aventurent leurs batteurs d'estrades , à moins de les compter pour perdus , vu la supériorité de ceux des ennemis ; de sorte que l'armée du roi , toujours retranchée à la romaine , était réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où se trouvaient les Prussiens , les obligea de retourner sur leurs pas. Le maréchal de Schwérin était d'avis de se porter sur Neuhäus , pour augmenter la jalouſie que les ennemis pouvaient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold soutenait qu'il fallait se porter sur Budweis , qui était occupé par M. de Nassau. Sur ces entrefaites un espion apporte la nouvelle que l'armée du prince de Lorraine était à Protiwin. Cet avis décida sur le parti qu'il y avait à prendre. L'armée repassa la Muldau et se campa sur les hauteurs de Wodnian ; mais à peine y fut-on arrivé , qu'on reconnut la fausseté de l'avis : cela mit de la mésintelligence entre M. de Schwérin et le prince Léopold , et le roi fut souvent dans le cas d'interposer son autorité pour empêcher que la jalouſie de ces deux maréchaux ne nuisît au bien général. M. de Janus , lieutenant-colonel dans les houſards de Thierry , avait été détaché pour presser les livraisons que les habitans de ces contrées devaient faire à Tabor : le besoin en était d'autant plus pressant , que les farines de l'armée tiraient vers leur fin. Janus marcha avec 200 houſards à un village nommé Muhlhausen , situé au bord de la Muldau. L'ennemi en

fut informé ; un corps considérable de houfards tomba sur lui ; c'était un brave homme , et il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu : tout son corps fut dissipé. Nadasti fit des ponts à cet endroit même et s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri , frère du roi , qui y était tombé malade , et le colonel Kalneln qui y commandait , lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Prussiens , avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on apprit que le prince de Lorraine occupait un camp fort , derrière la Wotawa , à deux milles de Piseck ; que les Saxons l'avaient joint , et que son intention était de couper les Prussiens de la Sassaïa et par conséquent de Prague , en passant la Muldau derrière l'armée. Le manque de subsistances , l'obstacle que Nadasti mettait à en amasser , la possibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement , détermina les Prussiens à s'approcher de Tabor ; ils passèrent le 8 d'octobre la Muldau sur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours et des houfards ; ils ne réussirent point à l'entamer comme ils s'y étaient attendus. Le brave colonel Rouch des houfards leur prit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventura trop , et rejoignit l'armée , triomphant d'un corps bien supérieur au sien , qui l'avait attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor , pour donner au général Dumoulin , qui était détaché à Neuhaus , le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étaient si sûrs de couper l'armée prussienne de Prague , que par leurs ordres on amassait des magasins pour eux à Beneschau et même dans le cercle de Chrudim. Le

roi se repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis et Frauenberg était mal conçu ; il n'y avait de-là à Prague aucune ville qui eût seulement des murailles, et dont on pût par conséquent se servir pour établir la communication avec la capitale. La Muldaus était par-tout guéable et couverte à sa rive gauche de forêts impénétrables, dont les troupes légères pouvaient tirer parti pour harceler sans cesse les quartiers des Prussiens. Si cependant les vivres n'eussent pas manqué, le roi aurait pu se soutenir entre la Saffawa et la Luschnitz ; mais le manque de vivres est le plus fort argument à la guerre, et le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée prussienne fut obligée de rétrograder. On était encore irrésolu si l'on abandonnerait ou conserverait les postes de Tabor et de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avait sans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part il fallait considérer qu'on avait été obligé de laisser à Tabor 300 malades ou blessés qu'on n'avait pu transporter faute de voitures. On ne voulait pas abandonner ces braves gens ; on résolut donc de laisser garnison dans ces deux endroits, et l'on espérait que si l'on en venait à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paraissait probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveraient ces postes sur leur chemin et seraient contraints de se rejeter vers Pilsen. Ce raisonnement était entièrement faux ; car, dans un cas pressant, il vaut mieux perdre 300 malades que de hasarder

quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent se défendre. Au contraire, si l'on se proposait de se battre, il fallait rassembler toutes ses forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, et ces deux misérables trous ne pouvaient pas empêcher le prince de Lorraine de faire sa retraite comme il le jugerait à propos. Mais, disait-on, le maréchal de Seckendorff était déjà arrivé en Bavière, il avait rejeté Bärenklau en Autriche, il avait nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau et de Straubingen. Soit, mais les succès des Impériaux ne devaient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudemment, et ces avantages n'étaient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation, le poste de Beneschau devenait de la dernière importance; il fallait l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il était inattaquable et qu'il pouvait décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée; la seule ressource qu'on aurait eue encore, aurait été de passer la Sassa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes; il prit non-seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avait amassés pour les Autrichiens. Le roi le rejoignit le 14 d'octobre; l'avant-garde de l'ennemi était déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau et Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devait s'attendre, qu'un détachement de 10,000 Hongrois avait fait prisonnier à Budweis le

régiment de Creutz et à Tabor celui des pionniers. Ainsi, pour sauver 300 malades, on perdit 3,000 hommes. Le roi, qui se repentait d'avoir, pour ainsi dire, abandonné ces régimens, envoya ordre, par huit personnes différentes, au général Creutz qui commandait dans Budweis, d'évacuer la ville et de suivre l'armée ; mais aucune n'arriva jusqu'à lui. Budweis se rendit, après avoir consommé toutes les munitions que les circonstances avaient permis d'y laisser. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avait faite à la muraille. La première de ces villes soutint un siège de huit jours, Tabor un de 4 et Frauenberg se rendit, parce que les Autrichiens avaient coupé le seul canal par lequel la garnison recevait ses eaux. Comme il était à craindre que les vivres ne manquassent à l'armée, M. de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons et un régiment de hussards, pour assurer la communication avec le magasin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du prince de Lorraine dont nous ayons parlé, s'étant aperçue que les Prussiens les avaient prévenus à Beneschau, se retira sur Neweclow et de-là sur Marschowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens et des Saxons. Le roi apprit cette nouvelle avec plaisir, dans l'espérance que le moment de venger les affronts qu'il avait reçus à Tabor et à Budweis était arrivé. Dans cette vue, le 24 d'octobre après midi, il mit l'armée en marche sur 8 colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir passé des chemins que jamais troupes n'avaient traversés : il arriva au déclin du jour sur une hauteur qui n'était qu'à un quart de mille de l'armée autri-

chienne ; les Prussiens s'y formèrent et y passèrent la nuit. Le lendemain le roi et les principaux officiers allèrent reconnaître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avait changé de camp et qu'il s'était posté vis-à-vis du flanc droit des Prussiens, sur une hauteur escarpée, au pied de laquelle, dans un terrain marécageux, coulait une eau bourbeuse ; ce fond séparait les deux armées. Ce côté était entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvait être vue ; on la trouva aussi avantageusement placée que sa gauche. L'impossibilité de réussir dans une telle attaque en fit abandonner le dessein, et l'on résolut de retourner au camp de Beneschau. Les grenadiers qui avaient servi à reconnaître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendaient à être attaqués, ne s'aperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur dérobait les mouvements : il n'y eut qu'une légère escarmouche à l'arrière-garde, et les Prussiens reprirent paisiblement leur poste de Beneschau. Lorsqu'une armée, où il se trouve 150 escadrons, séjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'est pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, surtout lorsque c'est un pays de montagnes et de bois, et qu'il est impossible d'obliger le plat pays à livrer des subsistances. C'est ce qui força le roi à choisir un autre camp, où il put trouver des fourrages et qui en même temps le rapprocha de sa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, passa la Saffawa à Borschitz et vint se poster auprès de Pytscheli. En même temps M. de Nassau fut détaché

avec 10 bataillons et 30 escadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que hongroises. M. de Nassau l'attaqua sur une hauteur avantageuse qu'il occupait; quelques coups de canon mirent l'ennemi en désordre; il abandonna son poste pour repasser la Saffawa à Rattay. M. de Nassau les cotoya et s'apercevant qu'ils voulaient gagner Kolin avant lui, il les prévint et s'empara de ce poste. Depuis l'escarmouche de Kamerbourg, personne n'eut des nouvelles de M. de Nassau, qui de son côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avaient par leur nombre la supériorité sur celles des Prussiens: ils étaient dans un terrain fourré, avaient la faveur du pays, étaient informés de tout, tandis que les Prussiens n'étaient instruits de rien. Les Autrichiens agissaient de tous les côtés pour se procurer cette supériorité sur les Prussiens; ils pensèrent surprendre à Pardubitz avec son régiment le colonel Zimernau, qui avait dans ce fort la garde du magasin: 1500 grenadiers et 600 hussards, venus de la Moravie, se déguisèrent en paysans, et sous prétexte de livrer au magasin, ils essayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un autrichien qui lâcha imprudemment un coup de pistolet; les gardes des portes et des ravelins firent feu sur cette troupe, qui perdit soixante hommes. Cette défense fit beaucoup d'honneur à la vigilance de M. de Zimernau, et laissa aux ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le roi eut pris le camp de Pyscheli,

le prince de Lorraine prit celui de Beneschau ; il avait le pays à sa dévotion ; les cercles lui livraient ses vivres et il parvint à subsister quelques jours encore là où les Prussiens auraient péri de faim s'ils y fussent restés : il se porta ensuite sur Kamerbourg, où il passa la Sassaïwa, dirigeant sa marche sur Janowitz, en gardant ces marais à dos. Le dessein du prince , ou pour mieux dire du vieux maréchal Traun , était d'obliger le roi d'opter entre la Silésie ou la Bohème. Si le roi restait auprès de Prague, les ennemis lui coupaien la communication avec la Silésie , et si le roi tirait vers Pardubitz , Prague et la Bohème étaient perdus. Ce projet était beau et digne d'admiration : le maréchal Traun y ajoutait la sage précaution de choisir toujours des camps inattaquables , pour né point être obligé de combattre malgré lui. Si le roi avait pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent , il aurait pu les forcer au combat , ou il aurait gagné sur eux le poste de Kuttenberg , ce qui aurait ruiné tous leurs desseins. Le manque de pain , raison si souvent alléguée dans le récit de cette campagne , empêcha cette opération. Cependant , pour tenter l'impossible , le roi avança le lendemain avec l'aile de l'armée ; le prince Léopold devait suivre avec le pain qu'on attendait de Prague. Le bonheur voulut qu'à Kosteletz , où le roi prit son camp , il trouvât pour trois jours du pain , du vin et des viandes destinées aux ennemis ; il fit distribuer ces provisions à ses troupes. Son intention était de gagner le lendemain Janowitz ; mais il fut trompé par des espions qui assurèrent que le prince de Lorraine y était déjà. On tourna

donc sur la gauche et l'armée se campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que M. de Nassau était à Kolin et qu'un convoi de pain arriverait incessamment de Leutmeritz à l'armée ; pour en faciliter le transport, on garnit de grenadiers Brandeis et Nienbourg. Le lendemain le prince Léopold rejoignit l'armée ; le jour d'après on se porta sur Planiany. L'ennemi avait eu dessein d'y venir ; aussi y trouva-t-on d'abondantes subsistances. L'aile droite des Prussiens était au couvent de Zasmuki, éloigné d'un quart de mille de la gauche des Autrichiens : des marais et des bois séparaient les deux armées. Cependant il y avait tout à craindre pour Pardubitz ; les Autrichiens en étaient plus près d'une demi-marche que les Prussiens. On y envoya avec 8 bataillons et 10 escadrons M. Dumoulin, qui passa par Kolin et couvrit Pardubitz et les magasins. Le point principal alors était de gagner Kuttenberg : il n'y avait point de temps à perdre, si l'on voulait devancer les ennemis. Quoique les troupes fussent fatiguées de trois marches consécutives, il fut résolu que par un effort on arriverait le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forcerait le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais, qui dura depuis 6 heures du matin jusqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, et quelque diligence qu'on fit dans la suite, il fut impossible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Gross-Gubel, où l'on dressa les tentes. L'armée avait la ville de Kolin et l'Elbe à dos à la distance d'un demi-mille ; ses deux ailes étaient appuyées à des villages ; une petite plaine était devant le front,

bornée par un bois touffu, où campait le prince de Lorraine : ce prince se servit de l'avance que sa position lui donnait sur celle des Prussiens, et dès le soir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean-Baptiste, fort escarpée et qui domine sur tous les environs. Le roi aurait voulu se battre avant d'avoir consommé ses magasins; une affaire générale convenait à ses intérêts; mais elle ne convenait pas à ceux des Autrichiens, et ils l'évitèrent toujours soigneusement. Tandis que le prince de Lorraine et Traun s'établissaient sur la cime des rochers, Nadasti vint se placer sur la droite des Prussiens avec 6,000 Hongrois; Guilan, avec un corps de la même force, se met dans le bois qui bornait le front de la plaine; Trenck et Moratz se mirent sur la gauche avec leurs troupes légères, pour resserrer l'armée dans son camp et l'empêcher d'en sortir pour aller fourrager. Il paraîtra peut-être étrange que les Prussiens n'aient rien tenté pour déloger ces corps de leur voisinage; mais ces corps avaient des défilés devant eux, et on ne pouvait venir à eux qu'avec désavantage. La mauvaise nourriture des troupes, la misère et les fatigues qu'elles avaient souffertes, occasionnèrent un grand nombre de maladies; il n'y avait pas 100 hommes par régiment exempts de la dysenterie; les officiers n'étaient pas mieux; les fourrages du camp étaient consommés; on ne pouvait avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la saison devenait plus rude de jour en jour; toutes ces raisons obligèrent à repasser l'Elbe à Kolin et à cantonner les troupes pour conserver et rétablir les malades. L'armée décampa

le 9 de novembre et fit sa retraite en si bon ordre, que quand même le prince de Lorraine aurait voulu l'entamer, on aurait pu, sur ce terrain, engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, postés derrière des murailles qui formaient un retranchement naturel ; on plaça les batteries sur des éminences plus près de la ville, d'où elles dominaient sur tout le terrain : Kolin et Pardubitz devenaient alors des postes importans, parce qu'ils assuraient la communication avec la Silésie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des postes le long de la rivière, et derrière cantonnaient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe, que les pandours attaquèrent Kolin ; mais ils y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12 les grenadiers de la reine, avec toutes les troupes hongroises, tentèrent une nouvelle attaque et furent par-tout repoussés vigoureusement ; ils y perdirent 300 soldats tués ; Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le prince de Lorraine croyait la campagne finie et aurait voulu donner aux troupes un repos qu'elles avaient bien mérité par les fatigues qu'elles avaient effuyées en Alsace et en Bohème : la cour de Vienne pensa autrement, et elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations. Le roi se flattait de l'idée que l'ennemi prendrait ses quartiers entre l'Elbe et la Sassaïa ; dans le dessein où il était de tomber dessus par Pardubitz et Kolin, et de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau et de Chrudim. Il avait pris son quartier à Turnow, proche de Pardubitz ; celui du prince Léopold était

peu

peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui semblaient dénoter qu'il avait quelque dessein sur Pardubitz; ce qui engagea ce prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçaient un grand dessein, qui devait s'exécuter le 18 de novembre. Le général d'Einsiedel, qui commandait à Prague, mandait que l'ennemi faisait travailler à des échelles dans tous les villages voisins, et le général Nassau avertisait qu'il s'attendait dans quelques jours à être attaqué à Kolin; il n'y avait rien à craindre pour Pardubitz, où se trouvait l'aile gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avait des postes d'infanterie, et 40 escadrons de hussards étaient distribués entre deux, pour veiller aux patrouilles et sur les moindres mouvemens des troupes de la reine. Par ces précautions le roi devait toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le passage de l'Elbe; il n'y avait donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le roi y envoya M. de Rottembourg avec ses dragons et trois bataillons, pour en renforcer la garnison. Ce jour critique, le 18, arriva enfin et ne produisit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches et de contremarches; le 19 parut plus décisif. On entendit dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon et un feu d'infanterie assez vif. Le roi envoya de tous côtés pour savoir où l'on tirait; tout le monde était dans la prévention que c'était quelque nouvelle tentative sur Kolin. Les coups qu'on entendait, se tiraient à

la droite de l'armée, et comme le général Nassau s'était attendu à quelque entreprise du prince de Lorraine sur son poste et qu'on ne recevait point d'autre nouvelle, on ajouta trop légèrement foi à ces apparences. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de houfards fit au roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la reine avaient fait des ponts auprès de Solnitz; que la négligence des patrouilles avait été cause qu'on ne s'en était aperçu qu'à la pointe du jour; que le lieutenant colonel de Wédel, dont le bataillon se trouvait le plus proche, y avait marché; que malgré le feu de 50 canons, il avait repoussé trois fois les grenadiers antrichiens; que pendant 5 heures il avait disputé ce passage au prince de Lorraine; que les houfards qu'il avait envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin par des ulans qui s'étaient glissés dans les bois voisins, faute de secours, il s'était retiré en bon ordre par la forêt de Witschenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce passage de l'Elbe était fâcheux, soit que la négligence des houfards en fût cause ou non, et cette entreprise décidait de toute la campagne. Le temps employé à se plaindre du destin aurait été perdu; on ne songea qu'à remédier au mal tant que les circonstances le permettaient. L'armée reçut d'abord ordre de se rassembler à Witschenjowitz, qui était au centre de ses cantonnemens; on ne laissa à Pardubitz que 3 bataillons sous les ordres du colonel Retzow. L'armée se trouva à son rendez-vous le soir à 9 heures, campée en front de bandière, à l'exception du corps de M. de Nassau qui était à Kolin,

et de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis et l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers et 100 hommes tant morts que blessés à l'affaire de Solnitz, qui sera à jamais mémorable dans les fastes prussiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, surpris qu'un seul bataillon prussien lui eût disputé pendant 5 heures le passage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnaient: la reine serait trop heureuse si elle avait dans son armée des officiers comme ce héros.

La situation critique où se trouvaient les affaires, porta le roi à rassembler les principaux officiers de ses troupes, pour délibérer avec eux sur le parti qu'il y avait à prendre. La question roulait sur deux objets: marcherait-on à Prague pour se maintenir dans ce royaume, ou évacuerait-on Prague et la Bohème pour se retirer en Silésie? Chacun de ces partis avait des inconvénients. Le prince Léopold était d'avis de marcher à Prague, puisqu'il y avait encore quelque amas de farine à Leutmeritz, et qu'en abandonnant Prague on serait en même temps obligé d'abandonner la grosse artillerie que les chemins ne permettraient pas de traîner avec soi, outre le risque que la garnison avait à courir par une retraite, au moins de 30 milles, jusqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz et la Lusace les frontières de la Silésie. Le roi était du sentiment qu'il fallait marcher en Silésie, parce que c'était le parti le plus sûr. Le projet de se maintenir à Prague donnait à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Silésie. Les Saxons

cochons se mirent à crier dans le village de Pleß ; ce fut le signal de la trêve, les pandours abandonnèrent les Prussiens et coururent tous au village égorger des bêtes qu'ils aimaient mieux manger que de se battre : il y a surement dans l'histoire peu d'exemples d'escarmouches aussi vives, qui aient eu un dénouement aussi grotesque. La colonne de M. Dumoulin fut attaquée au village d'Else, mais avec si peu de vigueur, que cela ne mérite aucune considération. La colonne où était le roi arriva le 4 décembre à Tannhausen ; le vieux prince d'Anhalt y arriva presque en même temps. Le prince Léopold était attaqué d'une maladie qui faisait craindre pour ses jours. Le maréchal de Schwérin avait pris de l'humeur et quitta l'armée avant le retour en Silésie. Le roi fut obligé de se rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangements nécessaires pour la campagne prochaine, et de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvait rendre plus vives au cas que les circonstances l'exigeassent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. M. de Winterfeld ramena heureusement son détachement de Leutmeritz en Silésie ; il fut harcelé en chemin, mais ses bonnes dispositions finirent les Hongrois en respect. La garnison de Prague ne suivit pas littéralement les ordres qu'elle avait reçus. M. de Einsiedel devait faire sauter les ouvrages du Wischerad et de St Laurent, il devait faire crever les canons de la grosse artillerie et en brûler les affûts, jeter dans l'eau les fusils dont la garnison de la reine avait été armée. M. de Einsiedel crut faussement que ce premier ordre serait

révoqué; il en suspendit l'exécution jusqu'au moment de son départ; il fut trop tard alors. Lorsqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchait, il rassembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il fallait abandonner. Ce fut le 26 de novembre que la garnison sortit de Prague. M. de Einsiedel avait si mal pris ses précautions, que ses troupes défilaient encore par la porte St Charles, que déjà 400 pandours s'étaient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. M. de Rottembourg, qui s'y trouvait, fit tirer sur eux quelques canons chargés à mitraille, qui les continrent. Cette garnison arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain et de provisions. Quand M. de Einsiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons voulaient lui disputer le chemin de la Silésie; car le prince de Lorraine n'avait suivi le roi que jusqu'à Nachod, d'où il avait pris la route de la Moravie, et les Saxons celle des cercles de Buntzlau et Leutmeritz. Il y eut quelques escarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva à Hochwald, bourg situé à deux milles de Friedland et à trois des frontières de la Silésie, il aperçut un gros corps, et apprit par des transfuges et des espions que c'était une partie du corps saxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel 2,000 grenadiers autrichiens s'étaient joints. M. de Einsiedel, qui ne s'était jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance; il fut long-temps

indécis s'il attaquerait ces Saxons qui s'étaient fait des retranchemens avec de la neige entassée, ou s'il traverserait la Lusace pour rentrer en Silésie. Les ennemis avaient fait de si grands abatis sur le chemin de Friedland, qu'il était devenu impraticable dans cette saison. M. de Rottembourg voyant que l'incertitude de M. de Einsiedel laisserait périr les troupes de froid et de misère, fit reconnaître les chemins de la Lusace et prit en même temps la résolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en se chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Cottwitz, saxon de naissance, déserta la nuit et avertit le chevalier des dessins de Rottembourg. Rottembourg se voyant trahi, profita de la trahison même. Il se mit le lendemain de bon matin en marche par sa gauche et entra en Lusace. Les Saxons n'étaient occupés qu'à leur défense, et ils furent instruits en même temps qu'un gros corps prussien aux ordres de M. de Nassau défilait par la Silésie pour leur tomber à dos ; ils étaient si occupés de ces nouvelles, que la garnison de Prague leur échappa heureusement. M. de Rottembourg cheminait toujours ; un colonel Vitzthum, qui commandait sur la frontière de la Lusace, voulut s'opposer à son passage ; mais lorsqu'il vit le nombre des Prussiens auquel il aurait à faire, il se désista de son opposition. Le général saxon Arnheim, sous les ordres duquel il était, envoya un autre officier pour interdire le passage aux Prussiens ; mais Rottembourg, en l'accablant de politesses, poursuivit sa route et arriva le 13 décembre aux frontières de la Silésie, où ces troupes furent employées à former la



échâne des quartiers depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçaient de plus heureux succès. Ce grand armement, qui devait engloutir la Bohème et même inonder l'Autriche, eut le sort de cette flotte, nommée l'Invincible, que Philippe II d'Espagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il est plus difficile de faire la guerre en Bohème que par-tout ailleurs. Ce royaume est environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée et la sortie également dangereuses. Prît-on même la ville de Prague, il faudrait une armée pour la garder; ce qui affaiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut assembler des magasins qu'en hiver, où les habitans sont contraints, par la rigueur de la saison, de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des subsistances pour de grandes armées; les fourrages secs et le fourrage verd ne lauraient y manquer: mais d'autres cercles montueux et chargés de bois sont trop stériles pour qu'une armée y séjourne long-temps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable, et si les Autrichiens veulent chasser l'ennemi de ce royaume sans en venir à une bataille, ils sont maîtres de l'affamer en lui coupant ses communications; à quoi cette chaîne de montagnes, dont la Bohème est environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut désirer en fait le gorges et de postes propres à intercepter les onvois. Il n'y a qu'une seule méthode à suivre pour rendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en

fit le roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magasins assez considérables pour se soutenir au moins six mois en Bohème. On fait que pour bâtir l'édifice d'une armée, il faut se souvenir que le ventre en est le fondement; mais ce n'est pas tout. Il entre en Saxe, sans ignorer que les Saxons avaient accédé au traité de Worms: ou il fallait les forcer à changer de parti, ou il fallait les écraser avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le siège de Prague et envoie un faible détachement à Béraun contre M. de Bathyani; si les troupes n'avaient pas fait des prodiges de valeur, il aurait été cause de leur perte. Prague pris, il était certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à M. de Bathyani, de l'écraser avant l'arrivée du prince de Lorraine et de prendre le magasin de Pilsen, la perte duquel aurait empêché les Autrichiens de retourner en Bohème: ils auraient été obligés d'amasser de nouveau des subsistances, ce qui demande du temps; de sorte que cette campagne aurait été perdue pour eux. Si l'on ne s'y est pas pris avec assez de zèle pour remplir les magasins prussiens, il ne faut point l'imputer au roi, mais aux commis des vivres, qui se faisaient payer les livraisons et laissaient les magasins vides. Mais comment ce prince eut-il la faiblesse d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor et à Budweis, lorsqu'il convenait lui-même que ce projet n'était conforme ni aux conjonctures, ni à ses intérêts, ni aux lois de la guerre? Il n'est pas permis de pousser la condescendance aussi loin. Cette faute en entraîna une soule

d'autres à sa suite. Enfin était-il bien permis de mettre son armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ses quartiers? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. M. de Traun y joua le rôle de Sertorius, et le roi celui de Pompée. La conduite de M. de Traun est un modèle de perfection que tout militaire qui aime son métier doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le roi est convenu lui-même qu'il regardait cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, et M. de Traun comme son précepteur. La fortune est souvent plus funeste aux princes que l'adversité: la première les enivre de présomption; la seconde les rend circonspects et modestes.

## CHAPITRE XI.

*Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigue des Français en Saxe. Autres négociations avec les Français. Négociations avec les Anglais pour la paix: difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 la paix de Fussen avec l'Autriche.*

**A** peine le roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appelaient la terreur des Prussiens. Ils entrèrent dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz. M. de Marwitz,

dont le corps cantonnait aux environs de Troppau, se retira avant l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduisit ce corps par Cosel et Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. M. de Lehwald, qui commandait dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 janvier (\*) il passa la rivière et marcha droit à l'ennemi ; ses troupes s'assemblaient à la pointe du jour et passaient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche, Traun abandonna le poste de Neustadt et reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige ; il en périt beaucoup de froid et beaucoup désertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jægerndorff et à Troppau. M. de Nassau, avec un corps de 6,000 hommes, nettoya la haute Silésie, vers Ratibor et de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infectaient ; M. de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui voulaient s'y établir. Nassau délogea sans peine les Hongrois

de Troppau; et fondit brusquement sur Oderberg et de là sur Ratibor, dès que M. de Traun fut de retour en Moravie: 3,000 ennemis furent surpris dans Ratibor; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un passage à la pointe de l'épée, voulaient se sauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui se pressait d'y passer, le fit rompre; en même temps les Prussiens forcèrent la ville, et ce qu'ils ne passèrent pas au fil de l'épée, se noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de M. de Nassau et se retira de Plesse dans la principauté de Teschen. Dans ce temps-là M. de Lehwald s'avancait vers Wenzel Wallis, qui s'était porté sur Habelschwerd. Cette ville est située dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg dans le pays de Glatz, et se trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, postés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz; devant leur front serpentait un ruisseau dont les bords en bien des endroits étaient d'un accès difficile. Rien n'arrêta M. de Lehwald; il (\*) attaqua les Autrichiens, les troupes surmontèrent tous les obstacles, elles franchirent le ruisseau, gravirent la montagne et fondirent si brusquement et avec tant d'audace sur l'ennemi, qu'ils le chassèrent de son poste. Les Autrichiens tentèrent de se reformer dans un bois qui était derrière le champ de bataille; mais ils en furent empêchés par les grenadiers prussiens, qui les poursuivirent la bayonnette au bout du fusil. Derrière ce bois il y avait une petite plaine, puis un taillis,

dont l'ennemi tenta pour la seconde fois de profiter; mais on l'attaqua si impétueusement, que la confusion devint entière et la fuite générale. Lehwald n'avait que 400 hussards, qu'on crut suffire dans un pays montueux et difficile; s'il avait eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auraient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Prussiens prirent 3 canons et firent 100 hommes prisonniers; il ne leur coûta que 30 soldats, tant morts que blessés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avait rendu un service important au feu roi au siège de Stralsund; il indiqua un passage par lequel on se rendit maître du retranchement des Suédois, en le tournant du côté de la mer, qui alors était basse. Tant de succès aussi rapides encouragèrent les Prussiens et ôtèrent aux troupes de la reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de son côté dans les quartiers d'hiver et demeura tranquille chez soi.

La fortune avait encore marqué sa faveur aux Prussiens par la naissance d'un fils dont la princesse de Prusse était accouchée (\*); ce qui assurait la succession à la branche régnante, qui jusqu'alors ne s'était étendue qu'aux trois frères du roi. A Berlin la cour attendait l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV envoyait à ses alliés, pour concerter avec eux les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'était rendu à Munich, de-là à Cassel, où il fut averti d'éviter pour se rendre à Berlin le chemin par le pays de

(\*) le 25 septembre 1744.

Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menait par le Eichsfeld à Halberstadt. Le maréchal, embu de son caractère d'ambassadeur et du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, et par une suite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanoviens l'arrêtent; il a la présence d'esprit de déchirer tous ses papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le conseil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Frâncfort, enfin un homme qui jouait un si grand rôle en Europe: il est transféré en Angleterre; on lui donne pour prison le château de Windsor, où il reste quelques mois, et il n'est échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du roi de France souffrait de l'affront que les Hanoviens lui fisaient dans la personne de son ambassadeur. On disait à Versailles que les Hanoviens avaient manqué dans cette occasion au respect dû à la majesté impériale et au droit des gens, en arrêtant sur les grands chemins et comme un voleur un homme revêtu d'un caractère public. On disait à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier français qui passait sans passe-port sur les terres du roi d'Angleterre, pouvait être arrêté de bon droit: qu'on regardait le maréchal de Belle-Isle comme officier et non comme ambassadeur, ce caractère n'étant point indélébile et n'étant valable qu'à la cour où le ministre est irréfutable. Il n'y avait proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéressée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardait comme auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme

qui l'avait forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII, et qui l'avait constraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le maréchal de Maillebois menaçait l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle était donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Brunswick. A ces désagréments publics qu'essuyait Louis XV, il s'en joignait de particuliers. La duchesse de Châteauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du roi réveilla ses premiers feux ; l'amour que la religion avait offensé, s'en vengea à son tour en ranimant plus vivement que jamais dans le cœur du roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négociait son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avait reçu à Metz ; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avait tendrement aimée, des désirs qu'il ne pouvait plus satisfaire, et des regrets inutiles émurent si violemment sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeste à ses alliés et à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-aimé, désignation préférable au titre de saint et de grand que la flatterie et rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvait des contremorts, la Prusse était exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de 1744 en Bohême : d'auxiliaire elle était devenue partie belligérante, et le théâtre de la guerre, qui avait été en Alsace, s'était

transporté

transporté sur les frontières de la Silésie. La mauvaise volonté des Saxons s'était manifestée assez ouvertement pour qu'on pût prévoir que si cela dépendait d'eux, ils tâcheraient d'attirer la guerre au cœur des anciens Etats prussiens. Il fallait, pour résister à ces ennemis, des dépenses exorbitantes, et avec cela même il aurait été presque impossible d'éviter la ruine du plat pays. Ces considérations faisaient envisager la paix comme l'unique moyen de se tirer d'une situation aussi critique. La France s'était engagée d'assister efficacement les Prussiens. Le roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeler ses engagements; il parut, par sa réponse, qu'il était aussi froid pour l'intérêt de ses alliés que sensible aux siens propres; cependant la guerre de Bohème ne s'était faite que pour sauver l'Alsace.

Il ne manquait plus, pour embrouiller davantage la politique des puissances européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 de janvier de l'année 1745. Il poussa la bienfaisance à l'excès, et la libéralité à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence: il perdit deux fois ses Etats, et sans sa mort qui prévint les malheurs qui l'attendaient, il serait sorti pour la troisième fois de sa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la dissolution de la ligue de Francfort, à laquelle les Français avaient déjà porté atteinte en ne remplissant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'empereur avait legitimé l'association des princes qui avaient pris sa défense; toutes leurs démarches avaient été conformes aux lois de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaison était détruit. Les princes de

l'Empire n'avaient plus un but commun, et les mêmes intérêts ne les attachaient plus à ceux de la Prusse. Il était facile de prévoir que la nouvelle maison d'Autriche tenterait l'impossible pour faire rentrer dans sa maison la couronne impériale. A Versailles on regardait en secret la mort de l'empereur comme un heureux dénouement, qui allait terminer les embarras de la France. On était las de lui payer des subsides considérables, et l'on se flattait de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne paix. Ce qui donnait le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'était que le tiers des électeurs était aux gages du roi d'Angleterre, et que l'électeur de Maience, dont l'influence avait du poids dans les délibérations de l'Empire, était dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvait-on opposer au grand-duc de Toscane ? L'électeur Palatin était trop faible, le jeune électeur de Bavière n'avait point encore l'âge prescrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial était regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui semblait exclure l'électeur de Saxe ; il ne restait donc que le grand-duc de Toscane, soutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglais et par les intrigues du clergé. La cour de Versailles sentait les difficultés qu'elle rencontrerait cette fois à exclure le grand-duc du trône ; elle voulut cependant lui susciter des rivaux, pour rendre les conditions de son accommodement plus avantageuses. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour sur Auguste III, roi de Pologne. M.

d'Argenson saisit vivement cette idée, dans la vue de brouiller par cette rivalité le roi de Pologne et la reine de Hongrie : il ne crut trouver d'opposition à l'exécution de ce projet que de la part de la Prusse, étant exactement informé des sujets de mécontentement qui subsistaient entre ces deux princes.

En effet le roi de Pologne n'avait rien négligé pour rendre le roi de Prusse irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744 Auguste avait essayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venait de conclure avec la maison d'Autriche, et qui n'était proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique Sanction. Il représenta à la diète de Varsovie la nécessité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour résister aux desseins d'un voisin ambitieux, qui allait incontinent fondre sur la république : il conclut une alliance offensive et défensive avec la Russie ; tout le monde se disait à l'oreille que c'était contre la Prusse. Le roi de Pologne ayant passé par la Silésie pour se rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'imposture qu'il ne débitât, tant à Varsovie qu'aux autres cours de l'Europe, sur le peu d'égards qu'on avait eus pour sa famille et pour sa personne, quoique tous les respects qu'on doit aux têtes couronnées lui eussent été rendus. Le passage des troupes prussiennes par la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguait comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avaient passé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvèrent ces exemples bons pour eux et mauvais pour les autres. On avait offert au roi de Pologne d'avoir soin de ses intérêts, de

marier la princesse Marianne sa fille au fils de l'empereur. Les ministres français et prussiens n'épargnèrent pas même des offres considérables pour gagner le comte de \*\*\* et pour lui persuader de prendre le parti de l'empereur : le tout en vain. La place était déjà prise et occupée par les Anglais, les Autrichiens et les Russes. Tant de traits de mauvaise volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas qu'avant la guerre le roi ne permit à 6 régiments qu'ils avaient en Pologne, de traverser la Silésie pour se rendre en Lusace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devait en cas de guerre lui fournir que 6,000 hommes. Dès que les Prussiens furent en Bohème, 22,000 Saxons se joignirent aux Autrichiens, et la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres et des munitions de guerre ; cela était équivalent à une déclaration de guerre dans les forêts. Le roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils allaient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contre-temps, révolta leur amour-propre et augmenta encore la haine qu'ils avaient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le comte \*\*\* attribua leur malheur à son habileté ; il dit que la reine de Hongrie devait la Bohème à la valeur des troupes saxonnnes, et se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

\*\*\*, non content de ces fanfaronnades, avait sur-tout à cœur de brouiller le roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeler qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux

qui corrompent un membre de la diète. \*\*\*, à force de récompenses, engagea un staroste, nommé Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le ministre prussien l'avait corrompu moyennant la somme de 5,000 ducats, ce qu'il fit d'un air repentant et d'un ton de vérité qui aurait pu séduire; mais il fut sévèrement examiné, et confondu par ses propres dépositions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eût rejeté l'alliance de l'Autriche et l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmilla alors de mécontents, comme c'est l'ordinaire dans les Etats républicains, où la liberté ne subsiste que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontents offrirent au roi de Prusse de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguste III. C'aurait été le moyen de susciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Prusse, qui loin de vouloir attiser le feu de la guerre, désirait de l'éteindre, eut assez de modération pour conseiller à ces Palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avait si vivement offensé, et qui voulait retourner en Saxe, toutes les suretés qu'il pouvait souhaiter pour son passage par la Silésie. Les refus d'Auguste III ne se ressentirent pas de la politesse qui régnait autrefois à sa cour; il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditait la conquête en 1742. Il s'abourcha avec l'empereur à Olmutz, d'où il poursuivit son chemin par Prague pour se rendre à Dresde. \*\*\* et

son épouse se rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que \*\*\* fut de retour à Dresde, il expédia son premier commis, son homme de confiance, un certain Saul, à la cour de Vienne; pour régler avec Bartenstein, ministre de la reine, le partage de la Silésie. Ce fut un article secret, qu'on ajouta au traité de Varsovie. On promettait au roi de Pologne la principauté de Glogau et celle de Sagan; il s'engageait à faire agir offensivement ses troupes en Silésie, à renoncer à ses prétentions à la couronne impériale et à donner sa voix au grand-duc de Toscane; il offrait de plus de porter son corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère sur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne; quelques personnes prétendent que la cour de Vienne se chargea simplement d'avoir soin de ses intérêts à la pacification générale, et qu'elle promit au comte \*\*\* la principauté de Teschen, avec la dignité de prince de l'Empire. Quoi qu'il en soit, il n'est pas naturel que le roi ait été séduit par ces dernières conditions: la vraisemblance donne du poids au partage de la Silésie stipulé par le traité; et ce qui augmente les apparences, c'est que le comte de St. Séverin, qui était pour lors ambassadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit était assez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne et celle de Dresde augmentaient les ombrages que la Prusse en devait prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchait. Cagnoni, chargé des affaires de la

Prusse à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de \*\*\* sur l'usage auquel il destinait les troupes saxonnnes qui étaient en Bohème, et en un mot de tirer de lui une déclaration cathégorique, si ces troupes attaquaient les provinces de la domination prussienne ou non. \*\*\* battit la campagne et crut dissimuler ses intentions, qui étaient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étaient en ces termes, lorsque la France fit proposer au roi de mettre la couronne impériale sur la tête d'un ennemi qui l'avait si grièvement offensé. Si ce prince n'avait consulté que son ressentiment, il aurait rejeté bien loin une semblable proposition. Il prit un parti plus modéré. La faine politique demandait qu'il employât tous les moyens possibles de désunir deux cours qui s'étaient liguées contre lui : au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne, ses prétentions et celles de la reine de Hongrie devaient les rendre irréconciliabes, alors le roi avait beau jeu; car en s'accommodant avec la maison d'Autriche, il pouvait frustrer Auguste du trône qu'il briguait. Mais ce qui rendait ce projet de la France impossible dans l'exécution, c'est que la couronne impériale et celle de Pologne ne pouvant pas se réunir sur la même tête, il aurait fallu préalablement qu'Auguste abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui était pas permis selon les lois de ce royaume. Le roi de Prusse ne fit donc point le difficile, se prêtant à tout ce que la France exigeait de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. M. le chevalier de Court avait été chargé de cette négociation à Berlin : il s'était attendu à trouver de la part du roi

plus de résistance à consentir à l'élévation de son ennemi ; et il regarda son consentement comme une marque de condescendance de ce prince pour sa cour.

Mais le roi n'eut pas lieu d'être aussi satisfait des plans que ce ministre proposait pour la campagne prochaine. Malgré ses paroles emmiellées, on s'apercevait que le dessein de la France n'était point de faire des efforts en faveur de ses alliés. On ne voulait prendre aucun arrangement pour les subsistances de l'armée de Bavière ; on voulait différer le plus que l'on pourrait l'ouverture de la campagne. Les Allemands devaient assiéger Passau, les Français Ingolstadt, et personne ne pensait aux entreprises que les Autrichiens pouvaient tenter dans cet intervalle. L'armée de M. de Maillebois s'était retirée de la Lahn derrière le Mein ; les Français voulaient la renforcer et la laisser dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devaient se porter en Flandre, où Louis XV avait résolu de faire une seconde campagne ; et la diversion dans le pays de Hanovre, stipulée par le traité de Versailles, fut absolument rejetée alors par le ministère. Après que le roi eut épuisé toutes les raisons qui auraient pu faire changer de sentiment le ministre de France, il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étaient adaptées aux vues politiques des deux cours, et leurs mouvements compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvaient, d'après les conjonctures présentes, et la possibilité de l'exécution. Il y était proposé de por-

ter l'armée de Maillebois au-delà de la Lahn entre la Franconie, la Westphalie et le bas Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voisinage et de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohème pour favoriser l'élection du grand-duc. Cette armée servait de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse et tous les alliés du défunt empereur. Quand même ce moyen n'aurait pas été suffisant pour exclure entièrement le grand-duc du trône impérial, il rendait toujours les Français maîtres de traîner en longueur cette élection; qui gagne du temps a tout gagné. Le roi insistait également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de subsistances, ainsi que d'un bon général, et qu'elle s'assemblât aussi-tôt que les Autrichiens commencerait à remuer dans leurs quartiers, afin que les Prussiens et les Bavarois fissent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertissait aussi ses alliés que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de poursuivre avec ardeur sa pointe, il ne s'enfoncerait plus dans le pays de la reine qu'autant qu'il pourrait être suivi de ses subsistances; qu'ayant les Autrichiens et les Saxons sur les bras, étant de plus menacé des Russes, il avait besoin de redoubler de prudence, et que si les Français ne prenaient pas de bonnes mesures pour traverser l'élection impériale, il se trouverait nécessité à faire sa paix avec la reine de Hongrie. Les Français envoyèrent sur cela M. de Valori à Dresde, pour persuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varsovie, l'ascen-

dant des Russes à cette cour, et les guinées anglaises liaient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmait la cour de Berlin dans l'opinion que le grand-duc deviendrait empereur, que l'armée des alliés serait malheureuse en Bavière, que les Français n'auraient à cœur que leur campagne de Flandre, et que leurs alliés feraient sagement de penser à eux-mêmes. Il aurait été à souhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effusion de sang inutile; mais les tifons de la discorde jetaient de nouvelles étincelles sur toute l'Europe, et la bourse des grandes puissances n'était pas encore épuisée. Les Prussiens entamèrent à tout hasard une négociation avec les Anglais; ils se fondaient sur l'espérance de trouver alors les esprits plus enclins à la paix, et sur une révolution qui venait d'arriver dans le ministère anglais. Depuis que le lord Carteret avait fait le traité de Worms, la nation anglaise avait changé de disposition à son égard. On lui reprochait d'être emporté et fougueux, et d'outrer tout par un effet de sa vivacité. Un mécontentement général obligea le roi à renvoyer un ministre qui était entré dans toutes ses vues, et qui couvrait sous l'apparence de l'intérêt national tous les pas que George faisait en faveur de son électorat: ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir disposer des sceaux, et fut obligé de les remettre au duc de Newcastle. Le lord Harrington devint ministre; le peuple appela ce nouveau conseil la faction des Pelhams, parce que ceux qui le composaient, étaient de cette famille. Ces nouveaux

ministres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvaient rompre les traités qu'il avait conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avait donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret était faux, sans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiser leurs vices. Harrington avait la réputation d'homme de probité: plus timide que son prédecesseur, il réparait ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère personnel du ministre, on tenta par son moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques idées esquissées qu'on lui communiqua: on pourvoira don Philippe d'un établissement en Italie; la France gardera, de ses conquêtes, Ypres et Furnes; moyennant quoi l'Espagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglais; tous les alliés reconnaîtront empereur le grand-duc de Toscane; la Prusse demeurera en possession de la Silésie selon la teneur du traité de Breslau. Les ministres anglais déclinèrent la négociation sur ces articles; c'est que le roi désirait la continuation de la guerre et qu'il contrecarra toutes les mesures des Pelhams pour la terminer. La cause de ces refus obstinés fut enfin découverte à la Haye. Le plus beau génie et en même temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Chesterfield, était alors ambassadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podewils, ministre de Prusse auprès des Etats généraux, que le traité de Varsovie mettait des entraves à la bonne volonté des Pelhams, que par conséquent le roi de Prusse ne

pouvait point se flatter de réussir par des négociations, mais devait s'opposer vigoureusement aux desseins de ses ennemis, qui tramaient sa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes insinuations du ministre prussien à Londres ne conciliaissent entièrement au roi de Prusse l'affection du nouveau ministère, qui fit assurer ce prince qu'il n'attendait que les occasions pour le servir. Le conseil de milord Chesterfield était le meilleur qu'on pût suivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du roi se tourna sur tous les objets qui pouvaient lui assurer d'heureux succès pour la campagne prochaine. Un des plus importans sans doute était de former en Silésie de gros magasins; rien ne fut épargné pour les rendre considérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le soldat était largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie était remontée et complète; plus de 6,000,000 furent tirés du trésor pour fournir à tant de frais, outre cela les Etats avancèrent à titre d'emprunt 1,500,000 écus. Toutes ces sommes furent dépensées pour que le roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avait faites en Bohème en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le roi partit (\*) de Berlin pour se rendre en Silésie.

Il apprit en chemin que l'électeur de Bavière avait signé avec la reine de Hongrie le traité de Fussen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'empereur, Seckendorff s'était démis du commandement de l'armée; mais il en avait si mal disposé les quartiers, que ces troupes

(\*) 15 de mars.

étaient toutes éparpillées ; le terrain qu'elles occupaient, était trop vaste. Les Autrichiens, maîtres des places fortes et du cours du Danube, voyaient de quelle importance il était pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, et jugèrent, par la position des Bavarois et de leurs alliés, qu'ils en auraient bon marché. M. de Bathyan prévint ses ennemis, qui étaient trois fois plus forts que lui, mais qui ne voulaient se rassembler qu'à la fin de mai. A la tête de 12,000 hommes, qui fisaient toutes ses forces, il paraît entre Braunau et Scharding, fond sur les quartiers dispersés des alliés et leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen et Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avaient amassés, en même temps qu'un autre détachement d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorff, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à passer l'Inn, ensuite à mettre les armes bas, et chasse les Bavarois fugitifs au-delà de Munich. Le jeune électeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale. à l'exemple de son père et de son grand-père ; il se retire à Augsbourg. M. de Ségur, avec les Français et les Palatins qu'il avait sous son commandement, n'éprouva pas un fort plus favorable ; il fut battu en se retirant auprès de Pfaffenhausen ; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvaient à Friedberg, Seckendorff reparut à la cour de l'électeur de Bavière dans ce bouleversement total, non point comme un héros

qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne, et avec l'intention de séduire un jeune prince sans expérience et accablé de malheurs. Les Français avaient déjà, dès la campagne précédente, soupçonné ce maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avait pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devait attendre de lui; on l'avait trouvé sans énergie lorsqu'il attaquait l'ennemi, et mou dans la poursuite lorsqu'il pouvait le détruire. On l'accusait d'avoir exprès séparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds et poings liés à leurs ennemis. On avançait même qu'il avait reçu de la reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étaient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire sa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avait fait entrevoir des avantages; on pouvait lui avoir promis cette somme; mais alors la cour de Vienne n'était guère en état de l'acquitter. Ce qui dépose le plus contre lui, ce sont les mouvemens qu'il se donna pour accélérer ce traité de Fussen. Il produisit de fausses pièces au jeune électeur; il lui montra des lettres supposées du roi de Prusse, dans lesquelles celui-ci lui faisait part de la paix qu'il allait conclure avec la reine de Hongrie; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princesse avaient remportés en Flandre et en Italie; enfin il le conjura de terminer ses différens avec elle, pour éviter sa ruine totale. L'électeur, jeune et sans expérience, se laissa entraîner par les créatures de la cour de

Vienne, dont Seckendorff l'avait environné. L'empereur son père lui avait dit en mourant : " N'oubliez „ jamais les services que le roi de France et le roi „ de Prusse vous ont rendus, et ne les payez pas „ d'ingratitude." Ces paroles, qu'il avait dans l'esprit, rendirent un moment sa plume immobile entre ses doigts : mais l'abyme où il se trouvait, les impostures de Seckendorff et l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Fusfen le 22 d'avril de l'année 1745. Par ce traité la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement et promit de rétablir l'électeur dans la possession entière de ses Etats ; de son côté l'électeur renonça pour lui et pour sa postérité à toutes les prétentions que la maison de Bavière avait aux Etats de la maison d'Autriche ; il adhéra à l'activité de la voïvodie de Bohème et engagea la sienne pour l'élection du grand-duc à la dignité impériale ; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seraient point inquiétés dans leur retraite, et que la reine de Hongrie s'engagerait à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois et les menèrent comme prisonniers en Hongrie, et que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, et que les Autrichiens firent voir que lorsqu'ils sont soutenus par la prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils imposent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria* et pour les politiques qui se flattent de déterminer

les futurs contingens, que le résumé de ce qui arriva au commencement de cette année? L'empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le roi avait bien pris ses mesures pour se défendre; c'était donc de la campagne qui allait s'ouvrir qu'allait dépendre la réputation et la fortune des Prussiens.

### CHAPITRE XII.

*Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.*

POUR ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre et sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes prussiennes en Silésie. Il faut se rappeler que M. de Gages avait pris son quartier à Terny et qu'il établit ses Espagnols et ses Napolitains des deux côtés du Tibre. M. de Lobkowitz avait son quartier à Imola; l'armée de don Philippe était en partie en Savoie et en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée française et espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le prince de Lobkowitz

Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Césène ; M. de Gages marcha à lui, le battit le 31 mars auprès de Rimini, lui prit 700 prisonniers, le poursuivit jusqu'à Lugo ; le prince Lobkowitz se retira de-là par Boulogne, passa le Panaro et se posta à Campo Santo. M. de Gages passa presque en même temps le Panaro auprès de Modène et s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'Infant par l'Etat de Gènes. M. de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées ; mais M. de Gages passa l'Apennin et la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harcelaient son arrière-garde ; il défila sous les murs de Gènes et gagna la vallée de Polsevero ; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe et Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, et continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre anglais qui leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage et leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne et de la mauvaise fortune. Les Piémontais furent assez rusés pour leur brûler huit magasins aux environs de Ventimiglia ; dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le roi de Sardaigne et joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'Infant. Les Autrichiens, qui ne connaissaient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avaient renvoyé le maréchal Traun, qui s'était surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohème ;

ils choisirent le prince Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappelé d'Italie, et le comte de Schulenbourg prit son poste jusqu'à l'arrivée du prince de Lichtenstein, auquel la cour avait déferé le commandement de son armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre M. de Gages que ne l'avait été son prédécesseur, tant le génie de cet Espagnol avait d'ascendant sur celui des généraux autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, et se joignit avec l'armée napolitaine et espagnole à Asti. Schulenbourg passa le Tanaro et se posta au confluent de cette rivière dans le Pô auprès d'un bourg nommé Bassignano. L'Infant saisit cette occasion ; il fit investir Tortone et marcha aux Autrichiens, qui se retirèrent au-delà du Pô, brûlant et détruisant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec sa citadelle se rendit aux Espagnols. Un secours de 8,000 Espagnols et Napolitains arriva de la Romagne sous les ordres du duc de la Vieuxville, passa par le grand duché de Florence, prit Plaisance et sa citadelle, et contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages passa aussi-tôt le Pô à Parpanasso, tandis que l'Infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 septembre à Bassignano et remporte la victoire ; il met le siège devant Alexandrie, qui se soumet, à la citadelle près ; Valence, Vigevano, et beaucoup d'autres villes que nous supprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Lichtenstein, pour prendre le commandement

ment d'une armée battue, affaiblie et découragée. Il ne s'agit point d'examiner si la cour de Vienne aurait pu faire un choix de généraux différent ; il est toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au délabrement des affaires : personne ne s'opposa aux progrès des vainqueurs ; ils prirent Casal, Asti et Lodi au roi de Sardaigne. L'Infant entra victorieux dans Milan et bloqua avec 18,000 hommes la citadelle de cette ville. Les Espagnols étaient donc à la fin de cette campagne maîtres de presque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue et de quelques citadelles qu'ils tenaient bloquées. Ces succès rapides étaient dûs au génie de M. de Gages et en partie au secours des Génois. La prospérité, comme nous l'avons dit, est confiante ; elle assouplit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il était indispensable, pour assurer leurs quartiers, qu'ils possédaient les citadelles de Milan et d'Alexandrie : un peu d'activité aurait suffi pour les en rendre maîtres ; mais ils manquèrent d'haleine, lorsqu'il ne leur restait que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur course.

Les armes des Bourbons prospérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'était mis à la tête de son armée de Flandre, composée de 80,000 hommes. Le maréchal de Saxe commandait sous lui. À l'ouverture de la campagne les Français firent de fausses démonstrations sur différentes places, et ils investirent subitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, était défendue par une garnison de 9,000 Hollandais : la bonté de ses ouvrages, et la force de la citadelle, que Vauban

avait construite, préparait aux assiégeans bien des obstacles et des difficultés à surmonter. Les alliés, sous le commandement du duc de Cumberland et du maréchal Koenigseck, n'avaient que 50,000 hommes à opposer aux forces des Français ; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay et vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voisinage n'empêcha pas les Français d'ouvrir la tranchée le 1<sup>er</sup> de mai. Les alliés doutant de quelle importance il était pour eux de sauver Tournay, résolurent de tout hasarder pour obliger Louis XV à lever ce siège. Du côté du Sud, en remontant la rive droite de l'Escaut, est situé le village de Fontenoy, lieu jusqu'alors obscur, mais qui est devenu célèbre par l'événement qui porte son nom. Ce fut dans cette contrée que le maréchal de Saxe choisit un terrain qu'il crut assez avantageux pour renverser les projets du duc de Cumberland en s'y présentant. Il ne laissa au siège qu'un nombre suffisant de troupes pour le continuer : il appuya sa droite à l'Escaut, garnit d'infanterie et de canons le village d'Antoin situé au bord de cette rivière, forma ses deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui se trouvait à l'extrémité de sa gauche ; sa cavalerie rangée derrière son infanterie faisait sa troisième ligne ; de plus le village d'Antoin était flanqué d'une batterie qui s'élevait sur l'autre rive de l'Escaut ; trois redoutes lardées d'infanterie et de canon couvraient son front de bataille ; vers la gauche de son armée régnait un bois où les Français firent des abatis pour le rendre impraticable. Le 1<sup>er</sup> de mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary et se forma dans la plaine sur

deux lignes vis-à-vis de l'armée française. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandaïses devaient attaquer les villages de Fontenoy et d'Antoin; elles s'y portèrent mollement et furent deux fois de suite vigoureusement repoussées par les Français. Alors les Anglais détachèrent quelques brigades pour s'emparer des redoutes qui couvraient le front de l'armée française. Le général qui fut chargé de cette commission, la trouva peut-être dangereuse et ne l'exécuta pas. M. de Kœnigseck, jugeant qu'il perdait du monde en détail et qu'il n'avancait pas, voulut brusquer l'affaire. Il attaqua l'armée française, en laissant les villages et les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avait réussi, tout ce qu'il y avait de Français enfermés dans ces postes aurait été fait prisonnier après la victoire, ce qui aurait rendu cette bataille le pendant de la fameuse bataille de Hœchstädt; mais l'événement ne répondit pas à son attente. M. de Kœnigseck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui est entre Antoin et le bois de Bary; en avançant il reçut le feu croisé qui partait du village et des redoutes; ses flancs en souffrissent et se rétrécirent; son centre, qui en souffrait moins, continuait d'avancer, et comme ses ailes se repliaient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui, par la continuation du mouvement du centre et par la confusion, se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il était, attaqua et renversa les gardes françaises, perça les deux lignes et aurait peut-être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avaient mieux su profiter de la confusion où étaient leurs ennemis.

Ils avaient ouvert le centre de l'armée française; il était aisé de séparer leurs colonnes en deux, et par un à droite et un à gauche ils prenaient en flanc toute l'infanterie qui leur restait opposée; ils auraient dû en même temps faire avancer la cavalerie pour soutenir leurs colonnes ainsi divisées; il est probable que c'en aurait été fait des Français, si les alliés avaient suivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci voulaient remédier à leur propre confusion, le maréchal de Saxe les fit attaquer par la maison du roi et par les Irlandais qu'il avait mis en réserve, et il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglais se virent ainsi assaillis à leur tour; on les pressa de tous côtés, en front comme sur leurs flancs: après une vigoureuse résistance, ils plierent, se rompirent, et les Français les poursuivirent jusqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune, cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, et une partie de leur bagage. Ils se retirèrent par Leuze sous le canon d'Ath au camp de Lessines, abandonnant aux Français et le champ de bataille et la ville de Tournay. Louis XV et le Dauphin se trouvèrent en personne à cette action. On les avait placés auprès d'un moulin à vent qui était en arrière; depuis, les soldats français n'appelaient leur roi que *Louis du moulin*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain de cette bataille Louis XV dit au dauphin en passant sur le champ de bataille tout ensanglé et couvert de morts: "Vous voyez ici les victimes immolées aux haines politiques et aux passions de nos ennemis; conservez-en la mémoire, pour ne point

„ vous jouer de la vie de vos sujets, et pour ne „ pas prodiguer leur sang dans des guerres injustes.” Le maréchal de Saxe, que l’hydropisie dont il était attaqué n’avait pas empêché d’agir en général, reçut du roi les éloges les plus flatteurs; il semblait qu’il s’était arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Prusse le félicita sur la gloire dont il venait de se couvrir, regardant sa victoire comme un engagement qu’il prenait avec le public, qui attendait de plus grandes choses encore du maréchal de Saxe en santé que du maréchal de Saxe à l’agonie. L’Europe se vit inondée de gazettes versifiées, qui annonçaient ce grand événement; mais il faut avouer qu’en cette occasion le temple de la Victoire l’emporta sur celui des Muses. La prise de Tournay attesta la victoire des Français. La garnison, qui s’était réfugiée dans la citadelle, se rendit le 19 juin. La capitulation fut signée à condition que les 4,000 hommes qui l’évacueraient, ne feraient aucun service pendant l’espace de 18 mois contre les Français.

Louis XV renforça son armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l’armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de M. de Maillebois, qui servait en Italie. Un détachement fait si mal à propos, choque également les règles de la guerre et de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque discussion, le lecteur trouvera bon, pour son intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avait épuisé tous les ressorts de sa politique pour

persuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de succès de ses intrigues ne l'avait point rebutée; au contraire elle continuait à négocier à Dresde. Le comte de St. Séverin, qui avait bien servi la France dans cette cour, s'était attiré la haine du comte de \*\*\*, parce que la finesse du Saxon ne s'accommodait pas de l'esprit clairvoyant du négociateur français. \*\*\* fit tant que M. de St. Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenant. Celui-ci se crut plus fin que\*\*\*; réellement ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre; toutefois, dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. \*\*\* lui persuada que pour faire une paix avantageuse avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, était de ne point s'opposer à l'élection du grand-duc de Toscane, et de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandait sur le Rhin; d'autant plus que la France pouvait tirer plus d'utilité de ces troupes sur l'Escaut que sur le Mein. Les ministres de Louis XV donnerent aveuglément dans ce piège; ils n'examinèrent, ni le peu de sincérité de ce conseil, ni si le parti qu'on leur proposait était conforme aux engagements qu'ils avaient pris avec leurs alliés. En affaiblissant ainsi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'état de s'opposer aux entreprises de la cour de Vienne. Le grand-duc fut élu malgré la France; la paix ne se fit point, et l'amour-propre du ministère de Versailles lui interdit jusqu'aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorsqu'après la réduction de la citadelle

de Tournay l'armée française en décampait. Elle se mit en trois corps, dont l'un se posta à Courtray, le second à St. Guislain et le troisième à Condé. M. du Chaila battit un détachement de 5,000 hommes sous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avait fait partir de son armée pour se jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés ; elle décampa de Bruxelles ; Gand, Bruges et Oudenarde n'étant plus protégés, se rendirent aux Français, et cette campagne se termina par la prise de Nieuport, de Dendermonde, d'Ostende et d'Ath, après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ses troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette campagne rendit aux armes françaises l'honneur que celle de Bohème leur avait fait perdre. Si Louis XIV subjuga plus de terrain en l'année 1672, il le perdit aussi vite qu'il l'avait conquis ; au lieu que Louis XV assura ses possessions et ne perdit rien de ce qu'il avait gagné.

Les Espagnols et les Français avaient ouvert la campagne en Italie et en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entraffent en action en Silésie. L'armée prussienne et celle des Autrichiens n'avaient pris des quartiers paisibles qu'à la fin de février, et elles avaient également besoin de repos pour se remettre de leurs fatigues. Le roi pouvait prévenir ses ennemis, il ne dépendait que de lui de fondre sur les quartiers des Autrichiens en Bohème ; mais il risquait plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette considération fit qu'il resserra ses quartiers de cantonnement au centre de la Silésie, d'une manière qui l'approchait également

des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvait déboucher. C'aurait été un projet infensé que de vouloir disputer quinze ou vingt chemins qui conduisent de la Bohème et de la Moravie en Silésie, dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus sûr était d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il sortirait de ces gorges, de le poursuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Silésie, et d'amener à la fin de l'arrière-saison les troupes dans ce duché, pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet était simple, il était proportionné à ce qu'il était possible d'exécuter, il était adapté aux conjectures; il y avait donc tout lieu d'espérer qu'il réussirait. L'armée était distribuée de façon que 10 bataillons, 10 escadrons et 500 houfards formaient une chaîne depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Les patrouilles allaient vers Schatzlar, Braunau et Bœhmisch-Friedland; ce corps était sous les ordres du lieutenant général Truchfes. Le général de Lehwald, avec 10 bataillons et 500 houfards, gardait le pays de Glatz, sans compter 3 bataillons qui étaient en garnison dans la forteresse, dont M. de Fouqué était gouverneur. Le margrave Charles défendait les frontières de la haute Silésie avec 16 bataillons et 20 escadrons. M. de Hautcharmoy, avec 5 bataillons et 16 escadrons, occupait et couvrait la partie de la haute Silésie située au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée était entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz et Neisse. Le roi établit son quartier dans cette dernière ville; il y régnait une maladie contagieuse; des charbons donnaient la mort

en peu de jours. Si on avait dit que c'était la peste, toute communication aurait été interrompue, ainsi que la livraison des magasins; et la crainte de cette maladie aurait été plus funeste pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvait entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appela cette contagion une fièvre putride, et tout continua d'aller son train ordinaire; tant les mots font plus d'impression sur les hommes que les choses mêmes. Peu après l'arrivée du roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis se flattaient qu'en harcelant continuellement les Prussiens, ils les consumeraient à petit feu; 10 à 12,000 Hongrois, sous les ordres du vieux maréchal Esterhazi, des généraux Caroli, Festetisch, Spleni, et Guillani, faisaient des incursions dans la haute Silésie et pénétraient le plus avant qu'il leur était possible. Un major Schaffstedt, qui était détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Rosenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg; le major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put se sauver et obtint une capitulation pour rejoindre son régiment à Creutzbourg. Il fallait réparer cet affront et rabattre la présomption de ces troupes hongroises nouvellement levées. Le roi fit donc des détachemens contr'eux; il se livra de petites batailles qui servirent de prélude aux actions décisives: et comme cet ouvrage est destiné à servir de monument à la valeur et à la gloire des officiers qui ont si bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligés d'informer la postérité de leurs belles actions, pour

l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de M. de Winterfeld le fit choisir pour présider à cette expédition. On lui donna 6 bataillons et 1200 houfards, avec lesquels il passa l'Oder à Cosel, tandis que M. de Goltz avec un bataillon et 500 houfards passait la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Esterhazi et ses Hongrois. Winterfeld tomba sur le village de Słownitz, où il fit 120 prisonniers; il entendit un feu assez vif sur sa gauche, il s'y porta d'abord; c'étaient 5,000 Hongrois qui entouraient le détachement de Goltz; ils furent attaqués et Winterfeld remporta un avantage complet sur eux. Spleni se sauva avec ses houfards, après avoir perdu 300 hommes et son bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait assez; il continua sa poursuite et rencontra le lendemain 2,000 houfards postés le dos contre un marais; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux houfards prussiens un ton de supériorité sur ceux de la reine. Le colonel Wartenberg des houfards battit encore un gros d'Insurgens auprès de Creutzbourg et les dissipa entièrement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avancait, le mois d'avril tirait vers sa fin, il était temps de rassembler l'armée; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patzkau et Frankenstein. On prépara des chemins pour 4 colonnes et des cantonnemens à Jægerndorff, à Glatz et à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devait déboucher des montagnes. Les

magasins que les Autrichiens avaient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençaient à s'assembler, dénotaient assez leurs desseins; on comprenait que ces Insurgens et ces Hongrois qu'ils avaient dans la haute Silésie, devaient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, et que leur grande armée pénétrerait en Silésie par Landshut. Ce projet n'était pas répréhensible en lui-même; il ne manqua que par l'exécution. Si les Prussiens avaient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auraient été trop faibles pour frapper un grand coup sur la grande armée du prince de Lorraine: et s'ils restaient assemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvait rien qui l'arrêtât, les aurait affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus sûr parti était donc celui de demeurer en force, mais en même-temps de hâter la fin de cette crise par l'engagement d'une affaire générale. Les mesures furent prises pour évacuer la haute Silésie vers la fin de mai, à l'exception de la forteresse de Cösel. Les magasins de Troppau et de Jägerndorff furent transportés à Neisse: M. de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux et un bataillon de grenadiers; 4,000 Hongrois, moitié hussards, moitié pandours, l'attaquèrent sans pouvoir l'entamer; la cavalerie y fit la première expérience de ses nouvelles manœuvres, et en éprouva la solidité. Il était nécessaire d'inspirer de la sécurité aux ennemis, pour que leur présomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditaient. A ce dessein le roi se servit d'un homme de Schœnberg qui était un double espion; il le fit

largement payer , après quoi il lui dit que le plus grand service qu'il put lui rendre , serait de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine , pour pouvoir se retirer à Breslau , avant que les Autrichiens eussent débouché des montagnes : pour induire encore plus cet espion en erreur , on fit réparer des chemins qui menaient à Breslau. L'espion promit tout ; il eut nouvelle de ces chemins et s'empressa de rejoindre le prince de Lorraine , pour lui apprendre que tout le monde s'en allait et qu'il ne trouverait plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenait alors l'objet principal de l'attention , le roi détacha le général Winterfeld pour observer de ce poste les mouvements des Autrichiens ; on lui donna quelques bataillons et 2 régiments de hussards de Rusch et de Bronikowsky : il ne tarda pas à se signaler ; il défit auprès de Hirschberg 800 Hongrois , commandés par un partisan nommé Putaschitz , et fit 300 prisonniers. Nadasti , pour venger cet affront fait à la nation hongroise , marcha à la tête de 7.000 hommes , dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld , qui n'avait que 2.400 hommes sous lui. Après un combat de quatre heures , l'infanterie hongroise fut totalement battue , et dans le moment que Nadasti se disposait à faire sa retraite , arrive le général Still à la tête de 10 escadrons du vieux Mœllendorff ; il fond sur les ennemis , et les Hongrois sont défait et ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire , avec quelques-uns de leurs principaux officiers blessés , qui furent pris. On fut des prisonniers que M. de Nadasti avait ordre de prendre poste à Landshut ,

et que s'il avait réussi, le prince de Lorraine l'aurait suivi infailliblement. Tant de capacité et une conduite si sage valurent à M. de Winterfeld le caractère de major-général. Il n'y avait plus un moment à perdre pour rappeler le margrave Charles de la haute Silésie. La milice hongroise avait profité de la levée des quartiers pour infester de partis toute la haute Silésie: 6,000 houfards voltigeaient entre Jægerndorff et Neustadt, dans l'intention d'empêcher la communication du margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de se retirer sur Neisse, le roi lui détacha les houfards de Ziethen, qui se firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois et lui rendirent sa lettre. Le margrave se mit en marche le 22 de mai; les troupes, qu'il commandait, étaient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyaient sa retraite, s'étaient renforcés, jusqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, et de quelques troupes réglées qui leur étaient venues de Moravie: ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étaient sur le chemin du margrave, et y établirent trois batteries qui tiraient en écharpe, dont les troupes prussiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le margrave, sans s'embarrasser des obstacles que l'ennemi lui opposait, s'empara des hauteurs voisines et des défilés les plus considérables avec quelques bataillons, et au débouché des gorges, il forma les régimens de Gesler et de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuosité possible sur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent sur celui d'Esterhazy, qui faisait la seconde ligne, le

passèrent au fil de l'épée, et après s'être ralliés attaquèrent les dragons de Gotha, qui devaient soutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute et firent un grand massacre des fuyards. Les ennemis laissèrent plus de 800 morts sur la place; leurs troupes irrégulières, qui étaient spectatrices de ce combat, ayant vu le triste sort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le margrave donna dans cette journée des marques de valeur dignes du sang de son grand-père, l'électeur Frédéric-Guillaume. Le général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de suite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle servit d'époque à celle de la cavalerie prussienne. C'est une chose étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur se communiquent à la multitude. L'année 1741, la cavalerie des Prussiens était le corps le plus lourd, et en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adresse, de la vivacité et de la confiance dans ses propres forces, il en fit l'essai; il réussit et devint audacieux. Les peines, les récompenses, le blâme et la louange, employés à propos, changent l'esprit des hommes et leur inspirent des sentimens dont on les aurait crus peu susceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter: alors l'émulation gagne les esprits, l'un vent l'emporter sur l'autre, et des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens sont souvent engourdis par une espèce

espèce de léthargie; des secousses fortes les réveillent, et ils s'évertuent et se développent. Le mérite estimé et récompensé excite l'amour-propre de ceux qui en font les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques et murales, et sur-tout les triomphes, aiguillonnaient ceux qui pouvaient y prétendre. Il était donc nécessaire d'exalter dans l'armée la glorieuse action de Jægerndorff. Le margrave, le général Schwérin et ceux qui s'y étaient signalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendait avec impatience l'occasion d'égaler, même de surpasser ces héros; tous brûlaient de l'ardeur de combattre et de vaincre. Sous ces heureux auspices toute l'armée fut rassemblée le 28 de mai dans le camp de Franckenstein, à l'exception des troupes qui gardaient les places et d'un corps de 6 bataillons et de 20 escadrons avec lesquels M. de Hautcharmoy fut face à Esterhazi, pouvant se retirer dans les forteresses de Cösel, de Brieg et de Neisse, au cas que la supériorité de l'ennemi l'y forçât.

### CHAPITRE XIII.

*Bataille de Friedberg. Marche en Bohème; ce qui s'y passa.*

*Bataille de Sora. Retour des troupes en Silésie.*

**L**A situation du roi était toujours critique. La politique lui présentait des abymes, la guerre des hasards, et les finances un épuisement de ressources presque total. C'est dans ces occasions où l'ame doit déployer sa force, pour envisager d'un œil ferme les

X

dangers qui l'entourent; où il ne faut point se laisser troubler par les fantômes de l'avenir, et se servir de tous les moyens possibles ou imaginables de prévenir sa ruine, lorsqu'il en est encore temps; sur-tout ne pas s'écartez des principes fondamentaux sur lesquels on a établi son système militaire et politique. Le projet de campagne du roi était réglé; cependant pour ne rien négliger, il s'adressa à ses alliés. Il employa dans cette négociation tout le feu imaginable, afin d'essayer d'en tirer des secours. La France était la seule puissance dont il pût attendre quelque chose. Le roi lui fit représenter l'impossibilité où il se trouvait de soutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau pesait sur lui: il la somma de remplir ses traités à la lettre, et comme l'ennemi se préparait à faire une invasion dans ses Etats, il pressait Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devait dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère français parut peu touché de ces représentations; il les traita à la légère et voulut que la bataille de Fontenoy et la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le roi s'adressa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avait de la froideur des ministres de Versailles; qu'il se trouvait dans une situation désagréable et embarrassante, où il s'était mis par amitié pour sa majesté très-chrétienne; qu'il croyait que ce prince lui devait quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençaient à faire des progrès en Alsace; que la bataille de Fontenoy et la prise de Tournay étaient à la

vérité des événemens glorieux pour la personne du roi et avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Prusse, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la prise de Pekin seraient des diversions égales. Le roi ajouta que les Français occupaient à peine 6,000 Autrichiens en Flandre, et que le péril où il se trouvait, l'empêchait de se contenter de belles paroles, et l'obligeaient à demander instantanément des effets plus réels. La comparaison du Scamandre et de Pekin déplut au roi très-chrétien; son humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Prusse, et celui-ci se piqua à son tour du ton de hauteur et de froideur qui caractérisait cette réponse.

Pendant ces altercations, nuisibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étaient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, composée des troupes de la reine et de celles de Saxe, s'approchait insensiblement des frontières de la Silésie. Les Autrichiens étaient venus de Kœnigsgrætz et des environs de Jaromirtz, et les Saxons de Buntzlau et de Kœnigs-Hoff; ils se joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils ne pouvaient guère s'arrêter en chemin: on pouvait calculer leurs mouvemens à peu de chose près; il était donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de se retirer à l'approche de l'ennemi, en se repliant sur le corps de Dumoulin, et de poursuivre ensuite tous deux leur retraite jusqu'à Schweidnitz, en semant le plus adroitement qu'ils pourraient le bruit des préparatifs qu'on se fit pour abandonner le pied des montagnes.

et pour se mettre sous le canon de Breslau. Le double espion, dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, et se hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Prussiens qu'il lui avait annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force ; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes ; et lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de l'entraîner dans le piège qu'on lui prépare. Comme Winterfeld et Dumoulin avaient une marche d'avance sur l'ennemi, ils se replierent sur Schweidnitz sans avoir souffert dans cette marche. L'armée du roi quitta Franckenstein et occupa le 29 mai le camp de Reichenbach, d'où elle n'avait qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz ; elle passa cette forteresse le 1<sup>er</sup> de juin ; les corps de Dumoulin et de Winterfeld firent son avant-garde et occupèrent la hauteur de Striegau en-deçà du Strigauer-Wasser. M. de Nassau, avec son corps, garnit le Nonnen-Busch et l'armée se campa dans la plaine qui est entre Jauernick et Schweidnitz, de sorte qu'un terrain de deux milles, qui sépare Striegau de Schweidnitz, était occupé par une ligne presque continue de troupes prussiennes ; cette position mettait le roi à portée de se procurer les plus grands avantages. Le général Wallis, qui commandait l'avant-garde des ennemis, et Nadasti furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avait pénétré en Silésie par

Landshut ; de-là il avait poursuivi sa marche sur Reichenau , d'où il se transporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvait de ce camp descendre dans la plaine par quatre chemins , savoir Fribourg , Hohen-Friedberg , Schwinahaus et Cauder. Le roi fut reconnaître ces environs , pour examiner les lieux et le terrain où il pourrait placer son armée , et il employa trois jours à faire préparer les chemins , afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ses troupes et qu'elles pussent voler à l'ennemi , lorsqu'il paraîtrait dans la plaine ; c'était ôter au hasard tout ce que la prudence lui pouvait dérober. Le 2 de juin les généraux autrichiens et faxons tinrent conseil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils eussent de cette hauteur la vue sur toute la plaine , ils n'aperçurent que de petits corps de l'armée prussienne. La partie la plus considérable était couverte par le Nonnen-Busch , et par des ravins , derrière lesquels on s'était placé exprès , pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces prussiennes , et pour le confirmer dans l'opinion où il était qu'il entrait dans un pays où il ne trouverait aucune résistance. Le prince de Lorraine choisit le village de Languenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magasin de Schweidnitz avec son avant-garde , et de-là il devait poursuivre les Prussiens à Breslau. Le duc de Weissenfels avec ses Saxons devait prendre Striegau et de-là se porter sur Glogau , pour en faire le siège. Le prince de Lorraine avait oublié , dans son projet , qu'il aurait à combattre une armée de 70,000 hommes , bien

résolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrains sans l'avoir défendu jusqu'à l'extrême. Ainsi les desseins des Autrichiens et des Prussiens se croisaient, comme des vents contraires qui assemblent des nuages dont le choc produit la foudre et le tonnerre. Le roi visitait tous les jours ses postes avancés ; il était le 2. sur une hauteur devant le camp de Dumoulin, dont on découvrait toute la campagne, les hauteurs de Furstenstein et même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le roi s'y était arrêté assez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de poussière qui s'élevait dans les montagnes, qui avançait et descendait dans la plaine et qui allait en serpentant de Cauder à Fegebeutel et Ronstock ; la poussière tomba ensuite, et l'on aperçut distinctement l'armée des Autrichiens qui était sortie des montagnes sur huit grandes colonnes ; leur droite s'appuyait au ruisseau de Striegau, et tirait de-là vers Ronstock et Hausdorff ; les Saxons qui faisaient la gauche, s'étendaient jusqu'à Pilgrimshain. M. Dumoulin reçut aussi-tôt ordre de lever le camp à 8 heures du soir, de passer le ruisseau de Striegau et de se poster sur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze et qui en a pris son nom. L'armée se mit en mouvement le soir à huit heures, filant sur la droite en deux lignes et observant le plus grand silence, il était même défendu au soldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien ferrés ensemble. Le 4 juin, à 2 heures du matin, le roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la disposition du

combat ; nous l'omettrions , si tout ce qui a rapport à une bataille décisive , ne devenait de conséquence. Voici cette disposition. L'armée se mettra incessamment en marche par la droite sur deux lignes ; elle passera le ruisseau de Striegau ; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain ; le corps de Dumoulin couvrira sa droite : la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des bosquets de Ronstock ; la cavalerie de la gauche s'appuiera au ruisseau de Striegau , gardant au loin à dos la ville de ce nom ; 30 escadrons de dragons et 20 de housards , qui composent la réserve , se posteront derrière le centre de la seconde ligne , pour être employés où il fera besoin ; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de housards se formera en troisième ligne , pour garantir le dos et le flanc de la cavalerie ; si le terrain va en s'élargissant , ou pour servir à la poursuite ; la cavalerie chargera impétueusement l'ennemi l'épée à la main ; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action ; elle portera ses coups au visage ; après avoir renversé et dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué , elle retournera sur l'infanterie ennemie et la prendra en flanc ou à dos , selon que l'occasion s'en présentera ; l'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi : pour peu que les circonstances le permettent , elle fondera sur lui avec la bayonnette ; s'il faut charger , elle ne tirera qu'à 150 pas ; si les généraux trouvent quelque village sur les ailes ou devant le front de l'ennemi , qu'il n'ait pas garni , ils l'occuperont et le borderont extérieurement d'infan-

terie , pour s'en servir , si les circonstances le permettent , à prendre l'ennemi en flanc ; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maisons ni dans des jardins , pour que rien ne les gêne , et ne les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à son poste , l'armée s'ébranla. A peine la tête commençait-elle à passer le ruisseau , que M. Dumoulin fit avertir qu'ayant aperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui sur une éminence , il avait corrigé sa position ; qu'il avait pris par sa droite , pour se former sur une hauteur opposée à l'autre et par laquelle il débordait même la gauche de l'ennemi. C'était des Saxons qu'il voyait , qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau , furent fort étonnés de trouver des Prussiens devant eux. Le roi se hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 sur ce mont Topaze , laquelle fut très-utile par la grande confusion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venaient avec tous leurs corps pour soutenir l'avant-garde qui devait prendre Striegau ; ils reçurent cette canonnade , à laquelle ils ne s'attendaient pas ; en même temps l'aile droite de la cavalerie prussienne se forma sous cette batterie , les gardes du corps joignant le corps de Dumoulin , et la gauche de l'aile aboutissant à ces bouquets du bois de Ronstock. Les Prussiens , après deux charges consécutives , culbutèrent la cavalerie saxonne , qui s'ensuit à vau de route , et les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étaient présentés au commencement de l'affaire devant M. Dumoulin. Alors les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie saxonne dans ces bouquets de

bois où elle commençait à se former ; ils les poussèrent, et les délogèrent d'une digue où ils voulaient se reformer ; de-là ils traversèrent un étang pour attaquer la seconde ligne sur un terrain marécageux : ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vite : les Saxons furent encore obligés de s'enfuir ; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle sur une hauteur, pour couvrir leur retraite ; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même temps que l'infanterie prussienne déboucha du bois pour les assaillir. M. de Kalckstein vint encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordait de beaucoup les Saxons ; ils virent l'extrémité où ils étaient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il se passa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avait averti le prince de Lorraine à Hausdorf, où il avait son quartier, du feu de canon et des petites armes qu'on entendait ; il crut bonnement que c'étaient les Saxons qui attaquaient Striegau, et n'en tint aucun compte ; on lui dit enfin que les Saxons étaient en fuite et que tous les champs en étaient parsemés ; sur quoi il s'habilla à la hâte et ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchaient donc à pas comptés dans la plaine entre le ruisseau de Striegau et les bosquets de Ronstock, qui n'est coupée que par des fossés qui séparent les possessions des paysans. Dès que le margrave Char-

les et le prince de Prusse furent à portée des ennemis, ils les chargèrent si vivement, qu'ils plierent. Les grenadiers des Autrichiens se servirent avec intelligence de ces fossés dont nous avons fait mention, et ils auraient pu mettre de la règle dans leur retraite, si le régiment des gardes ne les eût chassés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Haaké, celui de Bévern et tous ceux qui furent au feu, se distinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avait plus d'ennemis devant la droite, le roi fit faire un quart de conversion, pour se porter sur le flanc gauche et derrière les Autrichiens; cette droite brossa dans les bois et dans les marais de Ronstock, et lorsqu'elle en sortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avait déjà gagné un terrain considérable. La cavalerie de cette gauche avait essuyé un contre-temps: à peine Kiau, avec sa brigade de 10 escadrons, avait-il passé le pont du ruisseau de Striegau, qu'il se rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la sienne, le général de Ziethen le joignit avec la réserve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui résister, et donna à M. de Nassau, qui commandait cette gauche, le temps de la faire passer à gué. Dès que M. de Nassau eut formé son aile, il donna sur ce qu'il y avait encore de cavalerie ennemie devant lui et la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès; il s'était glissé avec son infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfilait la cavalerie autrichienne; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confusion et prépara sa défaite. M. de Gesler, qui coman-

dait la seconde ligne, voyant qu'il n'y avait là aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie prussienne, et trouvant les Autrichiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer, et se formant sur trois colonnes, il fonct sur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en massacrèrent un grand nombre; ils firent prisonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tun-gen, Traun, Colowrad, Wurmbrand et d'un régiment encore dont le nom nous manque: il y en eut beaucoup de tués; et cependant on fit 4,000 prisonniers et on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un général de Schwérin (cousin de celui de Jægerndorff) et une infinité d'officiers que leur grand nombre nous empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portait sur le flanc du prince de Lorraine; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet: tout se débanda et s'ensuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyffersdorf; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder et leur aile par Hohen-Friedberg, où heureusement Wallis et Nadasti étaient venus pour couvrir leur retraite: les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée furent, en fait de prisonniers, 4 généraux, 200 officiers et 7,000 hommes: en fait de drapeaux, timbales, canons, etc. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales et

60 canons. Le champ de bataille était jonché de morts ; les ennemis y perdirent 4,000 hommes, parmi lesquels il y avait quelques officiers de marque. La perte de l'armée prussienne en morts et blessés allait à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie, en méritèrent les regrets ; de ce nombre furent le général Truchses, les colonels Maffow, Schwérin et During.

Ce fut là la troisième bataille qui se donna pour décider à qui appartiendrait la Silésie, et ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains jouent les provinces, les hommes font les jetons qui les payent. La ruse prépara cette action, et la valeur l'exécuta. Si le prince de Lorraine n'avait pas été trompé par ses espions, qui l'étaient eux-mêmes, il n'aurait jamais donné aussi grossièrement dans le piège qui lui était préparé ; ce qui confirme la maxime de ne jamais s'écartez des principes que l'art de la guerre prescrit, et de la circonspection qui doit obliger tout général qui commande à suivre invariablement les règles que la sûreté exige pour l'exécution de ses projets. Loïs même que tout semble favoriser les projets que l'on médite, le plus sûr est toujours de ne pas assez mépriser son ennemi pour le croire incapable de résistance. Le hasard conserve toujours ses droits. Dans cette action même un quiproquo pensa devenir funeste aux Prussiens. Au commencement du combat le roi tira dix bataillons de sa seconde ligne, sous les ordres du lieutenant général de Kalckstein, pour renforcer le corps de Dumoulin, et il envoya un de ses aides de camp pour avertir le margrave

Charles de prendre le commandement de la seconde ligne d'infanterie pendant l'absence de M. de Kalckstein. Cet officier peu intelligent dit au margrave de renforcer la seconde ligne de sa brigade, qui était à l'extrémité de la gauche. Le roi s'aperçut à temps de cette bavue, et il la redressa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avait profité de ce faux mouvement, il aurait pu prendre en flanc la gauche des Prussiens qui n'était pas encore appuyée au ruisseau de Striegau. Tant le fort des Etats et la réputation des généraux tient à peu de chose. Un seul instant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'Etat ne courait aucun risque ; il n'y eut aucun corps de repoussé : de 64 bataillons, 27 seulement furent au feu et remportèrent la victoire. Le monde ne repose pas plus sûrement sur les épaules d'Atlas, que la Prusse sur une telle armée.

Il ne doit pas paraître surprenant que l'on ne poursuivit pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avait été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avait été une suite d'efforts continuels ; les munitions de guerre étaient épuisées ; les équipages et les munitions de guerre et de bouche étaient à Schweidnitz : il fallait les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine était composée des corps de Wallis et de Nadasti qui n'avaient point combattu ; ils occupaient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il aurait été téméraire de vouloir les déloger : les Prussiens occupaient la hauteur de Kauder ; mais celle de Hohen-Friedberg était à leur gauche ; il ne fallait donc

pas perdré par une fougue imprudente ce qu'on avait gagné par la sagesse. Le lendemain MM. Dumoulin et Winterfeld furent détachés à la poursuite de l'ennemi; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas; il leva son camp à leur approche et chargea Nadasti de couvrir sa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite et le poursuivit jusqu'aux frontières de la Bohème, après lui avoir tué 200 hommes et pris 130 prisonniers. M. Dumoulin occupa le camp même que les Autrichiens venaient d'abandonner. Après cette victoire, le roi rappela Cagnoni, son ministre de Dresde. Bülow, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainsi qu'un résident de Saxe de Breslau. Le roi déclara qu'il regardait l'invasion des Saxons en Silésie comme une rupture ouverte.

L'armée suivit le 6 le corps de Dumoulin et se porta sur Landshut. Lorsque le roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2,000 paysans, qui lui demandèrent la permission d'égorger tout ce qui était catholique dans cette contrée. Cette animosité venait de la dureté des persécutions que les protestans avaient souffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avait ôté les églises aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le roi était bien éloigné de leur accorder une permission aussi barbare. Il leur dit qu'ils devaient plutôt se conformer aux préceptes de l'Ecriture, bénir ceux qui les offensaient, prier Dieu pour ceux qui les persécutaient, afin d'hériter le royaume des cieux. - Les paysans lui répondirent qu'il avait

aison et se désistèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança jusqu'à Starckstadt, où elle apprit que les ennemis avaient quitté Trautenau et qu'ils défilaient à Jaromirtz; sur cela elle se porta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland et de Nachod, qui était plus commode pour les subsistances; après quoi elle déboucha des montagnes et se déploya le long de la Métau, petit ruisseau dont les bords sont escarpés, qui vient de Neustadt et va se jeter dans l'Elbe auprès de Pless. Le camp des Autrichiens était derrière l'Elbe entre Schmirgitz et Jaromirtz. Nadasti, dont le corps était environ de 6,000 hommes, fit mine de disputer à l'avant-garde prussienne le passage de la Métau, mais M. de Lehwald chassa les Hongrois sans effusion de sang, passa le ruisseau et se campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons et se porta à Caravalhota, d'où le roi, se mettant à sa tête, poussa jusqu'à Kœnigsgrætz et occupa le terrain entre Ruseck qui est vers l'Elbe et Divetz qui est sur l'Adler; ce ruisseau-ci vient des montagnes de Glatz et se jette dans l'Elbe auprès de Kœnigsgrætz. L'armée, sous le commandement du prince Léopold, se campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvements obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de Kœnigsgrætz. Il se posta sur une hauteur au confluent de l'Adler et de l'Elbe vis-à-vis des Prussiens; il avait appuyé sa droite à un marais, sa gauche se recourbait vers Pardubitz et à dos il avait une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitsch: ce prince avait établi, moyennant trois ponts sur l'Adler, sa communication

avec Kœnigsgrätz, où il tenait un détachement de 800 hommes ; il fit élever une redoute devant la ville sur une petite hauteur qui en défendait l'approche aux Prussiens. Sa position était inattaquable, le roi se borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirtz et de Schmirgitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons et de houssards, et pour assurer et protéger ses fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Kœnigsgrätz, on aurait dit que c'était un même corps qui en formait le siège. Cependant l'avant-garde et le corps de bataille des Prussiens étaient si avantageusement placés, qu'il aurait été impossible à l'ennemi de les entamer. On aurait pu tenter quelque entreprise sur Kœnigsgrätz, et il aurait été possible de prendre la ville, mais qu'aurait-on gagné ? La ville n'avait ni fortifications, ni magasins, et l'on aurait été obligé de l'abandonner tôt ou tard ; c'aurait été verser du sang inutilement. Ceux qui ne jugeaient que superficiellement des choses, croyaient que, dans cette heureuse situation, le roi devait changer le projet de campagne qu'il avait fait à Neisse et que ses vues devaient s'étendre avec sa fortune. Il n'en était pas ainsi cependant. La bataille de Friedberg avait sauvé la Silésie : l'ennemi était battu, mais il n'était pas détruit : cette bataille n'avait pas aplani les montagnes de la Bohème par lesquelles étaient obligés de passer les vivres pour l'armée. On avait perdu l'année 1744 les caissons des vivres ; les subsistances ne pouvaient donc arriver au camp que sur des chariots de paysans de la Silésie. Depuis le départ du margrave de la haute Silésie, les Hongrois avaient surpris la forteresse

de

de Cösel, et ils étendaient leurs courses jusqu'au voisinage de Schweidnitz et de Breslau ; ils allaient se porter sur les derrières de l'armée et en intercepter les subsistances ; d'ailleurs le roi ne pouvait s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevait des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avait voulu transporter le théâtre de la guerre en Saxe, il aurait abandonné la Silésie à la discréption des Autrichiens. Tant de considérations importantes firent que ce prince resta ferme dans son premier projet, c'est-à-dire d'affamer les frontières de la Bohème, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les Français firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui présentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avait renoncé pour long-temps. La seule négociation qui convint alors aux Prussiens, c'était celle avec l'Angleterre ; parce que cette puissance seule pouvait ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre était alors à Hanovre, et il avait mené le lord Harrington avec lui. Le jeune comte de Podewils, qui était ministre à la Haye, reçut ordre de se rendre à Hanovre pour fonder le terrain et voir dans quelles dispositions étaient le lord Harrington et la cour.

Pour ce qui regardait les opérations de la guerre, il fut résolu de se soutenir le plus long-temps qu'il serait possible en Bohème, de choisir avec soin les meilleurs camps qu'on pourrait trouver, d'exposer d'autant moins les troupes, que M. de Nassau allait être détaché pour la haute Silésie afin de reprendre

Cosel, et d'affecter en toutes les occasions les démonstrations d'une guerre offensive, pour en imposer à l'ennemi et lui cacher le véritable dessein que l'on avait de ne rien donner au hasard. M. de Nassau partit le 25 de juin avec 12,000 hommes ; il passa par Glatz et Reichenstein, et rejeta d'abord les Hongrois sur Neustadt, d'où il les délogea avec perte de leur côté ; il s'avança ensuite jusqu'à Cosel, et fit les préparatifs du siège. Cette place avait été prise par la perfidie d'un officier de la garnison qui déserta : ce traître apprit aux ennemis que le fossé n'était pas perfectionné, et qu'il était guéable à l'angle d'un bastion qu'il leur indiqua. Avec 2,000 pandours il passa le fossé, escalada le bastion et la place, dont Foris était commandant ; il y eut quelque monde de massacré ; le reste, au nombre de 350 hommes, fut fait prisonnier ; cela arriva deux jours après que le margrave eut évacué la haute Silésie.

Pendant que M. de Nassau était ainsi occupé dans la haute Silésie, le roi mettait tous ses soins à faire subsister les troupes. Pour cet effet il détacha la grosse cavalerie vers Opotschna, qui était à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée prussienne : toutes les nuits cette cavalerie donnait l'alarme au prince de Lorraine, pour éprouver sa contenance, souvent assez mauvaise, et pour le confirmer dans l'opinion que le roi méditait quelque grand dessein, qu'il exécuterait à l'improviste. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre semaines. Le roi avait sur sa gauche un détachement à Hohenbruch, et par la jalouse que ce camp donnait aux ennemis, ils craignaient d'être

attaqués par derrière. Résollement les Prussiens pouvaient se porter sur Reichenau et sur Hohenmauth, et le prince de Lorraine se serait vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tirait ses vivres. Ses magasins étaient établis en échelons; le plus voisin était celui de Pardubitz, derrière celui-là venait celui de Chrudim, et plus vers la Moravie celui de Teutschbrod. Si cette marche se fût exécutée, elle dérangeait toute l'économie des Autrichiens; elle mettait l'armée du roi en état de tirer ses farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui était égal. Si le roi préférait d'agir vers sa droite, il pouvait passer l'Elbe non loin de Schmiritz et prendre le camp de Clumetz, qui était bon et très-avantageux; il avait derrière lui de grandes plaines, qui fournissaient des fourrages en abondance: de-là il donnait de la jalouse aux Autrichiens sur Pardubitz, et coupait en quelque façon la communication des Saxons avec la Lusace. Ce dernier parti fut préféré au premier, sur-tout à cause des Saxons, le roi ayant eu vent que le comte de \*\*\* méditait quelque dessein sur la Marche électorale. Pour mieux cacher ses vues à l'ennemi, le roi détacha M. de Winterfeld avec 3,000 hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement sur sa droite pour passer l'Elbe non loin de Jaromirtz, où tous ses détachemens la rejoignirent. La grande armée appuya sa droite sur un bois, où l'on pratiqua un abatis; sa gauche s'appuyait à l'Elbe auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs et du glacis d'un bout du camp à l'autre. M. Dumoulin

repassa la Métau avec 6 bataillons et 40 escadrons, et se posta à Skalitz, pour assurer la communication des vivres entre Jaromirtz et Neustadt, où il y avait un bataillon en garnison. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé aurait-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a su depuis que le duc de Weissenfels n'aurait pas suivi le duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avait dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendait le transport des vivres plus difficile; mais les hommes font des fautes, et celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, et à pousser de part et d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens il n'y eut que le seul colonel Derchofi qui se signalât à la petite guerre; il fit quelques prises, que M. de Fouqué vengea par les partis qu'il envoyait de Glatz sur les derrières de l'armée autrichienne, et qui les désolaient par de fréquentes prises qu'ils faisaient sur eux. Il y avait un poste détaché à Schmirgitz, qui mit un nouveau stratagème en usage pour intimider les Hongrois qui venaient tirer sur une redoute et sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un mannequin, de l'habiller en grenadier et de le placer à l'endroit où était la sentinelle;

ils faisaient mouvoir cette poupée avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenait pour un homme; ils s'embusquèrent en même temps dans les broussailles voisines. Les pandours arrivent et tirent; le mannequin tombe, les voilà qui veulent se jeter dessus; aussi-tôt part un feu très-vif des broussailles, les grenadiers tombent sur eux et font prisonniers tous ceux qu'ils avaient blessés: depuis ce temps-là ce poste fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg le prince de Lorraine n'avait cessé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors 8 régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, et de la garnison de Fribourg, dont l'échange venait de se faire avec les Français; mais en même temps que ces secours arrivèrent, le duc de Weissenfels le quitta, ne lui laissant que 6,000 Saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avait. Voici la raison de cette retraite: le roi avait été informé que le roi de Pologne était en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des subfides, 6,000 hommes de ces troupes à son service. Ces troupes auraient pu faire une fâcheuse diversion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étaient fermées en Saxe; la seule façon de contenir cette cour était celle de l'intimider. Pour cet effet le prince d'Anhalt rassembla ses troupes auprès de Halle; il fut renforcé par 4 régimens d'infanterie et 3 de cavalerie que M. de Gester lui mena de Bohème. Les Saxons pouvaient s'attendre que le prince d'Anhalt agirait offensivement contre eux; ce corps était assez fort

pour les subjuger. Un manifeste parut en même temps, dans lequel on déclarait que le roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avait traité en ennemis les alliés et les troupes auxiliaires du défunt empereur, savoir les Hessois, les Palatins et les Prussiens, que le roi, dis-je, se croyait autorisé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, et à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avaient fait ou médité de faire aux Etats du roi. Le prince d'Anhalt avait déjà le bras levé, il allait frapper, lorsque la signature de la convention de Hanovre suspendit le coup qu'il allait porter.

Il faut se souvenir que les Français n'avaient accompli aucun des articles du traité de Versailles; qu'ils refusaient tout secours aux Prussiens; que la retraite du prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les Français rompaient tous les liens qui les unissaient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raisons une raison plus forte encore, l'épuisement total des finances. Ces motifs portèrent le roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avait pour base la paix de Breslau, et le roi George s'engageait de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puissances de l'Europe à la paix générale. Le roi promettait de son côté de reconnaître empereur le grand-duc de Toscane. George, après avoir été long-temps balloté entre ses ministres de Hanovre et le lord Harrington, signa ce traité le 22 septembre. Il paraissait alors que la pacification de l'Empire suivrait immédiatement la convention de Hanovre:

mais il ne suffisait pas d'avoir calmé les passions du roi d'Angleterre; il y avait des ennemis plus irréconciliables qui voulaient abattre la puissance naissante des Prussiens. \*\*\* à Dresde, et Bartenstein à Vienne jugeaient que le moment en était venu, et ils voulaient profiter des circonstances qu'ils croyaient leur être favorables. La couronne impériale rehausait la fierté de la cour de Vienne, et le désir de partager les dépouilles d'un ennemi donnait de la fermeté à celle de Dresde.

Il sera peut-être nécessaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maison d'Autriche. Depuis la paix de Fussen, le comte de Ségur avait pris le chemin du Necker, pour se joindre au prince de Conti. M. de Bathyani le suivit et traversa l'Empire, afin de se joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avait son quartier à Weilbourg. La France aurait dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agissait pas. Le prétexte de la guerre était d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maison d'Autriche: la France devait donc rassembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'aurait rendue maîtresse de l'élection; il fallait autoriser le prince de Conti à chasser le duc d'Aremberg du voisinage de cette ville, et empêcher sur-tout sa jonction avec M. de Bathyani, qui donnait une supériorité marquée aux Autrichiens sur les Français. Louis XV et le prince de Conti avaient souvent assuré le roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille, ils s'opposeraient à l'élection du grand-duc;

c'étaient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher 15 000 hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Bärenklau et lui fit passer le Rhin à Biberich. Le prince de Conti en prit l'alarme ; il fit sauter son pont d'Aschaffenbourg, rompre celui de Hœchst et se retira à Gerau sur le Rhin. Le grand-duc se rendit en personne à son armée. Traun passa le Mein. Bärenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les Français n'y tinrent plus. Le prince de Conti repassa le Rhin à Germersheim et à Rheinturkeim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans sa retraite ; il se campa à Worms derrière le ruisseau d'Osthofen, se retira de-là à Mauterstadt où il finit une campagne peu glorieuse pour les armes françaises.

La retraite du Prince de Conti fut le signal qui fit éclater l'esprit de vertige des princes de l'Empire et leur attachement pour la maison d'Autriche. On s'étonne avec raison ; en considérant la hauteur et le despotisme avec lesquels cette maison avait gouverné l'Allemagne, qu'il se trouvât des esclaves assez vils pour se soumettre au joug qu'elle leur imposait ; et cependant le grand nombre était dans ces sentiments. Le roi d'Angleterre avait à sa disposition tout le collège électoral ; il était maître de la diète de l'Empire. L'électeur de Maïence devait sa fortune à la maison d'Autriche, et n'était que l'organe de ses volontés. C'est un ancien usage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète

d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Maïence s'acquitta de ce devoir et fixa l'ouverture de la diète au 1 de juin. Le baron d'Erthal, chargé de cette ambassade, se rendit à Prague et fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui était contraire aux décisions de la dernière diète, qui portait qu'on laisserait dormir la voix de Bohème. On avait craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partisans du grand-duc de Toscane de lui donner leurs voix, et l'on avait jeté les yeux sur la ville d'Erfort pour y assembler la diète; cela aussi était contraire aux lois fondamentales du corps germanique, sur-tout à la bulle d'or: la faiblesse des Français fauva cette transgression à la reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'assembla donc à Francfort le 1 de juin. La France donna l'exclusion au grand-duc, mais l'armée du prince de Conti, qui devait appuyer cette déclaration, ayant déjà disparu, c'était de la part des Français un aveu tacite d'impuissance, qui leur aliéna le cœur de tous leurs alliés. Les ministres de Brandebourg et de l'électeur Palatin remirent un mémoire à la diète, lequel demandait l'examen de trois points: 1. si les ambassadeurs invités par l'électeur de Maïence étaient admissibles à donner leur suffrage? 2. si leurs cours avaient toute la liberté requise selon la bulle d'or? 3. si quelques-uns ne s'en étaient pas privés eux-mêmes, ou par des promesses, ou par vénalité? Le premier de ces points regardait l'ambassadeur de Bohème, qui ne devait point être admis; le second désignait

l'ambassadeur palatin, dont le secrétaire avait été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; et presque tout le collège électoral se trouvait dans le troisième cas. Ils finirent en protestant contre l'assemblée de la diète, qui serait censée illégale jusqu'au redressement de ces griefs, et se retirèrent. Comme une fausse démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne passa par-dessus toutes les bienféances; et sans avoir égard à ces protestations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de septembre. L'ambassadeur brandebourgeois et le palatin se retirèrent à Hanau, en protestant contre cette assemblée illicite et schismatique, dont les résolutions et les opérations devaient être regardées comme nulles.

Le grand-duc fut élu le 13 de septembre, au grand contentement du roi d'Angleterre et de la reine de Hongrie. Restait à savoir s'il convenait mieux au roi de reconnaître purement et simplement le nouvel empereur, ou de lui rompre entièrement en visière, en déclarant qu'il ne reconnaissait ni élection ni élu. Ce prince tint un juste milieu entre ces deux partis. Il garda un profond silence, parce que 1° il ne pouvait mettre la France en action pour renverser ce qui s'était fait à Francfort, et qu'en second lieu reconnaître l'empereur sans nul besoin, c'aurait été se priver à la paix du mérite d'une complaisance qu'on pouvait alors faire valoir. La reine de Hongrie jouissait déjà paisiblement à Francfort du spectacle de cette couronne impériale, qu'elle avait placée avec tant de peine sur la tête de son époux; elle laissait la représentation à l'empereur, et réservait pour elle l'autorité; elle n'était pas même fâchée qu'on remarquât que le

grand-duc était le fantôme de cette dignité et qu'elle en était l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitait les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçait ouvertement dans ses discours, qu'elle aimerait mieux perdre son cotillon que la Silésie; elle disait du roi de Prusse, qu'il avait quelques qualités, mais qu'elles étaient ternies par l'inconstance et par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets, le roi avait fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'impératrice dégénérait quelquefois en opiniâtreté; elle était comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venait de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyait déroger à sa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusait de rébellion. A ce motif de vanité se joignaient des raisons d'Etat plus solides. Depuis Ferdinand I les principes de la maison d'Autriche tendaient à établir le despotisme en Allemagne; rien n'était donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance; qu'un roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutint contre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avait des raisons différentes. Son objet principal était de conserver la couronne de Pologne dans sa maison, et pour s'en assurer davantage, il

espérait par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie; il ambitionnait la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvait l'obtenir; et \*\*\*, qui croyait le roi de Prusse aux abois, ne voulait point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours empêchèrent que la convention de Hanovre ne devint alors une paix entre ces trois puissances belligérantes. Cependant le roi d'Angleterre se flattait, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'impératrice et le roi de Pologne à son sentiment; les assurances qu'il en donnait au roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs, il n'aurait pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étaient déjà, et d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération, que le roi mit dans sa conduite, ne pouvait tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchaient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Mais ces mesures que l'on voulait garder avec la Saxe, n'empêchaient pas de pousser la guerre avec vigueur contre l'impératrice-reine. On se trompe lorsqu'on croit flétrir son ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de M. de Nassau. Cosey lui opposa une faible résistance; il ouvrit la tranchée du côté de la basse Oder; le feu prit par accident à quelques maisons; ce qui obligea le commandant à se rendre le 6 de septembre. M. de Nassau y fit prisonniers 3,000 croates, et ne perdit au siège que 45 hommes,

Ce général, après avoir ravitaillé la ville et y avoir laissé une garnison de 1200 hommes, se porta sur Troppau avec sa petite armée; de-là ses partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il sortit toujours avec avantage et avec gloire.

Mais il est temps de retourner en Bohème, où nous avons laissé l'armée prussienne au camp de Clum et celle des Autrichiens à celui de Kœnigsgrætz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neustadt, où commandait le major Tauenzien; mais ils furent toujours repoussés par la valeur de ce digne officier. Ce poste était très-important, parce qu'il assurait la communication de la Silésie. Le prince de Lorraine, qui se croyait plus fort par les secours qu'il avait reçus, qu'affaibli par le départ des Saxons, passa l'Adler, et s'établit dans le camp que les Prussiens avaient eu entre Kœnigsgrætz et Caravalhota. Les Prussiens firent un mouvement en conséquence; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirgitz et leur gauche à Jaromirtz. M. Du-moulin garda son poste de Skalitz et le général Lehwald occupa la hauteur de Pless au confluent de la Métau dans l'Elbe; de sorte que les Prussiens tenaient ces deux rivières. M. de Valori avait pris un logement dans le faubourg de Jaromirtz; on l'avertit qu'il valait mieux entrer en ville et il n'en voulait rien croire. Un partisan autrichien, nommé Franquini, qui entretenait des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il se glissa

par des granges et des jardins ; mais par méprise il enleva le secrétaire au lieu du ministre. Ce secrétaire, nommé Darget, eut l'esprit de déchirer toutes ses lettres ; pour sauver son maître, il dit qu'il était Valori, et ne détromba Franquini que lorsqu'il n'était plus temps de prendre le ministre. Par sa position l'armée prussienne était inattaquable. Supposé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le passage de la Métau à l'aide de plusieurs ponts construits sur l'Elbe, le roi pouvait se porter derrière l'ennemi et le couper de Kœnigsgrätz. Franquini était le seul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres ; il s'était posté dans une forêt nommée vulgairement le royaume de Silva ; ce bois communiquait aux chemins de Braunau, Starckstadt et Trautenau ; il tombait de ce repaire sur les convois qui venaient de la Silésie. Chaque convoi avait une petite bataille à livrer ; souvent il fallait y envoyer des secours ; cela fatiguait les troupes et l'on ne se nourrissait que l'épée à la main.

L'impératrice-reine cependant commençait à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidait rien. Pressée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, et donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offensivement, et s'il le pouvait avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Prussiens. Pour l'aider dans une entreprise aussi importante, elle lui avait formé une espèce de conseil, composé du duc d'Aremberg et du prince Lobkowitz ; elle les envoya tous deux à l'armée, se flattant d'avoir pourvu à tout, et que la fortune,

qui avait couronné son époux à Francfort, lui gagnerait des batailles en Bohème. On fut bientôt dans le camp prussien que Mrs. d'Aremberg et de Lobkowitz avaient joint le prince de Lorraine, et l'on devina à peu-près les intentions de cette princesse. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent et impétueux, voulait attaquer et ferrailler sans cesse; il envoyait tous les jours les houfards à la petite guerre, souvent même mal à propos, et s'emportait lorsque Nadasti ou Franquini avaient effuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connaissait les Prussiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, aurait préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnait de faire; il se ferait contenté de disputer les subsistances, de consumer son ennemi à petit feu et d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands succès. Pour le duc d'Aremberg, appesanti par l'âge, il était de l'avis du dernier qui opinait. Les deux armées n'étaient distantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le roi, de sa tente, qui était sur une hauteur, voyait tous les jours les généraux ennemis venir reconnaître sa position: on les aurait pris pour des astronomes, car ils observaient les Prussiens avec de grands tubes; ensuite ils délibéraient ensemble; mais ils ne pouvaient rien entreprendre contre un camp qui était trop avantageux et trop fort pour être brisé. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald; 1500 pandours passèrent la Métau pendant la nuit et se retranchèrent sur une hauteur voisine de celle des Prussiens; un

essaim de troupes légères devait les suivre.<sup>4</sup> M. de Lehwald ne leur en laissa pas le temps; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chassa, la bayonnette au bout du fusil, de leur redoute, leur prit 40 hommes et les fit poursuivre par ses hussards. Le pont de la Métau se rompit pendant leur fuite précipitée et plusieurs se noyèrent. Cette belle action de M. de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui voulait empêcher les convois d'arriver au camp prussien. Le prince de Lobkowitz ne se rebutait pas pour avoir manqué quelques projets; il en formait sans cesse de nouveaux et tenta pour la troisième fois de prendre Neustadt. La ville fut investie le 7 septembre par 10,000 hommes; le roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Dumoulin et Winterfeld à son secours. Winterfeld, avec 300 fantassins du régiment de Schwérin, força le passage d'un bois défendu par 2,000 pandours; les Hongrois perdirent 2 canons, et furent jetés dans une espèce de précipice qu'ils avaient derrière leur front. A l'approche des Prussiens, le siège de Neustadt fut levé; ils repassèrent la Métau et se retirèrent dans leur camp. M. de Tauenzien, enfermé dans une bicoque sans défense, dont la muraille était crevassée en beaucoup d'endroits, avait soutenu cinq jours de tranchée ouverte contre 10,000 ennemis qui l'affiégeaient, et qui, les deux derniers jours, lui avaient coupé les canaux qui portaient l'eau aux fontaines de la ville; les murailles avaient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avaient fait écrouler un pan considérable. Nous avons vu

des places fortifiées par les Vauban et les Cœhorn ne tenir pas aussi long-temps à proportion : ce n'est donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places , mais plutôt la valeur et l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poste de Neustadt ne pouvait plus se défendre , depuis que l'eau y manquait ; mais en l'abandonnant on perdait à l'égard de la sûreté des convois : cependant les fourrages étant tous consumés dans le voisinage , il était à propos de changer de position , et l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 septembre l'armée passa l'Elbe auprès de Jaromirtz et se campa à Kowalkowitz , sans que l'ennemi fit le moindre mouvement pour s'y opposer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec 1000 chevaux et 3 bataillons , pour couvrir la nouvelle Marche et l'Oder contre un corps de 6,000 ulans que le roi de Pologne avait levé , et qu'il voulait attirer en Saxe , pour y joindre ses autres troupes ; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée et M. Dumoulin en couvrit la gauche.

Il se fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne , pour célébrer l'élection du grand-duc ; le nom d'armée impériale réjouissait les officiers qui la componaient ; deux jours se passèrent en festins , où le vin ne fut pas épargné. Peut-être aurait-ce été le moment d'attaquer ; mais le roi ne voulut point s'écartez de son plan de campagne. Il résolut donc de transporter son camp à Staudenz ; le chemin qui y conduit , passe par une vallée bordée de bois et de montagnes qui tiennent à la forêt de Silva. Franquinis'embusqua auprès du village de Liebenthal ,

sur le chemin où la seconde colonne devait passer. Le prince Léopold, qui la conduisait, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que M. de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de hussards, grimpant sur ces rochers escarpés, aidé l'infanterie à chasser ce partisan de son embuscade : cette action, la plus hardie que la cavalerie puisse entreprendre, combla M. de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués et 40 de blessés dans cette affaire. L'armée n'entra que sur le tard dans le camp de Staudenz. M. de Lehwald avec son corps occupa Starckstadt, et M. Dumoulin se rendit à Trautenau avec son détachement, pour couvrir les convois qui yenaient de la Silésie. Les Prussiens embrassaient ainsi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Silésie depuis Trautenau vers Brau-nau ; cette partie fut radicalement fourragée, et l'ennemi n'aurait pas été en état d'y subsister pendant l'hiver. Cela formait une barrière qui mettait jusqu'au printemps prochain la Silésie à couvert d'incursions. Les fourrages se faisaient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé et difficile qui environnait le camp : afin de ne point exposer les troupes à quelque affront, il fallait des convois de 3,000 chevaux et de 7 à 8,000 hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs ; chaque botte de paille coûtait un combat. Moratz, Trenck, Nadasti, Franquini étaient tous les jours aux champs ; enfin c'était une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens, Franquini était celui qui avait la connaissance la plus exacte

des chemins qui vont de Bohème en Silésie ; il attaqua avec 4,000 pandours , entre Schatzlar et Trautenau , un convoi de farine escorté par 300 fantassins. Le jeune Mællendorff , aide de camp du roi , conduisait ce convoi ; il soutint tous les efforts des ennemis , et s'empara d'un cimetière qui dominait le défilé , d'où il protégea les chariots et se défendit durant trois heures jusqu'à l'arrivée du secours de Dumoulin , qui le dégagea entièrement. Les ennemis laissèrent 40 morts sur la place : la perte de l'escorte fut légère , à cela près que Franquini détela une trentaine de chariots , dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne soient que des bagatelles , elles font trop d'honneur à la nation et à ceux qui y ont eu part , pour laisser ensevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la postérité. C'étaient chaque jour de nouvelles entreprises de la part de l'ennemi ; ayant la faveur du pays , il était instruit que le dépôt des vivres et la boulangerie de l'armée étaient établis à Trautenau , et cette connaissance lui suffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville ; en trois heures de temps toutes les maisons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avait eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées , il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes consumèrent. Cette action inhumaine retomba sur ses auteurs , et l'impératrice , reine , au lieu d'y gagner , eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étaient que le prélude de ce que

la cour de Vienne et ses généraux méditaient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyait que les Prussiens se préparaient à quitter la Bohème; il les suivit et vint se camper à Koenigsfaal; pour les observer de plus près. Le camp de Staudenz n'avait pas été pris selon toutes les règles de l'art. Le roi avait affaibli son armée par ses détachemens, et il ne lui restait pas assez de troupes pour remplir l'espace qu'il avait à garnir. M. de Nassau était dans la haute Silésie, M. de Polentz dans la nouvelle Marche, M. Dumoulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avait fait quelques tentatives sur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par M. de Lehwald à Trautenau: il ne restait après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le roi commandait, de sorte qu'ils n'occupaient pas tout le terrain que le caprice de la nature avait formé pour une plus nombreuse armée. Ce corps dominait en certains endroits les hauteurs voisines; mais la droite était entièrement dominée par un monticule que la faiblesse de l'armée ne permettait pas d'occuper; cependant on avait placé des gardes de cavalerie et des corps de hussards sur ces hauteurs, pour en être maître en cas de besoin. La cavalerie à la vérité ne pouvait guère aller à la découverte au-delà d'un demi-mille, à cause des bois, des défilés et des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyait tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodaient autour du camp prussien; ils défilaient, allaient et venaient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avait son petit camp. L'armée

autrichienne n'était qu'à une marche de celle du roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le dessein du prince de Lorraine ne fût de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui aurait par là coupé son corps de la Silésie, le roi résolut de se mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir sur le champ un détachement de 2,000 chevaux commandés par le général Katzler, pour aller à la découverte sur les chemins d'Arnau et de Kœnigsfaal, avec ordre de faire des prisonniers et de prendre des paysans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui se passait dans le camp du prince de Lorraine. M. de Katzler s'avança avec sa troupe, et se trouva, sans le savoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui se glissaient dans les forêts pour lui dérober la connaissance de leur marche; il aperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, et un corps de cavalerie, de beaucoup supérieur au sien, qui les suivait; sur quoi il se replia en bon ordre sur le champ et rendit compte au roi de ce qu'il avait vu; mais il n'avait pas vu grand'chose. Les troupes reçurent ordre de se mettre en marche le lendemain à 10 heures, et le 30 de septembre à 4 heures du matin, pendant que le roi avait auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la disposition de la marche, un officier vint l'avertir que les grand'gardes de la droite du camp découvraient une longue ligne de cavalerie, et qu'autant qu'on en pouvait juger par l'étendue de la poussière, ce devait être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter

que quelques corps autrichiens commençaient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, et le roi se rendit auprès des grand'gardes, pour juger par ses propres yeux de l'état des choses et du parti qu'il y avait à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Sorr, se représenter exactement le terrain sur lequel elle se donna. Dans la disposition où était l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyait à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, et le village de Burckersdorf était sur le flanc droit, prenant de Prusenitz au chemin de Trautenau ; il n'était point occupé, parce qu'il est situé dans un fond et que les maisons en sont isolées : ce fond bas régnait depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite et séparait le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendait du chemin de Burckersdorf à Prusenitz, et sur laquelle on avait placé les hussards et les gardes du camp. Le front de l'armée était couvert par le village de Staudenz, au-delà duquel régnait des montagnes et des bois qui tenaient au royaume de Silva. La gauche de la petite armée était appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menaient du camp à Trautenau ; l'un par la droite du camp, laissant Burckersdorf à gauche, passait par un petit défilé et conduisait ensuite par une plaine unie à Trautenau ; l'autre partait de la gauche de l'armée, passait par une vallée pleine de défilés et par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des sentiers que par une route battue. Lorsque le roi arriva à ses grand'gardes, il vit que les

Autrichiens commençaient à se former, et il jugea qu'il serait plus téméraire de se retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avait si près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuse infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avait bien compté que le roi prendrait le parti de la retraite, et c'était sur quoi il avait fait sa disposition ; il voulait engager une affaire d'arrière-garde, et il est sûr que celle-là lui aurait réussi. Mais le roi prit sans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il aurait été plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui aurait assurément dégénéré en fuite ignominieuse.

Quelque danger qu'il y ait à manœuvrer en présence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens passèrent par-dessus ces règles et firent un quart de conversion à droite pour présenter un front parallèle à celui de l'ennemi ; cette manœuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevables ; mais les Prussiens ne se présentèrent que sur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étaient sur trois lignes de profondeur ; il fallut même que ce déploiement s'exécutât sous le feu de 28 pièces de canon que les ennemis avaient disposées en deux batteries, et d'un bon nombre de grenades royales qu'ilsjetaient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Prussiens ; aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement sortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer

avec la cavalerie ; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avaient mal choisi leur terrain ; la cavalerie avait une espèce de précipice derrière elle ; elle était sur trois lignes ; auxquelles le terrain étroit n'avait pas permis de donner une distance convenable ; à peine y avait-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle : ils tirèrent de la carabine selon leur usage , mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main , ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avaient derrière eux et en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devait arriver ; car la première ligne renversée devait nécessairement se jeter sur la seconde , celle-là sur la troisième , et il n'y avait point d'espace où ces corps , qui fesaient 50 escadrons , pussent se reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens , animée par ce succès , se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé ; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans et les firent plier : 5 bataillons , dans lesquels consistait la réserve , arrivèrent fort à propos ; ceux qui avaient été repoussés se reformèrent auprès d'eux , et d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. M. de Bonin , lieutenant général , et M. de Geist , colonel , eurent la principale part à cette belle action. Alors on aperçut une grosse colonne d'ennemis qui venait de leur droite et qui descendait des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf : le roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein. On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche , pour couvrir ce bataillon , pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière ; ce

bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, et la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenait dès-lors inutile à l'endroit où elle était. Ce précipice, dans lequel elle avait jeté les Autrichiens, prenait depuis le chemin de Trautenau et allait en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui était en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock et quelques hussards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gendarmes, Prusse, Rottembourg et Kial, qui formaient 20 escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenait celle de l'ennemi en flanc, et la menait battant devant elle en la faisant replier sur la droite des Impériaux. Les gardes, qui étaient au centre de la ligne, conduite par le prince Ferdinand de Brunswic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore ; elle était escarpée et chargée de bois ; elle fut emportée cependant ; et ce qu'il y avait de singulier, c'est que le prince Louis de Brunswic la défendait contre son frère. Le prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrain du combat n'était alternativement que fonds et hauteurs, ce qui engageait sans cesse de nouveaux combats, car les Autrichiens tâchaient de se rallier sur ces hauteurs ; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale et à la retraite succéda la fuite. Toute la campagne était couverte de soldats débandés ; cavaliers et fantassins, tout était mêlé. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivait à

grands pas les vaincus, les cuirassiers de Bornstädt, qui combattaient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux et firent 1700 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, et se retira en assez bon ordre dans la forêt de Silva. Le roi arrêta la poursuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village est la forêt de Silva dont nous avons tant parlé; il ne fallait pas y suivre l'ennemi; c'aurait été risquer mal à propos et sans nécessité de perdre tous les avantages qu'on venait d'obtenir; c'était bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au-delà de 40,000; et même il n'y avait rien à gagner en se hasardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Brunswic, le général Blanckensée; les colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebourg; les lieutenants-colonels Lange et Wédel des gardes et 1000 soldats; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'Etat. On compte que le nombre des blessés montait à 2,000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers et 2,000 soldats qui furent faits prisonniers. Le prince Léopold se distingua dans cette journée, et sur-tout le maréchal de Buddenbrock et le général Goltze, qui, avec douze escadrons, en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle se donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables: celui qui a le dessous dans un pays montueux, est à l'abri de la

cavalerie, qui ne peut l'entamer considérablement ; et quelque petit que soit le nombre de ceux qui se rallient sur la crête des hauteurs, ce nombre est suffisant pour rallentir la poursuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, était beau et bien imaginé. Le poste des Prussiens était sans contredit mauvais ; l'on ne peut les excuser de n'avoir pensé qu'à leur front et d'avoir négligé leur droite, qui était dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas seulement. Mais si les Autrichiens savaient imaginer, ils n'avaient pas le talent de l'exécution : voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine aurait dû former sa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenua et à dos du camp prussien ; en barrant ce chemin, l'armée du roi n'avait ni terrain pour se former, ni moyen d'appuyer sa droite. Le prince de Lorraine pouvait aussi, en arrivant sur le terrain, lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp prussien. Le soldat n'aurait eu le temps ni de courir aux armes, ni de se former, ni de se défendre ; c'aurait été se procurer une victoire certaine. On dit que M. d'Aremberg avait égaré sa colonne pendant la nuit, et qu'il s'était formé à rebours, le dos tourné vers le camp du roi : cela ressemble assez au duc d'Aremberg, et c'est, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce désordre. Mais lorsque les Prussiens commencèrent à se présenter devant le champ de bataille, qui empêchait alors le prince de Lorraine de les faire attaquer

tout de fuite avec sa cavalerie ? Cette gauche aurait fondu d'une hauteur sur des troupes occupées à se former et sur d'autres qui défilaient encore. On trouvait que le roi n'avait pas commis moins de fautes que son adversaire. On lui reprochait surtout de s'être mis, par le choix d'un mauvais poste, dans la nécessité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit se battre que lorsqu'il le juge à propos. On disait qu'au moins le roi aurait dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondait à cette occasion, que l'ennemi lui étant de beaucoup supérieur en troupes légères, il ne pouvait avancer fort loin les 500 houfards qui lui restaient après tous les détachemens qu'il venait de faire. Mais, objectait-on, il ne fallait pas tant faire de détachemens et s'affaiblir si fort vis-à-vis d'une armée supérieure. Il répondait que le corps de Gesler et de Polentz, qui alla joindre le prince d'Anhalt, pouvait être regardé comme faisant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux ; que le détachement du général de Nassau avait été nécessaire pour pouvoir tirer de la Silésie des subsistances, qui auraient manqué tout à fait si les Hongrois, qui infestaient tout ce duché, n'en eussent été chassés ; que les détachemens de Dumoulin et de Lehwald avaient été indispensables dans les gorges des montagnes qu'il fallait garder, ou risquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avait qu'autant de chevaux qu'il en fallait pour amener, à chaque transport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée aurait été sans pain et sans subsistances. On disait que le roi aurait dû se retirer en Silésie

Plutôt que de hasarder une bataille en Bohème ; mais le roi était dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème était de moindre conséquence qu'une bataille perdue en Silésie ; et d'ailleurs une retraite précipitée aurait indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on consommait en Bohème les subsistances de l'ennemi, et qu'en Silésie on aurait consommé les siennes ; mais nous laissons au lecteur la liberté de peser ces raisons et d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le roi ; ce terrain était à l'ennemi l'avantage de la supériorité du nombre. Les Prussiens purent lui opposer un front aussi large que celui qu'il leur présentait. La multitude des soldats devenait inutile au prince de Lorraine, parce que ses trois lignes, presque sans distance, pressées les unes sur les autres, n'avaient pas la facilité de combattre, et que la confusion s'y mettant une fois, elle rendait le mal irrémédiable. Mais heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef et punit les ennemis des leurs,

Pendant que les deux armées se battaient, les houssards Impériaux pillaien le camp prussien, la gauche et le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadasti et Trenck s'en prévalurent ; le roi et beaucoup d'officiers y perdirent tous leurs équipages ; les secrétaires du roi furent même pris, et ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé de plus grands objets d'intérêt, devant lesquels tous les autres doivent se

taire, de la gloire et du salut de l'Etat ? M. de Lefzawald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour sauver les équipages de la droite et mettre fin aux cruautés affreuses que ces troupes de Hongrois effrénés et sans discipline exerçaient sur quelques malades et sur des femmes qui étaient restés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité et couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du soldat prussien qu'il est vaillant sans être cruel, et qu'on l'a souvent vu donner des preuves d'une grandeur d'âme qu'on ne doit pas attendre de gens de basse condition.

La postérité sera peut-être surprise qu'une armée, victorieuse dans deux batailles rangées, se retire devant l'armée vaincue et ne recueille aucun fruit de ses triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohème, les gorges qui la séparent de la Silésie, la difficulté de nourrir les troupes, la supériorité de l'ennemi en troupes légères, et enfin l'affaiblissement de l'armée, fournissent la solution de ce problème. Supposé que le roi eût voulu établir ses quartiers d'hiver dans ce royaume : voici les difficultés qui se présentaient : tout le pays était entièrement fourragé ; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore sont-elles petites et ont-elles la plupart de mauvaises murailles ; il aurait fallu, pour la sûreté, y entasser les soldats les uns sur les autres, ce qui aurait ruiné l'armée par des maladies contagieuses ; à peine avait-on des chariots pour les farines, comment en aurait-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie ? Mais en quittant la Bohème le roi pouvait remonter, recruter, équiper les troupes ; les mettre dans

l'abondance et leur donner du repos, pour s'en servir s'il le fallait le printemps prochain; outre qu'il paraissait probable qu'après la bataille de Sorr l'impératrice-reine serait plus disposée qu'auparavant à l'accession au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours sur le champ de bataille de Sorr, le roi ramena ses troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine était encore à Ertina, prêt à retourner à Kœnigsgrätz au bruit de l'approche des Prussiens. On apprit dans ce camp que M. de Nassau avait battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobschütz et qu'il avait fait 170 prisonniers. M. de Fouqué avait aussi trouvé moyen d'enlever 400 hussards entre Grulich et Habelschwerdt, qui furent conduits à Glatz. M. Warneri, qui était avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avait marché à Bœhmisch-Friedland, les tourna, les surprit et ramena de son expédition 8 officiers et 140 soldats prisonniers; mais comme l'infortune se mêle souvent au bonheur, M. de Chazot, du corps de Dumoulin, ne fut pas si heureux dans son entreprise sur Marchendorff; il fut attaqué et battu par l'ennemi, et perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de consumer les subsistances des environs de Trautenau, elle se prépara à retourner en Silésie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges et de tous les défilés de la Bohème, les plus mauvais se trouvent sur ce chemin: soit qu'on avance, soit qu'on recule, il faut user de toutes les précautions possibles pour y mener les troupes avec sûreté. Le petit ruisseau, de Trautenbach coulait en ligne parallèle

derrière le camp du roi; des rochers et des forêts formaient l'autre bord. Le 14 d'octobre les bagages prirent les devans sous bonne escorte, pour rendre la marche plus facile. On posta le 15 cinq bataillons sur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée et lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16; elle marcha sur 2 colonnes. Le prince Léopold, qui conduisait celle de la gauche qui passa par Trautenbach, arriva en Silésie sans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le roi s'était chargé, fut précédée par la cavalerie; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasti, Moratz etc. fussent avertis de la marche des Prussiens; ils accoururent ensuite avec 7 ou 8,000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeait successivement l'arrière-garde à les quitter; les pandours profitaient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu sur l'arrière-garde. Cette tirailleurie dura depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir; ils tuèrent un capitaine et 30 hommes, et en blessèrent environ 80. Tout le corps de Dumoulin avait été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie, que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, causa une perte de 300 hommes; il se mit à l'écart, et M. Dumoulin, défilant à sa droite, passa par les Rehberge et entra dans le camp par la route que le roi lui avait ménagée. L'armée séjourna à Schatzlar jusqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau sur le territoire de la Silésie. Le corps

de

de Dumoulin fut destiné à former un cordon le long des frontières. Le reste de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronstock et Schweidnitz ; elle pouvait se rassembler en six heures de temps, et se trouvait au large par la quantité de villes et de villages qu'il y a dans cette contrée florissante. Ce fut là que le roi attendit la séparation de l'armée autrichienne, avant de prendre des quartiers d'hiver. M. de Nassau, qui voulait s'en procurer dans la haute Silésie, surprit un corps de Hongrois à Hasteheim et chassa le maréchal Esterhazy d'Oderberg ; les houfards de Wartenberg, qui étaient de ce corps, se distinguèrent également ; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard et firent 111 prisonniers. Après cela M. de Nassau marcha à Ponuba et les Hongrois s'enfuirent à Teschen et de-là vers Jablunka. M. de Fouqué, qui ne voulait pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 houfards qui s'étaient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie et de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui sortirent de sa garnison durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le roi apprit le 24 d'octobre que le prince de Lorraine avait séparé son armée en trois corps ; il supposa que c'était dans le dessein de les étendre dans la fuite, parce que la saison des opérations militaires était passée : il laissa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point séparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le roi partit pour Berlin, où sa présence devenait nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençaient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

### CHAPITRE XIV.

*Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et rallement les négociations de la paix. Déssein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesseldorf. Prise de Dresde. Négociation et conclusion de la paix.*

**S**i durant l'année 1745 les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs armes, ils auraient pu s'épargner aussi bien qu'à leurs ennemis une effusion de sang inutile, et l'on aurait eu la paix plutôt ; mais plusieurs incidents, auxquels on ne pouvait s'attendre, rendirent les bonnes intentions du roi impuissantes. A peine le roi d'Angleterre eut-il signé, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rébellion d'Ecosse venant à éclater, elle l'obligea de hâter, plus qu'il n'aurait voulu, son retour à Londres. Un jeune homme, c'était le fils du prétendant, passe furtivement en Ecosse, accompagné de quelques personnes fidèles ; il se tient caché dans une île vers le Nord des côtes,

pour donner à ses partisans le temps d'assembler et d'armer leurs paysans, d'ameuter les montagnards et de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diversion la France armait l'Angleterre contre l'Angleterre; et un enfant, débarqué en Ecosse sans troupes et sans secours, força le roi George à rappeler ses Anglais qui défendaient la Flandre, pour soutenir son trône ébranlé. La France se conduisit sagement dans ce projet, et elle dut à cette diversion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en Flandre comme en Brabant. Au commencement, le roi d'Angleterre et ses ministres méprisèrent le jeune Edouard, son faible parti, et cette rébellion naissante. On disait à Londres que c'était la faillie d'un prêtre Jacobite, (le cardinal Tencin) et l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit et chassa le général Cop, que le gouvernement avait envoyé contre lui avec ce qu'on avait pu en hâte rassembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au roi; il lui apprit que, dans un gouvernement aristocratique, une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Ecosse absorbèrent toute l'attention de son conseil: les négociations étrangères tombèrent en langueur; les alliés de l'Angleterre, la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même considération. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que la convention de Hanovre commençait à transpirer; les Autrichiens et les Saxons l'avaient ébruitée, et cela pouvait produire un mauvais effet chez les Français, qui étaient cependant les seuls alliés qu'eût la Prusse. Il arriva donc que la diversion que le jeune Edouard faisait en Ecosse,

en devint une pour la reine de Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Prusse les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on méprisait les conseils.

Le roi, qui se trouvait à Berlin, épuisait tous les expédiens pour trouver des fonds qui le missent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Silésie ne s'étaient pas perçus comme en temps de paix; les deux tiers en avaient manqué: il fallait chercher des ressources, et il était bien difficile de s'en procurer. Cet embarras était grand; les dangers que les ennemis préparaient à l'Etat, étaient bien plus terribles. Voici comment le roi en fut informé. Depuis le mariage du prince successeur au trône de Suède, avec la princesse Ulrique, sœur du roi, les Suédois étaient en partie portés pour les intérêts de la Prusse. M. de Rudenschild et M. Wolfenstirna, ministres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étaient particulièrement attachés à la personne du roi. Wolfenstirna était bien dans la maison de \*\*\*; il faisait la partie de jeu du ministre. \*\*\* n'était pas aussi circonspect en sa présence qu'un premier ministre, dépositaire des secrets de son maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenstirna découvrit sans peine que le plan de la cour de Vienne et de Dresde était d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où, joint aux troupes saxonnnes, il devait pendant l'hiver marcher droit à Berlin: il fit part de sa découverte à Rudenschild, qui en avertit le roi le 8 de novembre, jour où l'on suspendait dans les églises

les trophées de Friedberg et de Sorr. Rudenfchild ajouta que ce projet avait été fait par \*\*\*, corrigé par Bartenstein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saul à Francfort à la reine de Hongrie; que \*\*\* était convaincu qu'on écraserait la Prusse par ce coup, et que c'était cette ferme espérance qui avait empêché la cour de Vienne et celle de Dresde d'adhérer aux sentimens pacifiques du roi d'Angleterre; qu'on avait de plus partagé les dépouilles de la Prusse de façon que le roi de Pologne aurait les évêchés de Magdebourg, de Halberstadt, avec Halle et son territoire, et que l'impératrice reprendrait la Silésie. Il apprit de plus au roi la cause de la haine quo \*\*\* lui portait. Il avait été outré d'un manifeste que le roi avait fait publier, et sur-tout de ces passages : „ Pendant que tant d'horreurs se commettaient en Silésie, et que le ciel, juste vengeur des crimes, „ se plaifait à les punir d'une façon si palpable, si „ éclatante et si sévère, on soutenait froidement à „ Dresde que la Saxe n'était point en guerre avec la „ Prusse, que le duc de Weissenfels, et les troupes „ qu'il avait sous ses ordres, n'avaient point attaqué „ les Etats héréditaires du roi, mais seulement de „ nouvelles acquisitions. Le ministère de Dresde se „ berçait de ces sortes de raisonnemens captieux, „ comme si de petites distinctions scolastiques étaient „ des motifs assez puissans pour justifier l'illégalité de „ ses procédés. Rien de plus facile que de réfuter etc.” et du passage suivant : „ Il paraît que c'était enfin ici „ le terme de la patience et de la modération du roi; „ mais sa Majesté ayant compassion d'un peuple „ voisin, innocent des offenses qu'elle a reçues, et

„ connaissant les malheurs et les désolations inévitables qu'entraîne la guerre , suspendit encore les justes effets de son ressentiment , pour tenter de nouvelles voies d'accommodement avec la cour de Dresden. Il y a lieu de présumer , après ces nouveaux et derniers refus qu'elle vient de recevoir , que la confiance du roi de Pologne a été surprise par l'indigne perfidie de ses ministres. Les représentations les plus pathétiques , et les offres les plus avantageuses ont été prodiguées en pure perte." Il faut avouer que \*\*\* était vivement attaqué dans ces passages et que personne ne pouvait s'y méprendre ; car les ministres qu'on nommait au pluriel , étaient plutôt ses commis que ses égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai , que le roi connaissait le caractère du comte de \*\*\* et la fierté de l'impératrice-reine. Si le projet des Saxons était dangereux pour la Prusse , il n'était pas moins hasardeux pour la Saxe ; mais les passions , et sur-tout le désir de la vengeance , aveuglent si fort les hommes , qu'ils sont capables de tout risquer dans l'espérance de se satisfaire.

Cette crise violente demandait donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'assembler incontinent à Halle. Et comme il s'agissait de prendre un parti décisif , le roi crut que , sans déroger à son autorité , il pouvait assebler un conseil , écouter la voix de l'expérience , et suivre ce qu'il y aurait de sage dans l'avis de ceux qu'il consultait. Quiconque est chargé des intérêts d'une nation , ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le salut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le roi fit l'ouverture du projet

de \*\*\*. Ce prince était un de ces hommes qui, prévenus d'amour-propre, abondent en leur sens, et sont pour la négative lorsque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutait foi à cette accusation contre \*\*\*; il dit qu'il n'était pas naturel qu'un ministre du roi de Pologne, saxon de naissance, voulût attirer de gaieté de cœur quatre armées dans les Etats de son maître, et les exposer à une ruine inévitable. Le roi lui montra une lettre qui portait que dans deux jours le général Grune arriverait avec son corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipzig: il lui produisit différentes lettres de la Silésie, qui toutes constataient que les Saxons amassaient de gros magasins en Lusace pour les troupes du prince de Lorraine, qu'on y attendait dans peu: il finit par lui dire qu'il lui confiait le commandement de l'armée qui s'assemblait à Halle. Le prince d'Anhalt persista dans son incrédulité; cependant on lisait sur son visage qu'il était flatté de se voir à la tête d'un corps qui pouvait lui fournir le moyen de rajeunir son ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le roi le trouva tout aussi incrédule que le prince d'Anhalt; ce n'était point par esprit de contradiction, mais par timidité. Ce ministre avait quelques fonds placés à la Steuer à Leipzig, il craignait de les perdre; incorruptible d'ailleurs, sa faiblesse seule éloignait de son esprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet désagréable, et croyant les autres aussi timides que lui, il jugeait \*\*\* incapable d'un projet si hardi. Enfin, dans ce beau conseil, on discutait la fausseté ou la vérité du fait, et personne ne pensait à prévenir

le mal qui était sur le point d'éclater. Le roi fut obligé d'employer son autorité pour que le prince d'Anhalt fit les dispositions nécessaires à la subsistance de l'armée de Halle, et pour que le comte Podewils dressât les dépêches aux cours étrangères, par lesquelles on les avertissait des complots de la Saxe, et de la résolution où était le roi de les prévenir.

Et comme si ce n'en était pas assez de tant d'embarras, il en survint encore de nouveaux. L'envoyé de Russie vint déclarer au roi, au nom de l'impératrice, qu'elle espérait que le roi s'abstiendrait d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une semblable démarche l'obligerait à envoyer son contingent au roi de Pologne, comme elle y était tenue par son alliance avec ce prince. Le roi lui fit répondre que sa majesté était dans l'intention de vivre en paix avec tous ses voisins, mais que si quelqu'un d'eux couvait des desseins pernicieux contre ses États, aucune puissance de l'Europe ne l'empêcherait de se défendre et de confondre ses ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe et de la Silésie confirmaient les avis de M. de Rudenschild. Pour être encore mieux informé des mouvements du prince de Lorraine, le roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie et hussards, avec lequel M. de Winterfeld s'avança vers Friedland sur les frontières de la Bohème et de la Lusace, avec ordre, si le prince de Lorraine entrait en Lusace, de le côtoyer et de longer le Queis, qui coule sur la frontière de la Silésie. Le dessein du roi était de tomber sur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Silésie devait agir contre celle du prince de Lorraine, la surprendre,

s'il se pouvait, dans ses cantonnemens en Lusace; ou la combattre, pour la rechasser en Bohème. Dans ce danger qui mettait toute la ville de Berlin en alarme, le roi affecta la meilleure contenance possible, afin de rassurer le public. Son parti était pris; la déclaration des Russes ne l'inquiétait point, car cette puissance ne pouvait agir que dans six mois, et c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour décider du sort des Prussiens et des Saxons: les choses en étaient à cette extrémité, qu'il fallait vaincre ou périr. Le roi appréhendait l'incredulité et la lenteur du prince d'Anhalt; il craignait aussi que le corps de Grune, qui était de 7,000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il se pouvait à la sûreté de cette capitale, le général Haake y était resté avec une garnison de 5,000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence, il était impossible de la défendre, et M. de Haake devait aller au devant de l'ennemi et le combattre, avant qu'il en approchât. Cette précaution était à la vérité insuffisante; mais les moyens n'en permettaient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour transporter en cas de malheur la famille royale, les archives, les bureaux, les conseils suprêmes à Stetin comme dans un asile, si la fortune abandonnait les armes prussiennes. Le roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui faisait une vive peinture de sa situation et lui demandait instamment les secours qu'il lui devait selon les traités. Il serait bien difficile de deviner par quelle raison le prince d'Anhalt tâcha de dissuader le roi de prendre le

commandement de l'armée de Silésie : il poussa si loin ses représentations importunes, qu'enfin le roi lui dit qu'il avait résolu de se mettre à la tête de ses troupes, et que lorsque le prince d'Anhalt entretiendrait une armée, il pourrait en donner le commandement à qui bon lui semblerait ; après quoi il fut obligé de se rendre à Halle, et le roi partit le 14 de novembre pour la Silésie, laissant Berlin dans la consternation, les Saxons dans l'espérance et toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le roi arriva le 15 à Lignitz ; il y trouva le prince Léopold, et le général Goltz (qui avait l'inspection des vivres). Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que 6,000 Saxons qui formaient l'avant-garde du prince de Lorraine, étaient entrés en Lusace par Zittau, et que les troupes autrichiennes allaient les suivre. Le prince Léopold fut instruit de toutes les opérations que le roi avait projetées. L'armée de Silésie était effectivement de 30,000 hommes, tous vieux soldats d'élite, accoutumés à vaincre ; refaits par quatre semaines de repos, ils étaient disposés à tout entreprendre. Il y avait cependant des précautions nécessaires encore avant de quitter la Silésie. On ne pouvait abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avait des magasins et qui alors n'était pas fortifiée ; il fallut donc que M. de Nassau quittât la haute Silésie, pour aller vers Landshut s'opposer au corps de M. de Hohenems, qui avait ordre de sa cour de faire une invasion dans la basse Silésie du côté de Hirschberg. La situation du roi était à peu-près semblable à celle où il

se vit avant la bataille de Hohen-Friedberg ; il eut recours aux mêmes ruses, pour attirer les ennemis dans les mêmes pièges. On affecta de respecter scrupuleusement les frontières de la Saxe, et de borner son attention à gagner Crossen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques houfards qui avaient commis des désordres en Lusace. On prépara des chemins à Crossen, on amassa des vivres sur la route, en sorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avait aucun autre objet. M. de Winterfeld venait d'occuper Naumbourg sur le Queis, et publiait qu'il n'était là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière et le prévenir à Crossen.

Le prince de Lorraine, qui était dans l'idée flatteuse que les Prussiens se reposaient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étaient découragées, et qu'il n'avait à redouter qu'un corps de 3,000 hommes qui l'observait, s'endormit dans une dangereuse sécurité, et ce même stratagème réussit pour la seconde fois. Tant il est vrai que la défiance est la mère de la sureté, et qu'un général sage ne doit jamais mépriser l'ennemi, mais veiller sur ses démarches, afin qu'elles lui servent de boussole dans toutes ses opérations. Pour empêcher autant qu'il était possible que les Autrichiens ne fussent instruits des mouvements de l'armée, le roi avait fait border trois rivières qu'il avait devant lui, le Queis par M. de Winterfeld, la Neisse par des troupes légères et le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venait de la Lusace avait le passage

libre, mais il était interdit à tous ceux qui voulaient passer ces rivières pour aller en Saxe ; de sorte qu'on se procurait des nouvelles et qu'on empêchait l'ennemi d'en avoir. Bientôt, sur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant sur le Queis. Le roi prit son quartier à Holstein ; c'était le 22 de novembre, et il n'était qu'à un mille de Naumbourg. On fit construire quatre ponts sur la rivière, pour pouvoir la passer rapidement sur quatre colonnes. Le dessein du roi était de se laisser dépasser par les Impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, et les forcer ainsi, ou à se battre, ou à s'ensuivre honteusement vers les frontières de la Bohème. Mais pour suivre le projet qu'on avait une fois adopté, on s'était interdit d'envoyer des partis en Lusace, et l'on ne pouvait avoir des nouvelles que par des espions ; ce qui n'est jamais aussi sûr que ce que rapportent les troupes. De plus l'expédition était si importante, qu'il fallait préférer la sûreté au brillant.

M. de Winterfeld, instruit des projets du roi, l'avertit que les ennemis avançaient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendaient si fort, que leur gauche était à Lauban et leur droite à Gœrlitz ; il ajouta qu'ils marcheraient le lendemain, selon l'avis de ses espions, et qu'il croyait que le moment d'agir était arrivé. Sur cela, l'armée marcha le 23 sur quatre colonnes, dont chacune était conduite par un lieutenant général. Le rendez-vous de ces colonnes était à Naumbourg ; ce fut-là que le roi leur donna les dispositions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachait à l'ennemi

jusqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre sur le Queis; à côté il y avait deux guets pour la cavalerie: on fit en hâte un pont pour la seconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs des colonnes, je veux dire les généraux, se rendirent à Naumbourg et eurent ordre de passer incessamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholisch Hennersdorf, avec ordre de se seconder mutuellement, selon qu'une colonne, qui donnerait sur les quartiers de l'ennemi, aurait besoin de cavalerie ou d'infanterie pour réussir dans son opération; car on manquait d'informations assez exactes sur les lieux où l'armée du prince de Lorraine séjournait, pour faire des dispositions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent passé le Queis. Celles de la droite et de la gauche étaient de cavalerie, les deux du centre étaient d'infanterie. Un régiment de houfards précédait la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui se passait devant eux. Le roi était à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avait pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les bestiaux paissaient en été, et qui n'était guère praticable dans l'arrière-saison. On eut de la peine à se tirer de-là; mais à force de chercher, on trouva un chemin qui côtoyait un bois et par lequel on pouvait passer. Pendant que les troupes défilaient, les houfards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholisch Hennersdorf, et avertirent qu'il était garni de 2 bataillons et de 6 escadrons de Saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuseraient assez l'ennemi pour

donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'instant avancer 2 régimens de cuirassiers de la 4<sup>e</sup>. colonne qui était la plus proche, et M. de Rochow emmena les régimens de Gesler et de Bornstædt ; M. de Polentz fut commandé avec 3 bataillons de grenadiers pour les soutenir. C'était ce soi-disant marais, qu'on croyait impraticable, qui avait trompé les Saxons ; ils n'avaient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale et finit à six vers l'extrémité qui est au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front et Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz et la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits prisonniers ; le général Dalwitz, le colonel Obirn et 30 officiers furent de ce nombre ; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards et 3 drapeaux ; leurs équipages tombèrent en partage aux houfards, qui avaient bien mérité cette petite récompense. L'armée campa à Catholisch Hennersdorf, et l'on avertit les troupes que si l'on était obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'était pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêtèrent tous de bonne grâce à ce qu'ils voyaient que la nécessité exigeait d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendrait pas contre les Prussiens. On se proposa de profiter de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devait causer dans son

armée , et de la talonner tout de suite pour ne lui pas laisser le temps d'en revenir. Le lendemain 24 le temps était si obscur et le brouillard si épais , qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On se campa derrière le village de Léopoldshain , et pour plus de sûreté , l'on plaça 15 bataillons dans ce village. Les coureurs rapportèrent que l'ennemi se retirait par-tout ; qu'on ne trouvait dans les chemins que chariots dételés , bagages renversés , chariots de poudre abandonnés , en un mot , tout ce qui pouvait attester leur fuite. Les déserteurs , qui arrivaient en grand nombre , disaient que la confusion s'était mise dans leurs troupes , à cause que les deux derniers jours on leur avait donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le prince de Lorraine avait rassemblé son armée à Schœnfeld , à une lieue du camp du roi. Le roi ne balança pas : le jour était serein , il se mit incontinent en marche dans le dessein d'attaquer les ennemis. Comme il approchait de Gœrlitz ; ses partis lui rapportèrent que les ennemis avaient décampé à petit bruit , et qu'ils avaient pris le chemin de Zittau. L'armée prussienne se campa auprès de Gœrlitz , qui se rendit par composition ; 60 officiers et 250 hommes y furent faits prisonniers de guerre ; parmi ces officiers il y en avait de malades , et quelques-uns qui , ayant été blessés à Catholisch Hennersdorf , avaient trouvé le moyen de se sauver. Il y avait à Gœrlitz un magasin qui fut d'un grand secours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée se porta en avant sur le couvent de Radomiritz , et l'on mit les

troupes en cantonnemens. MM. de Bonin et de Winterfeld furent commandés avec 70 escadrons et 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neisse. Ce mouvement, qui menaçait l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna son camp d'Ostritz, pour gagner Zittau avant les Prussiens. Comme cette retraite se faisait à la hâte, les houssards prussiens firent des prises considérables sur les bagages des Autrichiens. Le roi s'avança à Ostritz le 27, et envoya M. de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du prince de Lorraine défilait précisément par cette ville. M. de Winterfeld donna dessus et fit 350 prisonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, et mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de ceux qui les poursuivaient. Cette expédition ne dura que 5 jours. Les Autrichiens y perdirent des magasins, leurs bagages, et rentrèrent en Bohème affaiblis de 5,000 hommes. On laissa 10 bataillons et 20 escadrons dans le voisinage de Zittau, pour garder ce poste important, et M. de Winterfeld fut obligé de retourner en Silésie avec 5 bataillons et 5 escadrons, pour tomber sur les flancs de M. de Hohenemis, tandis que M. de Nassau se préparait à l'attaquer de front. Cette expédition fut si heureuse, qu'en moins de vingt-quatre heures il ne resta plus d'Autrichiens en Silésie. Les dragons de Philibert furent défait par les houssards de Wartenberg, et M. de Hohenemis ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de sa retraite, ni par la perte de ses bagages. Les troupes prussiennes qui étaient en Lusace se mirent en quartiers de rafraîchissement

chiffrement aux environs de Gœrlitz, à l'exception de M. de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons et 20 escadrons pour Bautzen, avec ordre de pousser de-là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, et de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui, avec 2 bataillons, était demeuré à Croffen, s'empara de Guben, où il prit un gros magasin aux Saxons.

Durant cette expédition de Lusace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt; mais les Saxons divulguoient que M. de Grune avait passé l'Elbe à Torgau et marchait à Berlin. Pendant que ces bruits donnaient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le prince d'Anhalt s'était mis en marche le 30 novembre, qu'il avait voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipscic, mais les avait trouvés abandonnés, que Leipscic s'était soumis, et que les Saxons fuyaient vers Dresde. Le roi renvoya d'abord cet officier pour presser le prince d'Anhalt de gagner Meissen le plutôt qu'il le pourrait, et l'avertir que le corps de Lehwald n'attendait que son arrivée pour le joindre. Lorsqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avait été si vite expédié, la consternation fut si grande, qu'on fit sur le champ rebrousser chemin au corps de Grune, et que le comte de Rutowsky fut obligé de ramener son armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchait vers Meissen et que l'armée du roi demeurait en panne, celui-ci employa ce temps à renouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, et que les conjonctures

paraissaient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à M. de Villiers, ministre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que, malgré l'animosité que ses ennemis venaient encore de manifester si ouvertement contre lui, et les avantages qu'il venait de remporter sur eux, il persévérait dans la résolution qu'il avait une fois prise de préférer la modération aux partis extrêmes ; qu'il offrait la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du passé, en posant la convention de Hanovre pour base de cette réconciliation. Ce parti n'avait été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorsque les armes sont heureuses ; mais si l'on a du dessous, l'ennemi ne se trouve guère dans la disposition de se réconcilier. La paix pouvait épargner le sang de tant de braves officiers, qui allaient le sacrifier pour remporter la victoire. Il fallait considérer que, quelque heureuse que fût la guerre en Saxe, c'était un incendie dans la maison du voisin, qui pouvait se communiquer à la nôtre ; il fallait outre cela, le plus promptement qu'il était possible, terminer cette guerre, afin d'empêcher la Russie de s'en mêler. Le roi n'avait rien à espérer des secours de la France, et si l'on ne mettait fin à ces troubles pendant l'hiver, on devait s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappellerait du Rhin son armée, qui lui devenait inutile, pour la joindre à celle de la Bohème ; ce qui lui aurait donné une grande supériorité : enfin le prétexte de la guerre ne subsistait plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaise, elle avait rendu les blés aussi rares que chers, et que les finances étaient entièrement épuisées. La paix

était donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposait pour la paix; mais qu'on observe qu'il était dans une situation qui l'engageait à calculer toutes ses démarches et à ne rien hasarder légèrement. Premièrement il soutenait les principes de désintéressement qu'il avait annoncés dans les manifestes de l'année 1744 et 1745; s'il avait extorqué quelque cession au roi de Pologne, il aurait confondu les intérêts de ce prince avec ceux des Autrichiens, et ferait devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeait qu'il tâchât de diffoudre. Ensuite l'Europe n'était que trop jalouse de l'acquisition que le roi avait faite de la Silésie; il fallait effacer ces impressions, et non les renouveler. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, était de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étaient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étaient ni dures ni onéreuses, elles pouvaient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissait aucune semence ni d'animosité ni de jalouse. Ces principes servirent de loi, et l'on verra dans la suite que malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'aurait cru que des propositions aussi raisonnables seraient bien accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte \*\*\* n'avait que son projet en tête. Il avait fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Kutowsky et au corps du comte de Grune; fier de ces forces, il se proposa

de commettre le sort de son roi et le salut de sa patrie à la fortune d'un combat, sacrifiant ainsi tous les intérêts qui sont sacrés pour la plupart des hommes, afin de satisfaire sa vengeance particulière.

Villiers se rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle ; il demanda audience, et ajouta aux propositions dont il était chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguste à éviter les malheurs qui menaçaient ses peuples et sa personne. Le roi lui répondit féchement qu'il aviserait à ce qu'il y aurait à faire. \*\*\* s'expliqua plus clairement avec le ministre anglais ; il fit sonner fort haut le secours qu'il attendait des Russes, parla avec emphase des grandes ressources de la Saxe, et finit par lui dire que, par déférence pour le roi d'Angleterre, il ferait délivrer au Sr. Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourrait se résoudre à faire la paix. Le lendemain, 1 de décembre, le roi de Pologne partit pour Prague, et les deux princes aînés pour Nurnberg. Quel contraste de hauteur et de faiblesse ! Après le départ de la cour, un des conseillers saxons remit au Sr. Villiers ce mémoire, qui contenait en substance : que le roi de Pologne accéderait à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Prussiens feraient cesser toute hostilité, n'exigeraient plus de contributions, restitueraient celles qu'ils avaient reçues, évacueraien la Saxe sans plus différer, et payeraient tous les dommages précédens, et ceux que causerait la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictait les conditions avec hauteur. Il envoyâ

ce mémoire au roi, en l'assurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre, et il ajouta qu'il ne garantissait pas la déclaration des ministres de Saxe ; c'était en dire assez.

Le roi fut informé en même temps que le prince de Lorraine avait passé l'Elbe à Leutmeritz, et qu'il dirigeait sa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée et la fuite précipitée du roi de Pologne et de ses enfans, il paraissait que \*\*\* ne voulait point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis aussi acharnés, le roi transporta son quartier à Bautzen, et M. de Lehwald se porta sur Kœnigsbrück à un mille de Meissen. En attendant, sa Majesté répondit au Sr. Villiers, qu'elle avait fait venir le comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourrait contribuer à la paix ; qu'elle se flattait que le roi de Pologne voudrait bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, et que les préliminaires signés mettraient fin aux hostilités ; que, pour l'article des fourrages et des contributions dont on devait indemniser, le roi pourrait évaluer également les dégâts que les troupes saxonnnes avaient faits en Silésie, mais que le plus sûr serait de rayer entièrement cet article. Le roi ajouta qu'il espérait que les ministres de Russie et de Hollande voudraient bien se rendre les garans de ce traité de paix, et se plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuse à sa façon de penser, et de mauvais augure pour la négociation entamée. \*\*\* avait conduit son maître

à Prague, pour l'obséder plus librement et l'empêcher de voir les malheurs de la guerre et d'entendre la voix de sa patrie gémisante; il voulait le maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il était de continuer la guerre. C'est ainsi que \*\*\* sacrifiait tout aux intérêts de la reine de Hongrie.

Le roi vit bien qu'il ne fallait désormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il était temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Lusace était conquise; tout allait dépendre des entreprises que l'armée du prince d'Anhalt pourrait exécuter. Il y avait huit jours que le roi n'avait reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarrassait d'autant plus, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meissen était de la dernière importance; il fallait s'en saisir avant que l'ennemi pensât à le ruiner; mais M. de Lehwald ne pouvait s'emparer de la ville, située sur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le roi supputa les jours de marche de ce prince, et calcula qu'il pourrait arriver à Meissen le 8 ou le 9 de décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là; le prince d'Anhalt n'arriva point; la rivière, qui chariait des glaces, empêcha M. de Lehwald d'y construire un pont avec des pontons; tous ces incidents retardèrent cette expédition.

Le Sr. de Villiers, qui était à Prague, expédia un courrier au roi, dont les dépêches portaient, que le roi de Pologne n'enverrait aucun ministre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de-là il

attendait de nombreux secours de ses alliés, avec lesquels il se vengerait dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendait que les Prussiens avaient faits en Saxe; qu'il avait pensé devoir quitter Dresde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte qu'il ne l'avait été dans les écrits qui l'avaient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus de \*\*\* dans ce dernier article que du roi même. Le roi répondit en substance au Sr. Villiers, qu'il admirait la hauteur et l'inflexibilité du roi de Pologne; que, sans avoir d'animosité contre ce prince, il était impossible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, sans lui faire éprouver des calamités; que si les ennemis avaient eu la fortune propice, comme elle leur était contraire, ils n'auraient pas usé d'autant de modération dans le Brandebourg que le roi en montrait en Saxe; qu'ils auraient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avait eu des exemples en Silésie: mais que puisque le roi de Pologne voulait la guerre, on la lui ferait plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent des dépêches du prince d'Anhalt, datées de Torgau. Il mandait qu'il avait fait 200 prisonniers dans cette ville, et rejetait la lenteur de sa marche sur les difficultés d'amasser des vivres et des chariots; c'étaient des prétextes pour excuser ses délais; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite était d'autant moins excusable, qu'il avait un magasin à sa disposition à Halle, qu'il en avait pris un aux ennemis à Leipzig, qu'il n'avait point d'ennemi devant lui, et que par conséquent il était maître des fourrages, des vivres, des chevaux.

et des livraisons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à son esprit de contradiction et à son âge; il n'aurait pas été fâché de faire passer l'expédition de la Lusace pour l'heureuse étourderie d'un jeune homme; il affectait un air de circonspection et de sagesse, qui, joint à sa longue expérience, devait former un contraste avec le feu que le roi mettait dans ses opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de sa lenteur. Le roi lui écrivit qu'elle était très-préjudiciable au bien de son service, par la raison qu'il avait donné aux Autrichiens le temps de se joindre aux Saxons et de détruire le pont de Meissen; ce qui rendrait la jonction des deux armées presque impossible; il lui enjoignit d'user de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourrait. Le prince promit dans sa réponse qu'il ferait le 12 décembre à Meissen. Sur cela tous les quartiers furent rassemblés. Le roi ne laissa que 4 bataillons et quelques hussards à Zittau, 1 bataillon à Gœrlitz et 2 à Bautzen. Ces troupes se joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de M. de Lehwald, qui était déjà vis-à-vis de Meissen; le prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garnison saxonne s'en était sauvée par une poterne, et avait regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entrait dans Meissen, les cavaliers, qui avaient un chemin creux à traverser, ne le passaient qu'un à un. Les deux derniers régiments, savoir les dragons de Rœhl et de Holstein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilsky s'en aperçut; il se glissa avec ses Saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improviste sur les dragons prussiens,

leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards et 180 hommes; d'autres escadrons montèrent à cheval et rechassèrent l'ennemi; mais l'affront était reçu et le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Rœhl, qui était malade, et qui suivait la colonne en carrosse. Il faut convenir que le froid était excessif, que la cavalerie avait été douze heures à cheval; mais on pécha en passant un bois que l'on n'avait pas fait reconnaître d'avance. Les moindres fautes à la guerre sont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, et le 13 le général Lehwald se joignit au prince d'Anhalt. C'était ce pont de Meissen pour lequel on craignait tant, que les Saxons auraient dû détruire. Mais le ministère faxon, qui dominait les généraux, ne comprenait pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont était en partie de pierre de taille, il avait coûté 150,000 écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démolî. Le conseil était composé d'un mélange de pédans et de parvenus. Henecke, qui était à leur tête, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de ministre, joignait au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fournissait aux prodigalités du roi comme aux dissipations de son favori; avec ce crédit il gouvernait la Saxe en subalterne sous le comte\*\*\*; de lui émanaient les ordres à l'armée, il en dirigeait les opérations, et c'est à son incapacité qu'il faut attribuer les fautes grossières des généraux saxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du roi arriva le 14 à Koenigsbrück, et à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, il s'avança le même jour à Neustadt, où les troupes furent obligées de camper, malgré le froid perçant qu'il faisait alors. Le prince de Lorraine était arrivé le 13 décembre avec son armée auprès de Dresden. Henecke, qui réglait tout, étendit si fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur aurait fallu vingt-quatre heures pour se rassembler. Le prince de Lorraine fit des représentations convenables pour qu'on changeât cette disposition; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers et aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyait que le comte Rutowsky allait être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avait besoin de lui, parce qu'il lui fallait du temps pour rassembler ses troupes dispersées; mais le comte répondit qu'il n'avait pas besoin de secours, qu'il était assez fort dans le poste qu'il occupait et que jamais les Prussiens n'auraient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avait gagnée par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cette méthode. La disposition des Autrichiens à la bataille de Sora devait être une copie, et le poste que le comte Rutowsky avait à Kesselsdorff était de même modelé sur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ses imitateurs mit de la différence dans leurs succès. Cependant les deux armées prussiennes se mirent en marche; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher des ennemis, et celle du roi pour passer l'Elbe à Meissen. Le roi fit entrer 14 bataillons

dans cette ville ; le reste de l'infanterie et de la cavalerie était cantonné à la rive droite de l'Elbe, de sorte qu'au besoin, en rassemblant ses troupes, le roi pouvait secourir le prince d'Anhalt, et en cas que les Autrichiens eussent passé l'Elbe à Dresde, le roi leur fesait tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meissen une lettre de M. Villiers, qui lui apprenait que le délabrement extrême des affaires d'Auguste III, et la nécessité où il était réduit, l'avaient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement ; que Saul, le mercure de \*\*\*, allait partir pour Dresde avec des instructions et des pleins-pouvoirs pour les ministres, afin qu'ils pussent travailler avec les ministres prussiens au rétablissement de la paix ; que la reine de Hongrie voulait y accéder aussi, moyennant quelques adoucissements à la convention de Hanovre ; que lui Villiers se rendrait au plutôt à Dresde, pour intervenir entre les parties au cas qu'il en fût besoin, et rendre leur réconciliation plus facile. Le roi avait à peine achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dresde toute l'atmosphère paraissait embrasée et qu'on entendait le bruit d'une canonnade terrible. Le roi se douta bien que le prince d'Anhalt était engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de seller, l'infanterie de se mettre sous les armes, et le roi courut avec une centaine de hussards sur le chemin de Dresde ; il envoya de petits partis de tous côtés ; l'un d'eux lui amena six fuyards du corps de Sibilsky, qui assurèrent que les Saxons étaient battus : ce qui fit ajouter foi à leurs discours, c'est qu'on ne vit paraître aucun prussien, et cela serait arrivé si les affaires

étaient allées mal. Mais la nuit, qui survint, obligea le roi à retourner à Meissen, pour ne pas s'exposer à quelque affront, satisfait d'avoir des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avait pas secondé le prince d'Anhalt, le roi avait résolu de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, pour aller au devant des troupes battues, de mettre celles-ci en seconde ligne, son armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis et de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le soir même un officier de cette armée arriva, et rendit compte au roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le prince d'Anhalt avait décampé le 15 de grand matin, et avait pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, ses houssards donnèrent sur un gros d'ulans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorff, où ils aperçurent toute l'armée saxonne rangée en ordre de bataille ; ils en avertirent immédiatement le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond était marécageux, couvrait le front des ennemis : sa grande profondeur est du côté de l'Elbe ; il va toujours en s'aplanissant vers Kesselsdorff, et se perd entièrement au-delà vers la forêt du Tarrant. Les Saxons avaient appuyé leur gauche à Kesselsdorff ; le terrain y était, comme je l'ai dit, entièrement uni ; ce village était défendu par tous les grenadiers de leur armée et par le régiment de Rutowsky ; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendait l'abord meurtrier. Le corps de Grune était à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyait à Benerich proche de l'Elbe. Ce lieu était inattaquable, à cause des rochers et des précipices.

pices qui en interdisent l'abord. Avant la bataille la cavalerie saxonne était à la gauche de Kesselsdorff, rangée en ligne avec le reste de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne sait pourquoi le comte Rutowsky la déplaça et la mit en troisième ligne derrière son infanterie. Lorsque le prince d'Anhalt arriva sur les lieux avec la tête de son armée, il jugea d'abord que le succès de cette journée dépendait de la prise du village de Kesselsdorff, et il fit ses arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie destinée pour donner sur le village fut mise sur trois lignes, et les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ses troupes furent ainsi disposées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de son régiment attaquèrent le village de front, M. de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille, les grenadiers Saxons et le régiment de Rutowsky firent reculer les assaillans. La seconde attaque ne fut pas plus heureuse; car le feu était trop violent; mais le régiment de Rutowsky sortit du village et voulut poursuivre les Prussiens; il se mit donc devant ses batteries, qu'il empêchait de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, et ordonna au colonel Luderitz, qui commandait les dragons, de charger; celui-ci fondu alors avec impétuosité sur les Saxons; tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée; le reste fut pris; l'infanterie s'empara en même temps du village, y entra de tous les côtés et prit la batterie qui avait rendu ce poste si formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avaient défendu le village à mettre

les armes bas. Le prince d'Anhalt profita de ce premier succès en habile capitaine, il gagna aussitôt le flanc gauche de l'ennemi; la cavalerie de sa droite renversa d'un seul choc la cavalerie saxonne et la dissipa de manière qu'elle ne put se rallier. Tout prit la fuite avec assez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conserver l'ordre et à ne point se débander. La gauche des Prussiens, sous les ordres du prince Maurice, se canonna avec l'ennemi, jusqu'à ce que le village de Kesselsdorff fût emporté; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obstacles; des rochers à gravir, des neiges qui rendaient le terrain glissant, la difficulté d'assaillir et de forcer les ennemis qui combattaient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, et tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons et les Autrichiens furent chassés des rochers escarpés de Benerich. Les Prussiens ne purent conserver ni l'ordre des bataillons ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils escaladaient étaient escarpées; la cavalerie ennemie les attaqua ainsi dispersés. Il est certain que si les Saxons avaient été valeureux, l'infanterie prussienne aurait dû être taillée en pièces; mais cette cavalerie attaqua si mollement et fut si mal soutenue, qu'après quelques décharges que les Prussiens firent sur elle, elle disparut et céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Prussiens n'avait pu agir pendant tout le combat, à cause des précipices impraticables qui la séparaient des ennemis; le prince d'Anhalt l'envoya à la poursuite des fuyards, sur lesquels M. de Gesler fit encore

un bon nombre de prisonniers. Le prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes marques de son expérience et de sa capacité. Les généraux, les officiers et les soldats, tous s'y distinguèrent : leur succès justifia leur témérité. Du côté des Saxons il resta 3,000 morts sur la place; on fit prisonniers 215 officiers et 6,500 soldats ; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, 1 paire de timbales et 48 canons. Les Prussiens eurent 41 officiers et 1621 soldats de tués ; et le double de blessés.

Si nous examinons les fautes commises des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowsky n'avait pensé dans son poste qu'à la sûreté de sa droite ; la gauche était en l'air et l'on pouvait tourner le village de Kesselsdorff. Si les Prussiens avaient plus pris par leur droite, le prince d'Anhalt aurait pu tourner entièrement le village et l'emporter à moins de frais ; mais il ne faisait que d'arriver, et n'ayant pas eu le temps de reconnaître le terrain, cela seul suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans doute de sortir du village ; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens et c'était leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut que cette infanterie postée de Kesselsdorff à Benerich n'était pas sur la crête des hauteurs mais en arrière de plus de cent pas, de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice et le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi aurait vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes ;

ils font tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait, et si nous résumons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le comte Rutowsky et toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparées. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avait de reste. Il alléguait pour excuse que son infanterie était presque détruite, qu'il avait perdu 10,000 hommes, qu'il manquait d'armes et de munitions, et que ses soldats n'étaient pas encore revenus de leur terreur: il ajouta que le roi de Prusse allait se joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquait de provisions de bouche et de munitions de guerre, que pour sauver les débris de Kesselsdorff, il fallait se sauver à Zest, village voisin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde et n'y laissèrent que des milices; le 16 ils se campèrent auprès de Kœnigsstein et renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus long-temps sur le territoire saxon. L'armée du roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf, et le 17 ses troupes formèrent la première ligne et se portèrent sur le ruisseau de Plauen. L'heureux succès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avait affectée à son début; la journée de Kesselsdorff avait jeté un beau voile sur cette faute. Le roi lui dit les choses les plus flatteuses sur la gloire qu'il s'était acquise, et n'omit rien

de

de ce qui pouvait cajoler son amour-propre. Ce prince mena le roi sur le champ de bataille. L'on fut moins surpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avaient eues à surmonter, et du nombre considérable des prisonniers, que de voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venaient tranquillement à la rencontre des Prussiens. Lorsque le roi traversa la Saxe en 1744, le duc de Weissenfels avait jeté 10 bataillons dans Dresde, on y élevait des batteries, on faisait des coupures dans les rues, on mettait des palissades par-tout où un pieu pouvait entrer en terre, aucun prussien n'osait mettre le pied dans cette capitale; et en 1745, lorsque le roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes saxonnes venaient d'être battues, les portes de Dresde restèrent ouvertes, et les princes cadets de la famille royale, les ministres, les conseils suprêmes du pays, tout se rendit à discrétion. Telles sont les contradictions dont l'esprit humain est capable, quand il n'agit pas systématiquement, et que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaise dialectique. Il est vraisemblable que la ville était dépourvue de provisions, et que des délibérations confuses, et la consternation qui régnait parmi les principaux ministres du roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les princes pouvaient se sauver, les ministres également; il n'y avait qu'à faire quatre milles pour gagner la Bohème. Une chose non moins étonnante, est que ces Saxons, qui voulaient abandonner Dresde, y jetèrent 6,000 hommes de leurs miliciens, dont ils auraient pu se servir pour recompléter leurs troupes.

Bientôt le roi fit occuper le faubourg de Dresde. Le commandant fut sommé de se rendre ; il répondit que Dresde n'était point une place de guerre ; et les ministres envoyèrent un mémoire qui devait tenir lieu d'une espèce de capitulation. Le roi en régla les conditions selon son bon plaisir. Le 18 les Prussiens entrèrent dans la ville. La milice fut désarmée et servit à recruter les troupes ; on y prit 415 officiers et 1500 blessés de la bataille de Kesselsdorff. Le roi établit son quartier à Dresde avec l'état-major des deux armées. On divulguait dans le monde les bruits les plus injurieux au sujet des intentions du roi sur cette capitale. On disait que le prince d'Anhalt avait demandé le pillage de Dresde pour son armée, à laquelle le sac de cette ville avait été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvait seul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince d'Anhalt n'aurait osé faire au roi une proposition aussi barbare ; et d'ailleurs ces sortes de promesses peuvent se faire à des troupes indisciplinées, et non à des Prussiens qui ne combattent que pour l'honneur et pour la gloire. Le principe de leurs succès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéissance des soldats.

A peine le roi fut-il à Dresde qu'il rendit visite aux enfans du roi, pour calmer leur crainte et les rassurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faisant rendre scrupuleusement tous les honneurs qui leur étaient dus ; la garde du château fut même soumise à leurs ordres. Le roi répondit ensuite au Sr. Villiers, qu'il avait été assez étonné

de recevoir des propositions de paix un jour de bataille ; que pour abréger les négociations il s'était rendu lui-même à Dresde ; que la fortune, qui avait secondé sa cause, l'avait mis en situation de ressentir vivement les mauvais procédés, la duplicité et la perfidie dont le comte de \*\*\* avait fait usage dans toutes ses négociations ; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penser aussi basse, il offrait, mais pour la dernière fois, son amitié au roi de Pologne ; qu'il attendait que les sieurs de Bulau et de Rex eussent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux sans autre délai ; qu'enfin il ne se dépar-  
tirait en rien des engagemens qu'il avait pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre ; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hausserait ni ne baîsserait ses prétentions, et qu'ainsi la reine de Hongrie ne devait pas s'attendre à le faire changer de résolution : le roi finit en recommandant à M. de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne et du Nord. Bientôt le roi fit inviter chez lui tous les ministres saxons ; il récapitula tout ce qui s'était passé, leur exposa avec vérité ses sentimens et les conditions de paix modérées qu'il offrait à ses ennemis : il fut assez heureux pour les convaincre que ces conditions étaient telles qu'ils auraient pu les souhaiter ou les dicter eux-mêmes, et que leur roi n'avait d'autre parti à prendre que de les signer. On fit aussi des arrangements pour que les troupes observassent un très-grand ordre. Le roi naît dans ses procédés

toute la douceur possible , afin que ce pays voisin et malheureux ne se ressentît que légèrement des fléaux d'une guerre dont le peuple était innocent. Pour s'accommoder à la coutume , on chanta dans les églises le Te Deum , accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville , et le soir on fit représenter l'opéra d'Arminius. On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cause des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout jusqu'à l'opéra devenait entre les mains de \*\*\* un ressort pour gouverner l'esprit de son maître ; il avait fait représenter la clémence de Titus au sujet de la disgrâce de Sulkowsky et des prétendus crimes que le roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre ; ce qui devait faire allusion au secours qu'Auguste III donnait à la reine de Hongrie contre les Français et les Prussiens , qu'on accusait de vouloir tout subjuger. Les louanges flatteuses de la poésie italienne , rehaussées du charme de l'harmonie , et rendues par le gosier flexible des châtrés , persuadaient au roi de Pologne qu'il était l'exemple des princes et un modèle d'humanité. Les musiciens supprimèrent un chœur de l'opéra , qu'ils n'osèrent produire en présence des Prussiens , parce que les paroles pouvaient être justement appliquées après ce qui venait d'arriver en Saxe ; les voici :

*Sulle rovine d'altrui alzar non pensi il soglio  
Colui che al sol' orgoglio riduce ogni virtù.*

Les chœurs des opéra d'Auguste valaient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantait à Dresde des Te Deum et des opéra, M. de Villiers, qu'on y attendait avec impatience arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs et toutes les autorisations nécessaires aux ministres saxons pour conclure la paix : il fut suivi par le comte Frédéric Harrach qui venait de la part de l'impératrice-reine pour le même sujet. Lorsque tout se préparait à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le roi reçut la réponse suivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avait écrite de Berlin pour lui demander son assistance. Cette réponse avait été minutée par ses ministres ; le roi n'avait prêté que sa main pour la transcrire, la voici : " Monsieur mon frère. Votre Majesté me confirme, dans sa lettre du 15 de novembre, ce que je savais déjà de la convention de Hanovre du 26 d'août. J'ai dû être surpris d'un traité négocié, conclu, signé et ratifié avec un prince mon ennemi, sans m'en avoir donné la moindre connaissance. Je ne suis point étonné de vos refus de vous prêter à des mesures violentes et à un engagement direct et formel contre moi ; mes ennemis doivent connaître V. M. C'est une nouvelle injure d'avoir osé lui faire des propositions indignes d'elle. Je comptais sur votre diversion ; j'en faisais deux puissantes en Flandre et en Italie ; j'occupais sur le Rhin la plus grosse armée de la reine de Hongrie. Mes dépenses, mes efforts ont été couronnés des plus grands succès. V. M. en a fort exposé les suites par le traité qu'elle a conclu à mon insu. Si cette princesse y avait souffrit, toute son armée de Bohème se ferait subitement tournée contre moi ; ce ne sont pas là des

» moyens de paix. Je n'en ressens pas moins l'horreux  
» du péril que vous courez ; rien n'égalera l'impa-  
» tience de vous savoir en sûreté, et votre tranquillité  
» fera la mienne. Votre Majesté est en force et la  
» terreur de nos ennemis, et a emporté sur eux des  
» avantages considérables et glorieux ; l'hiver avec  
» cela, qui suspend les opérations militaires, suffit  
» seul pour la défendre. Qui est plus capable que  
» V. M. de se donner de bons conseils à elle-même ?  
» Elle n'a qu'à suivre ce que lui dictera son esprit,  
» son expérience, et par-dessus tout son honneur.  
» Quant aux secours, qui de ma part ne peuvent  
» consister qu'en subsides et en diversions, j'ai fait  
» toutes celles qui me sont possibles, et je continuerai  
» par les moyens qui assurent le mieux le succès.  
» J'augmente mes troupes, je ne néglige rien, je  
» presse tout ce qui pourra pousser la campagne  
» prochaine avec la plus grande vigueur. Si votre  
» Majesté a des projets capables de fortifier mes  
» entreprises, je la prie de me les communiquer, et  
» je me concerterai toujours de grand plaisir avec  
» elle, etc." D'abord cette lettre paraît douce et  
polie ; mais quand on considère les circonstances  
fâcheuses où se trouvait le roi de Prusse et les différen-  
tes négociations avec la France qui l'avaient précédée,  
on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé,  
que l'on n'était pas convenu de remplir par des épi-  
grammes les engagements réciproques contractés par  
le traité de Versailles. Dépouillons cette lettre de  
tout verbiage, et examinons ce qu'elle dit réellement :  
Je suis fort fâché que vous ayez conclu le traité de  
Hanovre sans m'en avertir, car le prince de Lorraine

reviendrait en Alsace , si la reine de Hongrie l'acceptait. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie et de Flandre que je soutiens , est une diversion que je fais en votre faveur ? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre , et l'établissement de mon gendre don Philippe en Italie , me touche peu. Conti fait si bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne , qu'il a repassé le Rhin , laissé faire un empereur à qui l'a voulu ; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe et pourra le suivre avec le reste de ses troupes , si la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choses cette campagne : on a aussi parlé de vous. Je plains la situation dangereuse où vous vous êtes mis pour l'amour de moi ; on n'acquiert de la gloire qu'en se sacrifiant pour la France ; témoignez de la constance et souffrez toujours ; imitez l'exemple de mes autres alliés , que j'ai abandonnés à la vérité , mais auxquels j'ai donné l'aumône lorsqu'on les avait dépouillés de toutes leurs possessions. Prenez conseil de votre esprit et de la présomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis ; vous aurez sans doute assez d'habileté pour vous tirer d'embarras ; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis , et ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivait malheur , je vous promets que l'académie française fera l'oraïson funèbre de votre empire , que vos ennemis auront détruit. Votre nom sera placé dans le martyrologe où se trouve le nom des enthousiastes qui se sont perdus pour le service de la France et celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des

diversions ; je vous ai offert jusqu'à un million de livres de subsides. Espérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à présent, et comptez que je me concerterai avec vous sur tous les sujets où vous voudrez suivre aveuglément mes volontés, et vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent assez avancées pour être sûr de leur réussite, le roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit était aussi importante que délicate. " Monsieur mon frère. Après la lettre que j'avais écrite à V. M. en date du 15 de novembre, je devais m'attendre de sa part à des secours réels. Je n'entre point dans les raisons qu'elle peut avoir d'abandonner ses alliés aux caprices de la fortune. Pour cette fois, la valeur seule de mes troupes m'a tiré du pas scabreux où je me trouvais. Si le nombre de mes ennemis m'eût accablé, votre Majesté se ferait contentée de me plaindre, et j'aurais été sans ressources. Comment une alliance peut-elle subsister si les parties contractantes ne concourent pas avec une même ardeur à leur conservation commune ? Votre Majesté me dit de me conseiller moi-même ; je le fais, puisqu'elle le juge à propos. La raison me dit de mettre promptement fin à une guerre qui n'a plus d'objet, depuis que les troupes autrichiennes ne sont plus en Alsace, et depuis la mort de l'empereur. Les batailles qu'on donnerait désormais, ne produiraient qu'une effusion de sang inutile. La raison m'avertit de penser à ma propre sûreté, et de considérer le grand armement des

„ Russes, qui menace le royaume du côté de la Cour-  
„ lande ; l'armée que M. de Traun commande sur  
„ le Rhin, qui pourrait aisément refluer vers la  
„ Saxe ; l'inconstance de la fortune ; et enfin que,  
„ dans la circonstance où je me trouve, je ne puis  
„ m'attendre à aucun secours de la part de mes alliés.  
„ Les Autrichiens et les Saxons viennent d'envoyer  
„ ici des ministres pour négocier la paix ; je n'ai  
„ donc d'autre parti à prendre que de la signer.  
„ Après m'être acquitté ainsi de mon devoir envers  
„ l'Etat que je gouverne et envers ma famille, aucun  
„ objet ne me tiendra plus à cœur que de pouvoir  
„ me rendre utile aux intérêts de votre Majesté.  
„ Puissé-je être assez heureux pour servir d'instru-  
„ ment à la pacification générale ! Votre Majesté ne  
„ pourra confier ses vues à personne qui lui soit plus  
„ attaché que je ne le suis, et qui travaille avec plus de  
„ zèle à rétablir la concorde et la bonne intelligence  
„ entre les puissances que ces longs démêlés ont  
„ rendues ennemis. Je la prie de me conserver son  
„ amitié, qui me sera toujours précieuse, et d'être  
„ persuadé que je suis, etc." C'était se congédier  
honnêtement, et alléguer des raisons si valables,  
qu'il aurait été impossible au français d'y répondre.

Cependant les Autrichiens et les Saxons étaient encore aux environs de Pirna ; il fallait les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue, M. de Retzow fut détaché avec 5 bataillons et quelque cavalerie du côté de Freyberg ; la jaloufie qu'il donnait de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes saxonnes faisaient à peine 15,000 hommes. Le roi de Pologne, privé de ses revenus, n'avait plus d'argent

pour payer ses troupes ; il ne pouvait pas attendre jusqu'au printemps que les Russes se missent en mouvement ; il sentait la nullité de ce secours ; enfin la nécessité du moment le forçait à consentir à la paix. Sur ces entrefaites le comte de Harrach arriva à Dresde. Il supposait que, fier de ses succès, à l'instar des Autrichiens, le roi, en rehaussant ses prétentions, les rendrait excessives ; mais bientôt détroussé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il se prêtait à cette négociation. Le roi lui répondit que la cause de la guerre ayant cessé par la mort de Charles VII, il avait été depuis ce moment dans les mêmes dispositions où il le voyait aujourd'hui. M. de Harrach lâcha quelques propositions sur une entrevue entre le roi et la reine de Hongrie, elles furent étudiées par l'exemple de l'inutilité et des mauvaises suites de semblables entrevues ; mais les louanges de cette princesse adroïtement mêlées au refus parurent satisfaire le comte. La paix fut signée le 26 décembre 1745. L'acception de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'était qu'un renouvellement pur et simple de la paix de Breslau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de passage par leur pays aux ennemis du roi, sous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furstenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le payement d'un million de contributions auquel l'électorat s'était engagé ; il renonça par le même article à toute indemnisation des frais de la guerre. Le roi promit en revanche de faire cesser les contributions du jour de la signature et de retirer incessamment

ses troupes de la Saxe , à l'exception de Meissen , où était l'hôpital prussien ; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guérison des blessés.

Ainsi finit cette seconde guerre , qui dura en tout seize mois ; qui se fit de part et d'autre avec un acharnement extrême ; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avaient contre la Prusse et l'envie que leur inspirait l'agrandissement de cette puissance voisine ; où les Autrichiens combattaient pour l'Empire et pour l'influence dans les affaires de l'Empire , dans lesquelles ils craignaient que les Russes n'en gagnassent une trop grande ; où l'on vit la Prusse exposée à des dangers immens , dont elle triompha par la discipline et la valeur héroïque de ses troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la destinée des empires ; mais elle empêcha que de pareils bouleversemens n'arrivassent alors , en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alsace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne saurait prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maison d'Autriche. Ainsi en appréciant les choses à leur juste valeur , on est obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre causa une effusion de sang inutile , et qu'un enchaînement de victoires ne servit uniquement qu'à confirmer la Prusse dans la possession de la Silésie. Si nous n'envisageons cette guerre que relativement à l'accroissement ou à l'affaiblissement des puissances belligérantes , nous trouvons qu'elle coûta aux Prussiens huit millions d'écus , mais qu'à la signature de la paix il leur restait pour toute ressource 150,000

écus pour la continuation de la guerre. Les Prusiens firent dans ces deux campagnes 45,666 prisonniers sur leurs ennemis : savoir, 12,000 hommes à Prague, 1,739 par de petits partis; 250 aux affaires de Plomnitz et de Reinertz du général Lehwald, 7,136 à la bataille de Friedberg; 3,000 à la prise de Cösel, et 5,000 en différentes occasions par le général Nassau; 250 par les hussards de Ziethen; 2,030 à la bataille de Sorr; 400 par les troupes du margrave Charles dans la haute Silésie; 427 par les partis de la garnison de Glatz; 1,342 par le général de Winterfeld; 271 par le major Warneri; 1,392 à Catholisch Hennersdorff; 6,658 à la bataille de Kesselsdorff et 3,758 à la prise de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens: le régiment de Creutz à Budweis 1,400 hommes; un bataillon de pionniers à Tabor 700, et de plus 400 malades de l'armée; 300 hommes à la sortie de Prague; 300 à Cösel, et 1,340 dans diverses petites affaires. Somme totale 4,440; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avaient faites. La haute Silésie souffrit le plus de cette guerre, ainsi que quelques parties de la basse, voisines de la Bohème, comme les cercles de Hirschberg, de Striegau et de Landshut. Mais c'étaient de ces maux qu'une bonne administration répare facilement. La Bohème et la Saxe se ressentirent également du séjour des grandes armées; cependant rien n'y était totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout son crédit pour se procurer des ressources qui la missent en état de continuer la guerre: elle tirait à la vérité des subsides de la nation anglaise; mais ils n'étaient pas suffisants pour l'indemniser des sommes que lui coûtaient les opérations de ses

armées en Flandre, sur le Rhin, en Italiè, en Bohème et en Saxe. La guerre coûta au roi de Pologne au-delà de 5 millions d'écus. Il paya ses dettes en papiers, en créa de nouvelles; car \*\*\* possédait l'art de ruiner méthodiquement son maître.

Le roi de Prusse donna ses premiers soins au rétablissement de son armée; il la recompléta en grande partie par les prisonniers autrichiens et faxons dont il avait le choix. Les troupes furent ainsi recrutées aux dépens des étrangers, et il n'en coûta que 7,000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles sanglantes avaient occasionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'est perfectionné, depuis que la politique a su établir une certaine balance de pouvoir entre les souverains, le sort commun des plus grandes entreprises ne produit que rarement les effets auxquels on devrait s'attendre: des forces égales des deux côtés, et l'alternative des pertes et des succès, font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée, les ennemis se trouvent chacun à peu-près dans l'état où ils étaient avant de l'entreprendre. L'épuisement des finances produit enfin la paix, qui devrait être l'ouvrage de l'humanité et non de la nécessité. En un mot, si la considération et la réputation des armes méritent qu'on fasse des efforts pour les obtenir, la Prusse, en les gagnant, a été récompensée d'avoir entrepris cette seconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, et cette fumée encore lui suscita des envieux.

**FIN.**

# TABLE DES MATIERES.

## CHAPITRE I.

*Etat de la Prusse à la mort de Frédéric-Guillaume.*  
Caractères des princes de l'Europe, de leurs ministres,  
de leurs généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources  
et de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat  
des sciences et des beaux arts. Ce qui donna lieu à la  
guerre contre la maison d'Autriche. Page 1

## CHAPITRE II.

*Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après  
la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver  
en Silésie.* 65

## CHAPITRE III.

*Campagne de 1741. Négociations de paix. Hommage de  
Breslau. Retour à Berlin.* 87

## CHAPITRE IV.

*Raisons politiques de la trêve. Guerre des Français et  
des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre  
l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie.  
Diverses négociations.* 120

## CHAPITRE V.

*Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du roi. Ce  
qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation  
de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie.  
Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le roi quitte  
la Moravie et joint son armée de Bohème à Chrudim.*

## TABLE DES MATIERES. 415

*Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irréolution des Autrichiens par une bataille.* 134

### CHAPITRE VI.

*Evénemens qui précèdent la bataille de Chotufitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahé. M. de Belle-Isle vient au camp prussien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.* 153

### CHAPITRE VII.

*De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglais en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friederichsham. Duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de-là en Bavière. Négociations des Français et Anglais à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'année 1743.* 169

### CHAPITRE VIII.

*Evénemens des années 1743 et 1744, et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.* 184

### CHAPITRE IX.

*Des négociations de l'année 1744, et de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.* 218

### CHAPITRE X.

*Campagne d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, et enfin celle du roi.* 237

## 416 TABLE DES MATIERES.

### CHAPITRE XI.

*Les Autrichiens font une invasion dans la Haute Silésie et dans le comté de Glatz ; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lekwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigue des Français en Saxe. Autres négociations avec les Français. Négociations avec les Anglais pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait, en 1745, la paix de Fussen avec l'Autriche.*

283

### CHAPITRE XII.

*Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.*

304

### CHAPITRE XIII.

*Bataille de Friedberg. Marche en Bohème ; ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie.*

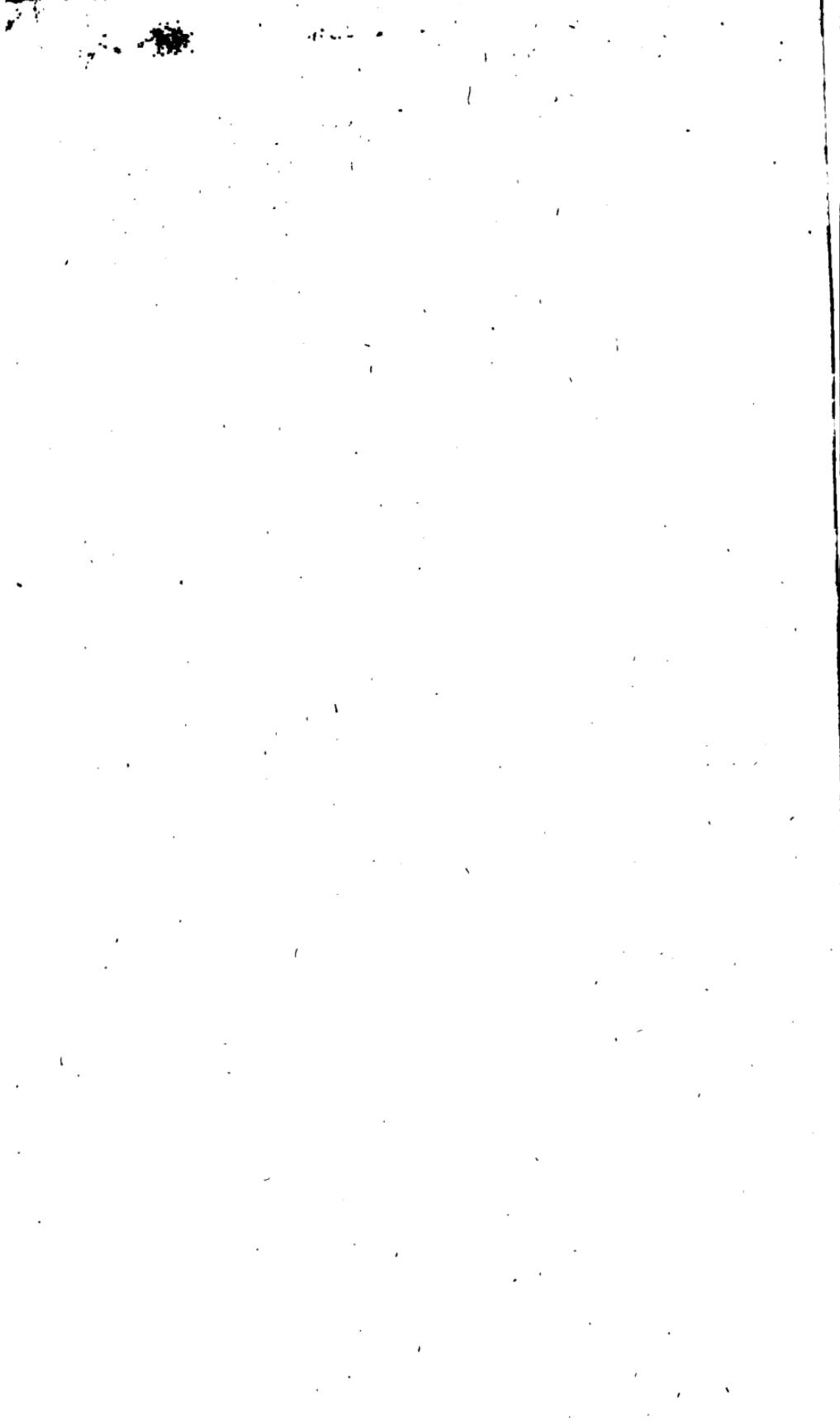
321

### CHAPITRE XIV.

*Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et rallentit les négociations de la paix. Déssein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorff. Prise de Dresde. Négociations et conclusion de la paix.*

370

Fin de la Table des Matières.



52132553

